







NAZIONALE

RB

835

5

ROMA

CENTRALE V. E. II

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE LA CHINE,

ET EN TARTARIE.

T. V.



V O Y A G E
DANS L'INTÉRIEUR
DE LA CHINE,
ET EN TARTARIE,
FAIT DANS LES ANNÉES 1792, 1793 et 1794,
PAR LORD MACARTNEY,

Ambassadeur du Roi d'Angleterre auprès de l'Empereur de la Chine ;

Rédigé sur les Papiers de Lord MACARTNEY, sur ceux du
Commodore ERASME GOWER, et des autres Personnes
attachées à l'Ambassade ;

Par Sir GEORGES STAUNTON, de la Société royale de Londres,
Secrétaire de l'Ambassade d'Angleterre, et Ministre plénipotentiaire
auprès de l'Empereur de la Chine :

Traduit de l'anglais , avec des Notes ,

PAR J. CASTÉRA.

SECONDE EDITION, augmentée d'un PRÉCIS DE L'HISTOIRE
DE LA CHINE, par le Traducteur, et du VOYAGE EN CHINE
ET EN TARTARIE de J. C. HUTTNER, traduit de l'allemand
par le même Traducteur.

Avec 26 Planches et 4 Cartes gravées en taille-douce par J. B. P. TARDIEU.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n° 20.

AN 7 DE LA RÉPUBLIQUE.

RB 835/5

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

LES augmentations que le Traducteur a faites à la Seconde Edition du Voyage de lord Macartney, la rendent probablement plus intéressante à lire que la Première; et trente-deux Gravures de plus, lui donnent, sans contredit, un nouveau prix. Mais comme nous ne voulons point que cet avantage soit perdu pour les Acquéreurs de la Première Edition en quatre Volumes, nous avons réuni dans ce cinquième, tout ce qui est ajouté à la Seconde Edition, et nous le vendons séparément. On y trouvera:

- 1°. La nouvelle Préface ;
- 2°. Un Précis de l'Histoire de la Chine ,
par le C^{en}. Castéra ;
- 3°. Le Voyage d'Hüttner en Chine et
Tome V.

en Tartarie(1), traduit de l'Allemand
par le même ;

4°. Trente-deux nouvelles Planches,
dirigées et gravées en taille-douce par
J. B. P. Tardieu , qui n'a épargné
aucun soin pour les rendre dignes de
l'Ouvrage qu'elles accompagnent. Ces
Planches, au moyen de renvois, s'a-
daptent aux quatre Volumes de la
Première Edition ;

5°. Beaucoup de Notes, avec le chiffre
qui indique les Pages et les Volumes
de la Première Edition , auxquels
ces Notes se rapportent.

(1) On sait que Hüttner , Instituteur du jeune
Staunton , a fait ce Voyage avec lord Macartney.

P R É F A C E

DE LA SECONDE ÉDITION.

LA première Édition de cette Traduction fut imprimée avec tant de célérité, que je n'eus le temps ni d'y mettre toutes les Notes dont je voulois l'accompagner, ni de la corriger avec assez d'exactitude. Malgré cela, elle a eu un très-prompt débit. Le mérite de l'Original a fait fermer les yeux sur les défauts de la Copie; et une seconde Édition est devenue nécessaire.

Alors j'ai cherché à réparer mes torts. Pour revoir mon travail avec tout le soin dont je suis capable, j'ai relu les meilleurs Écrits qui y ont quelque rapport; et je m'en suis servi tantôt pour donner de l'extension à quelques idées de l'Auteur anglais, tantôt pour mettre à côté de ses Observations, celles que m'ont fournies d'autres Voyageurs.

J'ai fait plus. En considérant attentivement la Relation du Voyage de lord

Macartney , j'ai cru entrevoir que , quoique très-curieuse , elle laissoit beaucoup trop à désirer sur la connoissance du peuple Chinois ; et j'ai pensé qu'elle deviendrait bien plus intéressante si elle étoit précédée de quelques notions historiques sur la Chine. C'est ce qui m'a fait composer le Précis qu'on trouvera en tête du Voyage.

Je n'ignore point que les Hommes instruits savent une grande partie de ce que j'ai pu dire dans ce Précis : mais il est beaucoup de Lecteurs à qui l'Histoire et la Cosmogonie chinoises sont étrangères , et c'est principalement pour eux que j'en ai tracé un tableau très-abrégé.

Je n'ai point présenté dans ce Tableau les noms de divers Voyageurs qui ont contribué à faire connoître la Chine , parce que ce soin n'eût servi qu'à ralentir la rapidité de mon crayon. Je vais suppléer ici à cette omission volontaire.

Il est sans doute inutile de citer aucun détail des Voyages des Capucins et des autres moines que le Pape Inno-

cent IV (1) et le dévot Louis IX (2), décorèrent du titre d'Ambassadeurs et envoyèrent, tour-à-tour, au grand Khan des Tartares, dans le temps que cette nation achevoit d'envahir la Chine. Et le Pape et le roi de France, s'imaginoient bonnement que le souverain du plus vaste Empire du monde embrasseroit la Religion chrétienne à la vue de quelques Moines fanatiques, qui n'entendoient point sa langue : mais ces Moines furent obligés de regagner leur pays, sans avoir pu s'avancer jusqu'à la Grande muraille, et cependant, à leur retour, ils racontèrent beaucoup de merveilles de la Chine (3).

Les premiers Européens qui visitèrent cet Empire, furent deux nobles Vénitiens, nommés *Nicolas* et *Mathieu Paul* (4). Egalemant animés du désir d'étendre leur commerce et de connoître

(1) L'an 1246 de l'ère chrétienne.

(2) L'an 1253 de l'ère chrétienne.

(3) Le capucin Rubruquis dit avoir eu audience de Mangou-khan.

(4) Le nom italien est *Paolo*.

les contrées orientales , ces deux frères partirent de Venise (1), sur un navire dans lequel ils avoient mis une riche cargaison , passèrent à Constantinople (2), entrèrent dans la mer Noire, débarquèrent à Soldalia, et se rendirent à la cour d'un Khan tartare. De là, ils gagnèrent Bokhara, sur les frontières de la Perse. Ils y séjournèrent trois ans, apprirent la langue du pays, et firent par hasard, la connoissance d'un ambassadeur Tartare qui alloit en Chine, et qui consentit à les mener avec lui.

Le dernier des quatre fils (3) de Genghiz-khan, régnoit alors en Chine. Ce prince accueillit les Vénitiens avec une extrême bonté. Il s'entretint plusieurs fois avec eux, leur fit beaucoup de questions sur les Mœurs et la Religion de l'Europe, et fut si charmé de leurs

(1) L'an 1260 de l'ère chrétienne.

(2) C'étoit sous le règne de Baudouin, le dernier des empereurs français qui occupèrent le trône de Constantinople.

(3) Koblai-khan, qui, en Chine, se nommoit Chi-tsou.

réponses, qu'il les renvoya comblés de présens, et les fit accompagner par un de ses officiers qui mourut en route. Si l'on en croit le rapport des deux Vénitiens, cet officier étoit chargé de demander au Pape un certain nombre de Missionnaires pour instruire l'Empereur de la Chine et ses peuples, dans la Religion Chrétienne. Mais il n'est guère vraisemblable que le conquérant Tartare, qui avoit senti l'indispensable nécessité de suivre l'antique doctrine des Chinois pour régner tranquillement sur eux, voulût, sans motif, adopter une religion étrangère.

Quoi qu'il en soit, les deux Vénitiens rentrèrent dans leur patrie, douze ans (1) après en être sortis; et ils ne tardèrent pas à repartir pour la Chine (2). Ce fut alors que le célèbre Marc-Paul accompagna son père et son oncle. Il étoit encore très-jeune, et bientôt il connut les usages des Mongoux et parla facile-

(1) L'an 1272 de l'ère chrétienne.

(2) L'an 1274.

ment leur langue. Il se rendit si agréable à l'Empereur Chi-tsou, que ce prince lui confia quelques missions importantes et secrètes, au-dehors de l'Empire. Enfin après avoir demeuré dix - sept ans en Chine et en Tartarie, les Vénitiens obtinrent la permission de retourner dans leur patrie. Ils s'embarquèrent pour l'Inde, visitèrent encore divers pays, essuyèrent beaucoup de fatigues et de périls, et arrivèrent à Venise (1) avec de grandes richesses, et la gloire d'avoir fait le plus beau Voyage, qui eût été jusqu'alors entrepris (2). Marc-Paul en donna la Relation quelques années après son retour; et une des cartes géographiques qu'il traça et qu'on conserve encore à Venise est, dit-on, très-exacte. Cependant, tout ce qu'il racontoit parut si fabuleux, ou du moins si exagéré, et il parloit tant de millions, toutes les fois qu'il étoit question des richesses et de la population de la Chine, que ses com-

(1) L'an 1295 de l'ère chrétienne.

(2) Les Anglais s'en sont procuré une copie.

patriotes lui donnèrent le sobriquet de
Messer Marco Millione.

En 1732, le chevalier Mandeville, Anglais, passionné pour les Voyages, partit de Londres, et employa trente-quatre ans à parcourir l'Égypte, la Perse, la Tartarie, une partie de la Chine et plusieurs autres contrées de l'Asie. Il fut un des premiers qui, contre l'opinion reçue alors, soutinrent qu'on pouvoit faire le tour du monde (1).

Quelques années après la découverte du passage aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance, le Portugais Dandrada se rendit à Canton, et à son retour à Lisbonne, il fit tant d'éloges de la sagesse et des arts de la Chine, que ses compatriotes s'imaginèrent qu'il ne leur débitoit que des mensonges.

A peine les Portugais furent établis à Macao, que les Jésuites pénétrèrent en Chine, et les descriptions qu'ils firent de cet Empire et des Contrées adja-

(1) Le préjugé dominant étoit qu'au-dessus du globe en tomberoit dans le ciel.

centes , donnèrent beaucoup de prix à leurs lettres édifiantes et curieuses.

Les Hollandais , dont les longs combats contre leurs tyrans avoient redoublé l'énergie , et en qui l'amour de la liberté n'éteignoit pas le désir de s'enrichir par le Commerce , ne manquèrent pas de fréquenter les Côtes de la Chine , et d'envoyer des ambassades à Péking. Ils publièrent ensuite diverses Relations (1), dans lesquelles il est beaucoup parlé des Mœurs et des usages des Chinois.

Navarette , Dominicain Espagnol , voulant partager avec les Jésuites l'honneur de convertir la Chine , s'y rendit seul , et y séjourna assez long-temps (2). Si son zèle apostolique ne fut pas d'un grand avantage pour cet Empire , les observations qu'il y fit eurent au moins quelque intérêt.

(1) Le Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes Hollandaise. Il y a aussi une Relation de l'Ambassade des Hollandais à la Chine , par Nieuhoff , mais on prétend qu'elle est remplie de mensonges.

(2) Vers le milieu du dix-septième siècle.

L'Italien Gemelli Carreri , se rendit aussi seul en Chine , et alla jusqu'à Pé-king. Il raconte dans la Relation de ses Voyages, que , grâce à l'amitié du Jésuite Grimaldi, son compatriote et Président du tribunal des Mathématiques , il obtint une audience du sage Empereur Kang-hi (1).

La Relation du célèbre Voyage de l'Amiral Anson parle de la Chine : mais l'Auteur ne peint les Chinois que sous de fausses couleurs ; ou plutôt il juge de la Nation entière par la populace de Canton.

Les Russes ont envoyé plusieurs ambassades à Péking : mais ils nous ont peu appris à connoître la Chine (2).

Ceux qui , avant le Voyage de lord Macartney , ont dit les choses les plus curieuses et les plus vraies sur cet éton-

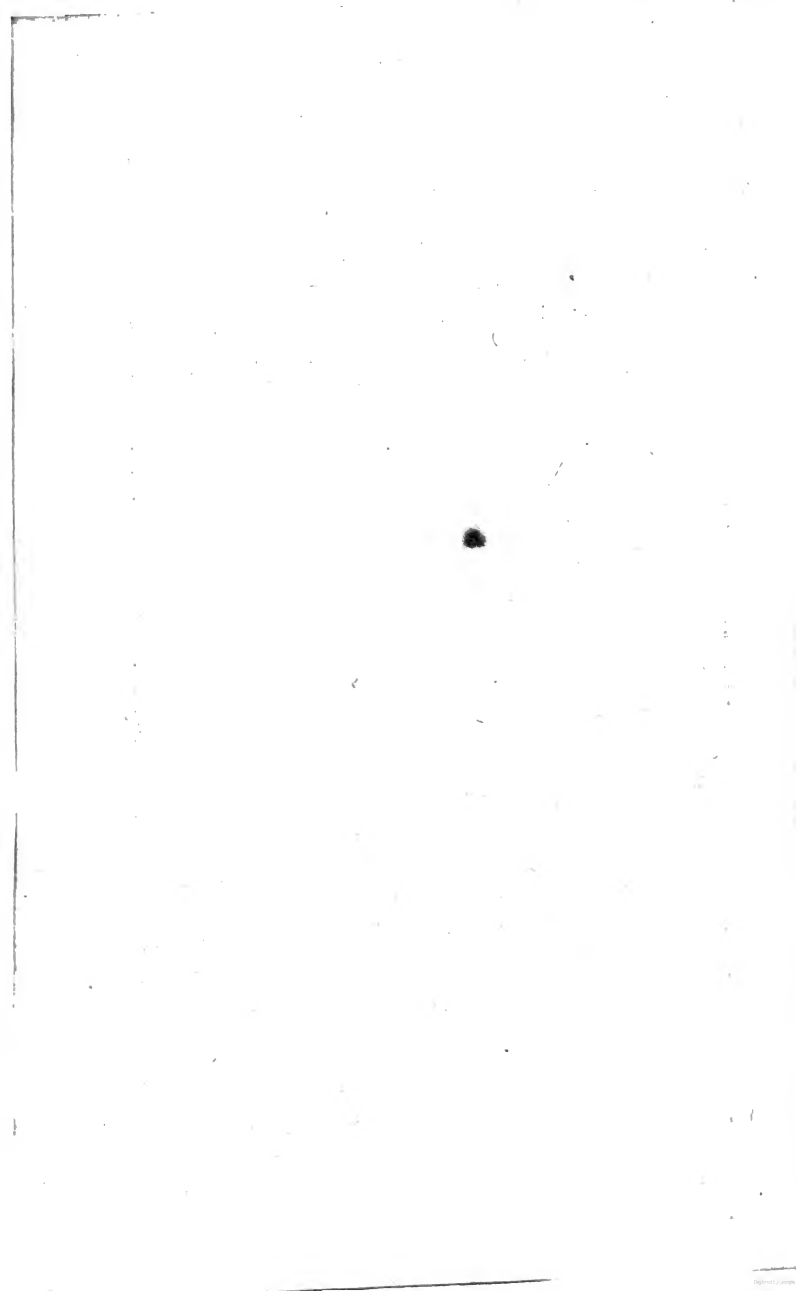
(1) L'an 1697 de l'ère chrétienne.

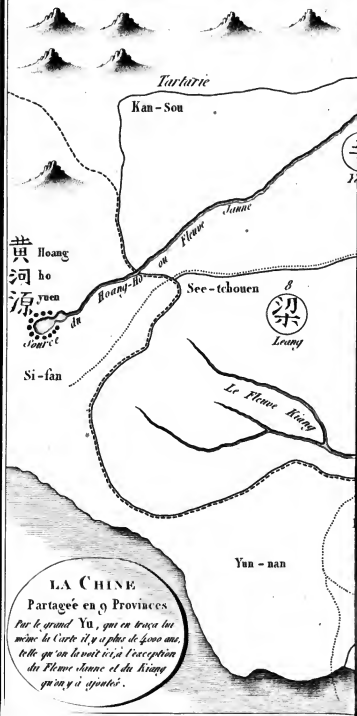
(2) L'envoyé russe , qui se rendit à Péking en 1788, et y séjourna un an , écrivit la Relation de son Voyage. Un Ami du Prince Potemkin a eu long-temps cette Relation entre les mains , et m'a assuré qu'elle étoit très-curieuse.

nant Empire , sont les Missionnaires Français , dont on a commencé à publier les Mémoires en 1776. J'observai la première fois que je parlai de ces Missionnaires , que leurs préjugés religieux et la crainte que leur inspiroit le Gouvernement Chinois , avoient pu nuire à leurs écrits : malgré cela , j'avoue , avec la même franchise , que plus je les ai lus depuis , plus ils m'ont intéressé.

J'ai mis à la suite du Voyage de lord Macartney celui de M. Hüttner , que j'ai traduit de l'allemand , et qui offre plusieurs observations différentes du premier.

On y trouvera aussi trente-neuf Gravures ou Cartes , qui ne peuvent qu'ajouter à la réputation que mérite si justement le burin de J. B. P. Tardieu.





P R É C I S
DE L'HISTOIRE
DE LA CHINE.

Et patiens operum , parvoque assuteta juvenus :
Sacra Deum , sanctique patres.

VIRG. Georg. lib. 2.

L'ORIGINE des anciens peuples nous est cachée; et il est sans doute bien difficile de soulever quelque coin du voile épais qui la couvre. Ceux même d'entr'eux qui sont le plus renommés pour leur sagesse, ne nous offrent, sur les commencemens de leur histoire, que des traditions incertaines, auxquelles ils mêlent toujours des allégories inintelligibles ou des fables absurdes. Mais quelque obscures que nous semblent ces allégories, quelque bizarres, quelque diverses même que soient ces fables, le souvenir d'un renouvellement presque entier de la race humaine, n'en a pas été moins constant, moins uniforme, chez les nations

les plus anciennes que nous connoissions.

A cette universalité de témoignages qui ne permettent guère de douter du fait qu'ils appuient, se joignent des preuves qui le démontrent. Les physiciens qui ont observé et scruté le globe, ont reconnu, dans plusieurs de ses parties, des traces d'un déluge ou de quelqu'autre grande catastrophe qui en a changé la surface. Les astronomes ont trouvé que, dans les temps voisins de l'époque où l'on place cette catastrophe, leur science étoit trop bien connue pour ne pas être l'héritage d'un peuple antérieur, qui l'avoit encore beaucoup mieux possédée. Enfin, les philosophes jugent que la religion, la morale, la politique, les arts les plus utiles à la société, et même les arts d'agrément, s'élevoient dès lors à un point de perfection qui annonce une culture de plusieurs milliers d'années.

Mais quel étoit ce peuple ? et où habitoit-il ? Voilà ce qu'on a cherché, et ce qu'on cherchera peut-être toujours en vain (1). Sans

(1) L'art de déchiffrer les hiéroglyphes, ou le recouvrement de quelques livres persans, indiens ou chinois, plus anciens que ceux qu'on a déjà, pourroient seuls peut-être, dévoiler, une partie de l'histoire de ces temps reculés.

adopter ni combattre l'opinion de l'ingénieur, savant et malheureux Bailly, qui fait descendre les sciences des plateaux de la Tartarie, j'ose ne pas m'en rapporter à tout ce que Moïse raconte des temps antédiluviens (1) ; car bien que le législateur des Hébreux dût beaucoup de connoissances (2) aux prêtres d'Egypte, il paroît qu'il n'avoit pas pénétré tous leurs mystères, ou qu'il voulut donner à son peuple des notions historiques différentes de celles de ses anciens maîtres. Certes, je ne me fie pas davantage à ce que les Chinois disent des siècles qui ont précédé ou immédiatement suivi le dernier bouleversement du globe terrestre ; mais, comme c'est sur cette nation

(1) Je suis bien éloigné de nier le déluge dont parle Moïse : mais il me semble qu'en mettant de côté le miracle de l'arche, on peut croire que tandis que Noé et ses enfans se sauvoient sur le mont Ararat, quelques autres familles trouvoient aussi un refuge sur les autres points de la terre les plus élevés.

(2) Telles, par exemple, que celle de la poudre à feu, qui, probablement, lui servit pour montrer le buisson ardent, pour fendre un rocher, pour faire engloutir dans la terre Coré, Dathan et Abiron, comme elle servit ensuite à Josué pour renverser les murailles de Jéricho.

que j'écris, je rapporterai brièvement les traditions qu'elle conserve. Parlons d'abord de son origine.

Les Chinois prétendent être issus d'une race aborigène du pays qu'ils habitent (1); et peut-être sont-ils fondés à le croire, puisque leurs annales, leurs loix, leurs mœurs, semblent prouver qu'ils ne sont point venus d'une autre contrée.

Quoi qu'il en soit, plusieurs écrivains européens rejettent cette opinion : mais ils diffèrent entr'eux sur l'origine qu'ils attribuent aux Chinois.

Il y en a qui veulent que ce peuple ait eu pour aïeux les Egyptiens, et que ses empereurs ne soient que les anciens rois de Thèbes et de Memphis.

L'érudit évêque d'Avranches, Huet, et le disert académicien Mairan, ont courageusement soutenu que Sesostris (2) étoit parti

(1) Ils appellent ordinairement leur pays *Chum-coue*, c'est-à-dire, *l'Empire du milieu*, et quelquefois *Tien-hia*, ce qui signifie tout ce qui est bon sous le ciel.

(2) Sesostris monta sur le trône 1626 ans avant l'ère chrétienne ; et tandis qu'il régnoit en Egypte, *Tay-you*, connu aussi sous le nom de *Tchoung-tsoung*, et septième prince de la dynastie des *Chang*, étoit empereur de la Chine.

d'Egypte avec une armée de trois à quatre cent mille combattans , et avoit parcouru trois ou quatre mille lieues de pays , pour aller envahir la Chine.

Le célèbre Deguignes n'a pas en précisé-
ment la même idée ; mais il a pensé que les
Egyptiens avoient aussi conquis la Chine ; il
a cru , avec le jésuite Premare (1), que l'em-
pereur Ou-ouang , fondateur de la dynastie
des Tchéon , qui monta sur le trône 1122 ans
avant l'ère chrétienne , étoit venu des bords
de la mer Rouge (2). Je ne me hasarderai
point à combattre un homme aussi instruit
dans les langues orientales , que celui dont
je rapporte l'assertion : mais j'observerai que
cette assertion est , peut-être , une nouvelle
preuve que la science sert quelquefois à
égarer ceux qui la possèdent. Les écrivains
qui , comme le savant Deguignes , ont

(1) Le jésuite Premare savoit , dit-on , très-bien la
langue chinoise , qui est si difficile à apprendre : mais
ses collègues lui ont reproché de s'être étayé d'écrivains
chinois peu accrédités , et d'avoir cherché à se distin-
guer par des systèmes bizarres.

(2) Ou-ouang étoit né roi ou prince de *Si-pé*. Il
prit les armes à la sollicitation des autres feudataires de
l'empire , pour chasser le dernier empereur de la race
des *Chang* , dont la barbarie révoltoit le peuple.

trouvé de la ressemblance entre des hiéroglyphes égyptiens , et quelques caractères chinois , doivent-ils en conclure que les habitans des rives du Nil et ceux qui boivent les eaux du fleuve Jaune, aient été le même peuple ? On a judicieusement réfuté cette opinion ; en observant que long-temps avant d'inventer l'écriture alphabétique , les hommes s'étoient servis de symboles et de hiéroglyphes pour se communiquer leurs idées ; et que quand ces symboles et ces hiéroglyphes étoient destinés à faire connoître les mêmes objets chez des nations qui n'avoient aucun rapport entr'elles, ils devoient souvent se ressembler (1).

A cette observation , j'en ajouterai une autre. Alors que les hommes se sont liés par le commerce, et, certes, tout nous prouve qu'ils l'ont été très - anciennement des deux extrémités de la terre. Alors , dis-je, ils ont dû souvent emprunter les uns des

(1) Un pareil concours dans la manière de conserver les pensées , dit Warburthon, doit être considéré comme la voix unanime de la nature , parlant aux conceptions grossières des hommes. — *Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens, traduit de l'anglais, tome premier, page 46.*

autres,

autres , des figures hiéroglyphiques plus ingénieuses , plus délicates , plus vraies que celles qu'ils avoient d'abord employées.

Ce n'est point d'après de semblables preuves , mais d'après l'autorité de la Bible , que des missionnaires , parmi lesquels on distingue le docte et sage Amiot , croient que les Chinois ont fait partie de la famille de Noé , et sont sortis des plaines du Sennaar (1) , pour aller défricher les provinces de Ho-nan et de Schen-si.

D'autres missionnaires , plus hardis ou plus systématiques , ont avancé que les Chinois n'étoient qu'une colonie de Juifs , qui avoient apporté toutes leurs connoissances dans l'Orient de l'Asie ; comme si la race hébraïque avoit jamais cultivé les arts et pratiqué la morale pure , qui , depuis près de cinq mille ans , sont pour la Chine un double titre de gloire ! Mais ces missionnaires ont en vain cherché à s'étayer de l'*Y-king* (2) , le pre-

(1) Le Sennaar ou la Basse-Ethiopie. C'est là , dit-on , que fut bâtie la tour de Babel , et qu'eurent lieu la confusion des langues et la dispersion des peuples.

(2) L'*Y-king* contient l'explication des fameux Koua de Fou-hi par Ouen-ouang , explication enrichie des remarques de Tcheou-koung et de ce sage Koung-tée , que les Européens appellent *Confucius*. L'empe-

mier des livres sacrés des Chinois. Tous leurs efforts pour trouver dans ce livre jusqu'aux mystères de la religion chrétienne; ne leur ont procuré que le triste honneur d'être désignés sous le nom de missionnaires yking-uistes.

Les prêtres d'une religion bien plus ancienne que celle des missionnaires , les Brahmes énoncent , à l'égard des Chinois , une opinion fondée sur des livres écrits depuis plus de trente-trois siècles. Ils prétendent que les Chinois (1) ne sont que des Indous de la caste *Cchatriya* , c'est-à-dire , de la caste militaire , lesquels , renonçant à leurs antiques droits , se retirèrent d'abord par troupes au nord-est du Bengale , oublièrent insensiblement les coutumes et la religion de leurs ancêtres , formèrent divers petits états , et se réunirent ensuite sous un seul monarque , dans le pays qu'ils possèdent aujourd'hui. Ces assertions ont été savamment développées par le célèbre sir William Jones, que les Brahmes ont instruit

reur Kang-hi a fait faire sur ce livre un commentaire , auquel les premiers savans de la Chine ont travaillé plus de cinquante ans.

(1) Ils sont nommés *Chinas* en sanscrit , qui est la langue sacrée des Brahmes.

comme les prêtres de Memphis instruisirent autrefois Hérodote, et qui connoît les anciennes langues de l'Asie, aussi bien que le plus docte pandit de Benarès (1).

Voici un passage que sir William Jones a traduit des *Principes des Devoirs civils et religieux*, livre attribué à Ménou, fils de Brahma.

« Plusieurs familles de la caste militaire,
 „ dit Ménou, ayant peu-à-peu abandonné
 „ les règles du Védâ (2), et la société des

(1) Le titre de pandit est celui sous lequel on désigne les savans indous. MM. Holwell, Charles Wilkins et quelques autres anglais ont eu le même avantage que sir William Jones.

(2) Les Védas sont très-nombreux : mais il y en a quatre principaux, et c'est, suivant les Indous, de chacune de ses quatre bouches que Brahma a dicté un Védâ. M. Charles Wilkins remarque que malgré cette fable, les plus anciens écrivains de l'Inde n'ont parlé que de trois Védas. Ces Védas, ainsi que la plupart des livres sacrés des Indous, sont écrits en vers, en langue *sanscrit* et en caractères *dévanagari*, mot qui vient de *Nagara*, lieu où ces caractères ont été inventés. Au reste, sans savoir d'où venoit le sanscrit, Bailly a judicieusement avancé qu'il avoit été en usage chez quelqu'ancien peuple (*). Les savans de Calcutta ont découvert depuis que c'étoit effectivement la langue des anciens Perses.

(*) Lettres sur les Sciences, page 85.

» Brahmes, restent dans un état de dégradation. Tels sont les habitans de Poun-draca, d'Odra, de Dravira et de Cambôja; » les Yavanas, les Sacas, les Paradas, les » Pahlavas, les Chinas, et quelques autres » nations. »

Sir William Jones rapporte que les plus éclairés des Brahmes disent que les Chinas, dont parle Ménou, s'établirent dans les belles contrées, situées au nord-est du royaume de Gaur, et à l'orient du Camarûp et du Népaul, et que leur habileté dans les arts les a dès long-temps rendus célèbres (1). Il ajoute qu'un savant de Cachemire lui a montré un très-ancien livre sanscrit en caractères cachemiriens, dans lequel un chapitre entier traitoit des hérésies des Chinois, et annonçoit que cette nation étoit divisée en près de deux cents tribus.

(1) Les Brahmes assurent aussi avoir vu d'anciennes idoles des Chinois, lesquelles montroient que la religion chinoise étoit la même que celle de l'Inde, avant que *Buddha*, c'est-à-dire *Fo*, parût. Mais on voit dans l'histoire que les Chinois ont long-temps existé en corps de nation, avant d'avoir des idoles. Leur religion, celle que leur gouvernement conserve encore, et la religion que le grand Newton appelle la plus an-

Cependant, croiroit-on que, bien que ces témoignages existent depuis plus de trois mille ans, sir William Jones, qui les allègue en cherchant à démontrer que la nation chinoise descend des Indous, les croit en même temps insuffisans pour prouver l'antiquité de l'empire chinois? Habile à se servir d'un aveu de Confucius (1), aveu peut-être tronqué dans la traduction, ou dû seulement à l'extrême délicatesse de ce sage, il soutient que, sous le règne d'Ououang, chef de la troisième dynastie des

chienne de la terre, et qu'il peint d'une manière si noble et si touchante : — « Croire fermement que DIEU a » créé le monde par son pouvoir, et le gouverne par sa » providence; craindre pieusement, chérir, adorer cet » être suprême; respecter ceux dont on tient la vie, et » les personnes avancées en âge; avoir une affection » fraternelle pour tous les hommes, et même de la sensibilité, de la pitié pour la partie brute de la » création. »

(1) Confucius naquit 551 ans avant le commencement de l'ère chrétienne. Voici le passage que sir William Jones a cité du Lun-yu, livre de ce philosophe. — « Je pourrais, ainsi que d'autres écrivains, rapporter » comme de simples leçons de morale, les faits de la » première et de la seconde race de nos empereurs; » mais je n'en parlerai point, parce qu'ils ne me semblent

souverains de la Chine , cet empire étoit encore dans son berceau. Il cite ensuite la *Schahnamah* , poëme persan , dans lequel il est parlé d'un roi chinois , et il prétend que le petit royaume et la capitale de ce prince , portoient , l'un et l'autre , le nom de Chine , n'occupoient qu'une partie de la province de Schen-si , et ne furent fondés que dans le huitième siècle qui précéda l'ère chrétienne. Il est vrai que , lorsque sous la dynastie des Tchéou , la Chine fut divisée en quinze petits états , il y en eut un qu'on appelloit le royaume de *Tsin* (1) ; mais déjà l'empire chinois n'en subsistoit pas moins depuis plusieurs siècles , et c'est ce que sir William Jones oublie. Il fait plus ; il décide

» pas évidemment prouvés. » — Sir William Jones ne dit pas que , dans d'autres endroits de ses ouvrages , Confucius cite , comme authentiques , des événemens qui ont eu lieu sous ces deux dynasties. Il cite sur-tout avec éloge , suivant le chinois Ko (*), les inscriptions et les sentences que le fondateur de celle des Chang avoit fait graver sur ses meubles et dans son palais.

(1) Les Indous et les Perses ont toujours appelé ce pays *Chin* ; mais les Grecs et les Arabes , ne pouvant prononcer ce mot , l'ont changé en celui de *Sin*.

(*) Le chinois Ko , élevé à Paris , et très instruit , retourna en Chine en 1766 , et entra dans la société des jésuites.

que la chronologie des Chinois est erronée, et le commencement de leurs annales entièrement fabuleux.

Cette opinion qu'eut toujours l'abbé Renaudot, et que soutint quelque temps Freret (1), a été victorieusement combattue par des écrivains non moins instruits que sir William Jones, dans l'histoire chinoise. Ces écrivains admettent la chronologie qui fait remonter la soixante-unième année du règne de l'empereur Hoang-ty, à la deux mille six cent trente-septième année avant l'ère chrétienne; et en calculant l'époque des éclipses rapportées dans les annales de la Chine, ils démontrent jusqu'au dernier degré d'évidence, l'exactitude de cette chronologie, et la vérité de ces annales (2).

Indépendamment de ces preuves, il n'est

(1) Ce savant adopta ensuite une opinion contraire.

(2) Bailly a relevé une erreur du célèbre Dominique Cassini, au sujet de l'éclipse de soleil, citée dans le *Chou-king*; et Amiot, réunissant à l'avantage d'être habile astronome, celui de connoître parfaitement la langue chinoise, a prouvé, non-seulement que les éclipses rapportées dans le *Chou-king* et le *Ché-king*, ainsi que les trente-six autres dont parle Confucius dans son *Tchun-tsieou*, avoient eu lieu, mais que le P. Gaubil, lui-même, s'étoit souvent trompé dans ce qu'il en a dit.

point de pays où l'histoire porte un plus grand caractère d'authenticité qu'à la Chine. Depuis le règne de ce même Hoang-ty, sous lequel commence l'ère cyclique des Chinois, il y a eu des historiens titrés; et l'on prétend que Tsang-kié, que l'on dit aussi l'inventeur des caractères (1), fut le premier de ces historiens. Les anciens empereurs ont toujours eu auprès de leur personne deux lettrés, non moins distingués par leur sagesse, leur probité, leur courage, que par leur science, et dont l'emploi étoit d'écrire tout ce que faisoit et disoit le prince. Celui qui recueilloit les faits se nommoit l'historien de la gauche, et celui qui recueilloit les discours, l'historien de la droite. Les matériaux fournis par ces deux écrivains servoient ensuite à l'historien en titre (2), pour la rédaction des annales générales de l'empire.

(1) *Tsang-kié* remplaça, dit-on, les trigrammes de *Fou-hi* et les hexagrammes de *Chen-noûng* par des caractères hiéroglyphiques. Mais au lieu d'inventer les caractères, n'en renouvêla-t-il pas seulement l'usage? La tradition rapporte qu'il y avoit des livres même longtemps avant *Fou-hi* : or, il ne pouvoit point y avoir de livres sans écriture.

(2) Cet historien portoit le titre de *Tay-ché*.

Depuis , on a pris encore plus de soins pour cette rédaction. Elle a été confiée à un tribunal (1) composé des lettrés les plus distingués. Les notes , les mémoires , les documens et tous les autres papiers qui ont rapport aux fastes de l'empire , sont mis en dépôt sous la garde de ce tribunal ; et quand le trône appartient à une nouvelle dynastie , ou qu'un grand laps de temps permet de parler , sans danger , des princes qui l'ont occupé , on charge le membre le plus éloquent du tribunal , d'écrire leur histoire , qui , avant d'être publiée , est attentivement revue par le tribunal entier.

Le tribunal des mathématiques (2) four-

(1) Ce tribunal se nomme le *Tribunal des Han-lin*. Non-seulement il rédige les annales de l'empire , mais il compose d'autres ouvrages de littérature , ou publie de nouvelles éditions des anciens auteurs. Avant d'être admis dans ce tribunal , les membres sont sévèrement examinés par l'empereur , qui choisit ordinairement , parmi eux , ses secrétaires , c'est-à-dire , les savans qu'il veut charger du soin de tenir son pinceau ; car à la Chine on écrit , non avec une plume , mais avec un pinceau.

(2) C'est de ce tribunal que sont membres les missionnaires qui ont des connoissances en astronomie. *Mémoire sur les Chinois , tome 5 , page 46.*

nit à celui de l'histoire la date des éclipses et des autres phénomènes célestes , et on les marque avec exactitude dans les annales , ainsi que tous les événemens qui contribuent au malheur ou à la félicité de l'empire.

Les travaux du tribunal sont partagés. La moitié des membres est chargée d'écrire ce qui a lieu au dehors du palais , ou bien ce qui a rapport aux affaires publiques , tandis que l'autre recueille ce qui se passe au dedans , c'est-à-dire ce que l'empereur , ses ministres , et les autres principaux personnages de la cour , disent et font de plus remarquable. Chaque membre trace sur une feuille de papier ou sur une tablette de bambou , ce qu'il a entendu ou appris ; ensuite il signe cet écrit , et , sans le communiquer à personne , il le jette dans un grand tronc bien fermé , et placé au milieu de la salle où s'assemble le tribunal. Le tronc ne s'ouvre que lorsqu'on a besoin d'y prendre les mémoires nécessaires pour composer l'histoire d'une dynastie éteinte ou d'un règne écoulé.

Souvent les présidens et les membres du tribunal de l'histoire ont perdu la vie , pour avoir noblement résisté à des empereurs , qui vouloient les forcer à ne pas déposer dans leur

tronc le récit de quelqu'injustice : mais on ne connoît point d'exemple qui prouve qu'ils se laissent corrompre. Un seul fait, rapporté par le jésuite Mailla (1), montre quel a toujours été l'esprit qui les anime.

Tay-tsonng, second empereur de la dynastie des Tang (2), ayant demandé au président du tribunal des Han-lin qu'il lui fit voir les mémoires qui devoient servir à l'histoire de son règne, le président lui répondit : — « Prince, le tribunal écrit le bien et le mal » avec une égale liberté. Nul empereur n'a » vu ce que l'on disoit de son gouvernement. » Si on le lui montrait on ne pourroit plus » écrire que des éloges. La liberté avec laquelle le tribunal écrit tout ce qui se passe, » est un frein capable de retenir en plusieurs » occasions les princes et les ministres. Ceux » d'entr'eux qui ne sont pas encore tout-à-fait corrompus, et auxquels il reste quelque » pudeur, redoutent les jugemens que la postérité portera de leur conduite. » — « Eh ! » quoi, dit l'empereur, vous qui me devez

(1) Préface du père Mailla, et Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, tome 15, page 505.

(2) La dynastie des Tang monta sur le trône l'an 618 de l'ère chrétienne.

» ce que vous êtes , vous qui m'êtes si at-
 » tachés , voudriez - vous instruire l'avenir
 » des fautes que je pourrois commettre. » —
 « Nous ne serions pas les maîtres de les lui
 » cacher, reprit un des membres du tribunal.
 » Ce seroit avec douleur que nous les écri-
 » rions ; mais tel est le devoir de notre em-
 » ploi. Il nous oblige même d'instruire la
 » postérité de l'entretien que vous avez au-
 » jourd'hui avec nous. »

Lorsque le barbare Tsin-chi-hoang (1) fit
 périr des milliers de lettrés, et brûler presque
 toutes les bibliothèques, les livres d'histoire ne
 furent point épargnés. Au contraire, ces livres
 étoient principalement ceux que le tyran
 vouloit détruire, et il y réussit aisément en
 livrant aux flammes les appartemens du palais
 impérial où ils étoient déposés. Ce qu'on sa-
 voit des temps passés ne se conserva qu'en
 partie dans la mémoire de quelques savans
 qui survécurent à Tsin - chi - hoang, ou
 dans les *King* (2), et dans quelques autres
 livres échappés à l'incendie.

(1) Il naquit 259 ans avant le commencement de l'ère
 chrétienne, monta, à l'âge de 13 ans, sur le trône de
Tsin, et réunit, par la suite, toute la Chine sous sa
 puissance.

(2) Les *King* sont les cinq livres sacrés des Chinois.

Cependant, et ces livres et ces traditions ont suffi, depuis, pour écrire, sinon avec détail, du moins d'une manière abrégée, une grande partie des annales des premiers siècles de l'empire. Le célèbre Ou-ti (1), qui fit rassembler des livres de toutes parts, plaça le savant Sée-ma-tsien à la tête du tribunal de l'histoire, et Sée-ma-tsien devint le Tite-Live de la Chine (2). Mais il ne commença son histoire que par le règne de Hoang-ty, qu'on

Le premier, l'*Y-ki-g*, contient les *Koua* de *Fou-hi* et leurs commentaires; le second, le *Chou-king*, est un extrait fait par Confucius des annales des règnes d'*Yao*, de *Chun* et d'*Yu*; le troisième, le *Ché-king*, est un recueil de trois cents odes, chansons, et autres pièces de vers tirées de la grande collection qu'on conservoit dans la bibliothèque impériale des *Tchéou*; le quatrième, le *Li-ki*, contient des préceptes de morale et de religion; le cinquième, le *Tchun-tsieou* est une partie de l'histoire du royaume de *Lou*, écrite par Confucius. Il y avoit un sixième *King*, intitulé : le *Yo-king*, ou *King* de la Musique; mais il est perdu. Quelques lettrés prétendent que les fragmens qu'on trouve sur la musique dans le *Li-ki*, sont tirés du *Yo-king*.

(1) *Ou-ti* fut le cinquième empereur de la dynastie des *Han*. Il chargea *Sée-ma-tsien* d'écrire l'histoire, 104 ans avant le commencement de l'ère chrétienne.

(2) Son histoire, intitulée : *Sée-ki*, est composée de 130 volumes. *Amiot* en a fait l'analyse dans le second

regarde comme le véritable législateur des Chinois. Sée-ma-tchin , l'un des descendans du premier historien , osa , plus de six siècles après lui , suppléer à ce qui manquoit à son ouvrage , et le fit commencer à Fou-hi (1). D'autres écrivains , encore plus hardis et plus ambitieux , ont , à l'aide de la tradition et de quelques passages des anciens livres , parlé des temps bien antérieurs à Hoang-ty et à Fou-hi lui-même. Ils ont voulu remonter jusqu'à la création , et ont débité tout ce que leurs ancêtres avoient pu se rappeler ou imaginer sur les premiers âges du monde ; mais l'histoire d'un temps si reculé est regardée par les plus sages lettrés comme remplie de fables et conséquemment très-douteuse. Aussi n'est-ce que sous ce point de vue que je vais en présenter l'analyse (2).

volume des *Mémoires sur les Chinois* , page 126 et suiv. Je parlerai plus au long de la gloire de *Sée-ma-tsien* , et je n'oublierai point ses malheurs.

(1) *Fou-hi* est regardé , par la plupart des lettrés , comme le fondateur de l'empire chinois. Il régna , dit-on , 255 ans après le déluge , qui , suivant la chronologie du jésuite le Petau , arriva l'an du monde 1636.

(2) Je suivrai , dans l'analyse de la cosmogonie et de la partie fabuleuse de l'Histoire de la Chine , le fragment de l'Abrégé chronologique de la grande

Les Chinois reconnoissent l'existence d'un être tout-puissant , qu'ils appellent Chang-ty, ou suprême empereur. Ils lui donnent aussi les noms de principe nécessaire, de souveraine sagesse, de raison éternelle (1) , et ils croient que cet être qui sait tout , peut tout , et est présent par tout , associe à son bonheur les esprits (2), ministres de sa puissance , et les ames (3) des hommes vertueux. C'est son souffle (4) qui faisant fermenter la matière a produit le mouvement et le repos, principes secondaires (5), par le moyen desquels le chaos a été débrouillé. Dès ce moment , le ciel , la terre , l'homme , et tous

Histoire chinoise , publiée à Péking par les ordres et sous le nom du dernier empereur *Tchien-long*. Nous devons ce fragment au savant Amiot, dont, je le déclare hautement , les écrits m'ont été d'un grand secours et pour ce précis et pour plusieurs notes ; car , ayant le malheur de ne pas savoir la langue chinoise , j'ai souvent emprunté de lui et de quelques-uns de ses collaborateurs , des remarques et des citations dont j'avois besoin.

(1) *Li , Tai-ki , Hoang-tien , Lap-tien*.

(2) Les Chen.

(3) Les Cheng.

(4) Le Ki.

(5) L'Yn ou principe matériel en repos , et l'Yang , ou principe matériel en mouvement.

les autres corps , ont successivement reçu la forme que nous leur voyons , et qu'ils ne perdront que lorsqu'après avoir passé par toutes les combinaisons possibles , la nature entière rentrera dans le chaos.

La durée de l'organisation de la matière doit comprendre onze périodes des douze qui composent une révolution , et qui sont chacune de dix mille huit cents ans. La douzième de ces périodes sera toute entière employée à un nouveau débrouillement du chaos ; après quoi une seconde révolution commencera.

Le premier homme nommé *Pouan-kou*, ne fut produit qu'à la troisième période , et l'empereur Yao naquit à la septième , c'est-à-dire , six cent quarante - cinq mille ans après (1). Il n'est pas douteux , disent les Chinois , que pendant tout cet espace de temps , il n'y ait eu des hommes , peut-être

(1) Yao monta sur le trône 2357 ans avant le commencement de l'ère chrétienne , et n'étoit alors âgé que de seize ans. Il y avoit déjà 990 ans que Fou-hi avoit régné en Chine. Yao étoit donc né l'an 2400 de la 7^{me}. période ; et comme il avoit déjà vécu 116 ans , il faut 8284 ans pour finir cette période. En ajoutant à ce nombre 54,000 ans des cinq périodes qui doivent compléter même

même ces hommes ont-ils toujours eu des rois ou des chefs pour les gouverner : mais comme il n'y avoit point alors de livres, ou que s'il y en a eu, ils ne nous sont pas parvenus, nous ne pouvons guère savoir ce qui s'est passé.

Cependant, la tradition supplée en partie les livres; et voici ce qu'elle apprend : A Pouan-kou, ce protoplaste du genre humain, ont succédé trois races, qui ont successivement donné des loix au monde. La première fut celle des Tien-hoang, ou empereurs du ciel, la seconde, celle des Ty-hoang, ou empereurs de la terre, et la troisième, celle des Jin-hoang, ou empereurs des hommes. Je ne m'amuserai point à rapporter ce que divers auteurs ont écrit de contradictoire et de merveilleux, sur ces trois races de Hoangs (1). J'observerai seulement que tous s'accordent à dire que les premiers, c'est-à-dire, les Tien-hoang, les douze de la révolution, on verra que, suivant les Chinois, le monde doit encore subsister 62,284 ans, avant d'être créé de nouveau. Mais il ne faut pas oublier qu'avant le commencement de la douzième période tout retombera dans le chaos.

(1) Ceux qui sont curieux de le lire peuvent consulter le 13^e. volume des Mémoires sur les Chinois.

fixèrent le nombre de jours qui devoient composer l'année ; que les seconds, les Ty-hoang donnèrent aux astres , aux ténèbres et à la lumière les noms qui les désignent , et réglèrent les mois d'après le cours de la lune ; et qu'enfin les Jin-hoang , qui étoient neuf frères (1) , divisèrent la terre en neuf parties ; rassemblèrent les hommes en société , leur apprirent à connoître l'usage du feu et de l'eau , et les avantages du travail , firent des loix , instituèrent des magistrats , et réglèrent les devoirs particuliers des deux sexes.

Après les Hoang , parurent les cinq *Loung* (2) qui , quoique frères , régnèrent d'une manière différente chacun sur le pays qui lui étoit échu. Ils dormoient tantôt sur des arbres , tantôt dans des cavernes.

Aux cinq *Loung* succédèrent les cin-

(1) Les Tien-hoang avoient été treize frères , et les Ty-hoang onze. Suivant quelques auteurs , les premiers vécurent 254,000 ans ; les seconds 198,000 ans , et les troisièmes , c'est-à-dire les Jin-hoang , 45,600 ans ; d'autres diminuent beaucoup la durée de cette existence.

(2) *Loung* signifie dragon. Ce nom ne fut donné aux princes qui régnoient alors , que parce qu'ils montoient des dragons , ou plutôt parce qu'ils s'élevoient dans les airs , sur des machines qui avoient la figure d'un dragon. C'est là , du moins , ce que

quante-neuf *Ché-ty* (1). Ils connoissoient les vertus des élémens, et toutes les sciences leur étoient familières. Lisant dans l'avenir comme dans le passé, ils prédisoient ce qui devoit arriver, afin que les hommes se tinssent sur leurs gardes.

Les trois *Ho-lo* (2) vinrent après les *Ché-ty*, et furent, à leur tour, remplacés par les six *Lien-toung*. On attribue à ces *Lien-toung* une science et un pouvoir sans

eroient plusieurs lettrés. Aussi, quand l'art des ballons aérostatiques fut inventé en France, et que les missionnaires parlèrent de cette découverte à des savaus chinois, ceux-ci leur répondirent qu'elle n'étoit pas nouvelle, et ils leur firent voir plusieurs fragmens de leurs anciens livres, contenant des exemples d'aér-ambules, parmi lesquels étoient les *cinq Loung*, les *Su-ming*, et même les empereurs *Hoang-ty* et *Chen-noung*, deux princes, dont l'existence ne peut être contestée. L'histoire naturelle, la minéralogie, et beaucoup de procédés chimiques, n'étoient point ignorés des anciens Chinois. Or, il n'est pas impossible qu'ils aient eu l'art des aérostats, et qu'ensuite cet art se soit perdu, comme s'est perdue une grande partie des connoissances astronomiques qu'ils possédoient.

(1) *Ché* signifie serpent, et *Ty*, empereur. Quelques auteurs comptent soixante-quatre *Ché-ty*.

(2) On croit que les *Ho-lo* furent les premiers qui domptèrent le cheval.

bornes : mais s'ils ont réellement existé, on doit inférer de ce qu'on en dit, qu'ils conquirent les propriétés de certaines plantes, et qu'ils surent tirer parti de quelques métaux.

Les quatre *Su-ming* (1) régnèrent après les Lien-toung. Ils avoient pour symbole un char attelé de quatre dragons, et dévoiloient aux hommes les volontés du ciel.

Aux quatre *Su-ming* succédèrent les vingt *Sun-fei*; aux vingt *Sun-fei* les treize *Yn-ty*; aux treize *Yn-ty* les dix-huit *Chan-toung*; aux dix-huit *Chan-toung* un seul *Chou-ki*, et à ce *Chou-ki* un empereur encore plus savant et plus sage, qui portoit le nom de *Ku-ling*. Il naquit à Fenton (2), dans la province de Schan-si, et établit sa demeure à Chou-hien (3), où l'on voit encore des temples en son honneur.

C'est à Ku-ling que finissent les six races vraies ou imaginaires qui succédèrent aux Jin-hoang. Cependant, d'après l'historien

(1) *Ming* signifie destin ou providence.

(2) Cette ville porte aujourd'hui le nom de *Fen-yang-fou*.

(3) Chou-hien est dans la province du Sée-chouen.

qui me sert de guide, ceux qui ont écrit sur ce sujet, placent parmi les successeurs de Ku-ling, deux princes appelés *Tsiao-ming* et *Tchouo-koang*, qui donnèrent chacun son nom à une montagne, ainsi qu'on l'a trouvé dans un livre très-ancien (1). Les mêmes auteurs parlent, en outre, de divers souverains, mais sans déterminer l'époque, ni la durée de leur règne. Je citerai seulement les plus remarquables.

Ly-ling-ché naquit environ dix-huit cents ans après *Tchouo-koang*, et son corps, déposé à *Toung-hoang-king*, s'y est, dit-on, conservé incorruptible.

Kai-yng-ché fut enterré sur les bords de la rivière *Jo-choui*, dans un endroit qui porte encore le nom de *Kai-yng-kieou*, ce qui signifie la sépulture de *Kai-yng*.

Yan-yang-ché tenoit sa cour près de *Si-ngan-fou*. On lui érigea un temple dans une ville du troisième ordre, et on lui rend encore un culte.

Tay-y-ché (2) composa une histoire naturelle, qu'il fit graver sur des planches. Il

(1) Ce livre intitulé : *Pe-king* ou *livre sacré du Nord*, est maintenant perdu.

(2) Ce nom signifie *tranquillité inaltérable*.

écrivit aussi sur les *premiers Principes des choses*, sur les *grands Usages* et sur l'*Art militaire*. Tels sont du moins, les titres des livres qu'on lui attribue.

Koung-sung-ché habitoit une espèce de château auquel il a donné son nom, et qu'on voit encore sur une montagne peu éloignée de la ville de Kang-tong (1).

Chen-min-ché tenoit sa cour dans un lieu qu'on appelle, d'après lui, *Chen-min-kieou*.

Y-ty-ché a donné son nom à une montagne située près de Nan-yang-fou.

Quelques autres princes, qui ont régné après ceux que je viens de citer, se sont occupés du perfectionnement de l'astronomie, des arts et de la civilisation.

Houn-toun-ché n'est guère connu que parce que Confucius disoit un jour à son disciple, Tsée-koung : — « Nous ne pouvons » savoir, ni vous ni moi, de quelle manière » Houn-toun-ché gouvernoit l'empire ». — Cependant, un très-ancien auteur dit que ce prince vouloit que tous les hommes fussent bons, mais que pour cela il ne faisoit pas mourir les méchants.

(1) C'est la même que les Européens appellent *Canton*.

Toung - hou - ché fut l'imitateur fidèle d'Honn-toun , et eut seize successeurs de sa race. De leur temps , la plus pure vertu régnoit , dit-on , sur la terre.

Hoang-tan-ché ne fut pas moins vertueux que les dix-sept *Toung - hou*. Mais il étoit terrible quand on le provoquoit. Ses descendans , au nombre de sept , occupèrent le trône pendant deux cent cinquante ans.

Long - temps après l'extinction de cette famille et de quelques autres qui lui succédèrent , régna *Yeou-tchao-ché*. Il enseigna aux hommes à se faire des habits avec la peau des animaux , et à manger leur chair. Il leur apprit aussi à brûler les morts et à enterrer leurs cendres ; car avant lui , on laissoit tous les cadavres sans sépulture.

On ne doute nullement que ce prince et son successeur , *Soui - jen* , n'aient existé. Ce fut sous ce dernier qu'on connut l'usage de cuire les viandes. Il inventa , dit-on , neuf manières d'apprêter les mets , et sept manières d'employer la farine. Il fit faire des trépièdes , des fourneaux , des vases de terre. Il s'occupa aussi à former des ministres , des magistrats , des savans. *Ming-yeou* fut mis à la tête des affaires ; *Pi-liéou* fut chargé

d'observer les astres ; *Tcheng-po*, d'écrire l'histoire ; et *Yun-kiu*, de recueillir tous les faits dignes d'attention. Dès-lors, on distingua les quatre parties du monde ; on connut les pôles, les constellations, le cours régulier des planètes, et on traça un cadran pour marquer les différentes heures du jour. La physique et l'histoire naturelle firent aussi des progrès. Toutes les vertus furent pratiquées. Il fut établi que les garçons ne se marieroient qu'à trente ans, et les filles à vingt ; et chaque famille se distingua par un nom particulier (1). Soui-jen et trois de ses descendans, qui portèrent le même nom que lui, régnèrent environ deux cent trente ans.

Il est, dit-on, rapporté dans un livre intitulé *Lieou-y-lun*, qu'à compter de la soixante-douzième année après la mort du dernier Soui-jen, jusqu'à Fou-hi, quatre-vingt-onze familles ont occupé le trône.

L'on raconte que Ki-hée, fils d'un des empereurs qui succédèrent aux Soui-jen, suivoit si brutalement son penchant à la

(1) On croit que c'est là l'origine des Pé-kia-sing, c'est-à-dire, des cent noms de famille ou de tribu, qui servent encore à distinguer les Chinois.

volupté, que son père, indigné, le bannit de sa présence. Il attendoit, en plein jour, non - seulement à l'honneur des femmes, mais à celui des hommes; et un monstre, qui avoit le corps d'un homme, la queue et les pieds d'un cheval, fut le fruit de son horrible passion pour une jument.

Ce fut *Ki*, surnommé Ché-hoang-ché (1), qui institua les cinq principales cérémonies, base de la politesse chinoise (2). Il fixa le son que doit avoir la prononciation de chaque caractère; il perfectionna la musique, ainsi que les devoirs sociaux; il divisa la magistrature en plusieurs ordres; il créa des dignités, des charges, et il fit consigner dans

(1) Ché-hoang signifie *empereur historien*.

(2) Les devoirs de la civilité sont prescrits par les livres sacrés des Chinois. Cette nation est persuadée que c'est de l'exactitude qu'on met à remplir ses devoirs, que dépend le bon ordre de la société. Aussi les hommes, de quelque état qu'ils soient, ne s'abordent jamais sans placer leurs mains sur la poitrine, en les remuant affectueusement, en s'inclinant un peu et en prononçant le mot *tsin-tsin*. Ils ont, avec ceux qui sont revêtus de quelque emploi, des manières plus humbles et proportionnées à leur rang; et ils montrent, dans toutes les occasions, un grand respect pour l'âge.

les annales, le nom des hommes qui se distinguoient par des vertus et de belles actions.

Ta-ting-ché est un des princes qui ont le plus contribué au bonheur de la Chine. Les rois de Lou, dont Confucius a écrit une partie de l'histoire, avoient, dans leur capitale, une maison qu'on appeloit *Ta-ting-kou*, parce qu'elle avoit été l'ancienne demeure de *Ta-ting*.

Yen-ché a été immortalisé par quelques vers de Confucius (1).

Hiuen-yuen-ché tint sa cour dans la province de Ho-nan où il étoit né (2). Il inventa les chariots, ainsi que l'atteste son nom (3). Il fit ouvrir des chemins à travers les montagnes, et il employa le cuivre à la fabrication de divers instrumens nécessaires pour l'usage de la vue.

Ko-tien-ché, doué d'une vertu et d'un

(1) Confucius composa ces vers dans le temps que, pour éviter la rage de ses ennemis, il se tenoit caché, et passa sept jours entiers sans prendre aucune nourriture.

(2) La ville où l'on dit qu'il régna, s'appelle aujourd'hui *Tchen-lieou-hien*.

(3) *Hiuen* signifie un essieu, et *Yuen*, des brandards.

savoir extraordinaire , inventa huit sortes d'instrumens de musique (1), et eut des spectacles dans lesquels un concert précédoit la comédie. Il se servit de métaux pour faire de la monnoie. Il fit filer et travailler la soie. Il soumit un grand nombre de petits souverains, qui étoient toujours en guerre , et ne vouloient reconnoître aucun chef. Il honora l'esprit universel, auquel il alloit sacrifier quatre fois chaque année, c'est-à-dire au commencement de chaque saison, sur le mont Tay-chan.

Tsoun-lou-ché, fit aimer la vertu par ses leçons et par son exemple. Il tint sa cour à Kiang-kay, et on montre le lieu de sa sépulture au nord de la montagne de Fou-fei-chan.

Le prince qui enseigna aux hommes à construire des maisons de terre, avec des degrés pour y monter, se nommoit *Yéou-tchao-ché*. Il voulut que ces maisons fussent élevées, pour qu'on pût y être à l'abri des inondations.

(1) Il est vraisemblable que la tradition a attribué l'invention des choses, dont on ne connoît pas les auteurs, aux princes sous le règne desquels elles ont été mises en usage.

Je ne parlerai point ici de plusieurs princes dont on ne dit presque rien de remarquable. Il paroît pourtant que les hommes s'étoient un peu corrompus sous leur règne : mais ils furent ramenés à la vertu par *Ou - hai - ché*, prédécesseur de Fou - hi. Ou - hai - ché leur apprit à dompter leurs passions, et les fit jouir de la paix et de l'abondance. Un jour qu'il sacrifioit au ciel sur le mont Tay-chan, les nuages s'abaissèrent jusqu'à lui et le couvrirent. Il fit graver sur une pierre cet événement merveilleux, et le peuple couroit en foule pour lire et apprendre par cœur les belles paroles qui en éternisoient la mémoire.

L'extrait que je viens de faire de cette partie de l'Histoire chinoise, qu'on nomme *la partie fabuleuse*, suffit, je crois, pour en donner une idée. Il seroit, sans doute, ridicule d'ajouter foi à des faits qui ne sont fondés que sur de vagues témoignages, et qui souvent se contredisent : cependant il me semble difficile de révoquer entièrement en doute l'existence de quelques-uns des hommes, dont le souvenir a été transmis, non - seulement par la tradition et par divers passages de livres



Gravé par Tardieu l'Aîné.

*Fou-Hi, Fondateur de l'Empire Chinois,
tracant les Koua.*



d'une haute antiquité, mais par des monumens que le temps respecte encore.

Il résulte de cet amas de notions, si confusément historiques, qu'avant le règne de Fou-hi, il y a eu successivement dix races d'hommes qui ont été détruites, soit par quelques grandes catastrophes, soit par d'autres causes qu'on ignore; et ce fut vraisemblablement Fou-hi qui rassembla le dernier de ces peuples.

Il est aussi à remarquer que dans tout ce que je viens de rapporter, il n'est nullement fait mention d'un cataclysmes général. La seule grande inondation, dont parle l'histoire chinoise, est celle qui arriva la soixante-unième année du règne d'Yao, c'est-à-dire quatorze cent vingt ans après le déluge de Noé, et 53 ans avant celui d'Ogygès.

Je vais donc passer au temps qui s'est écoulé depuis Fou-hi jusqu'à Hoang-ty, temps que les Chinois appellent *incertain*, parce qu'il comprend plusieurs règnes dont les annales sont perdues. Voici ce qu'on en rapporte.

Fou-hi (1), que beaucoup de Chinois

(1) On lui donne aussi le nom de *Tay-hao* et celui de *Foung*.

regardent comme le véritable fondateur de leur empire, habitoit la province de Honan (1). On ne sait point ce qu'étoit son père ; mais on dit que sa mère, nommée Hoa-siu (2), ayant vu les traces d'un pied d'homme d'une grandeur extraordinaire, désira d'avoir un fils semblable à cet homme. Ses vœux furent exaucés. Après avoir été enceinte quatorze mois, elle mit au monde Fou-hi.

Trois mille quatre cent soixante sept ans avant l'ère chrétienne, et 255 ans après l'époque où l'on place le déluge universel, Fou-hi commença à régner. Il prit le bois pour son emblème, et on le surnomma le *roi des bois*. Divers auteurs chinois, oubliant tout ce qu'on attribue aux prédécesseurs de Fou-hi, lui font honneur de l'invention de l'astronomie, de la musique (3), des fameux koua (4), des filets

(1) Dans l'endroit où est aujourd'hui la ville de Tchen-tchéou.

(2) Hoa-siu est le nom d'un lieu de la province de Schan-si.

(3) On dit aussi que ce fut lui qui inventa le *Kin* et le *Ché*, instrumens à cordes, dont se servent les Chinois.

(4) Les koua ou trigrammes de Fou-hi sont diverses combinaisons de lignes entières et de lignes brisées, dans lesquelles Leibnitz a trouvé les élémens de l'arithmétique binaire.

pour la pêche, même de l'art de cuire les viandes, ainsi que de l'établissement du mariage, de la distinction des devoirs des époux (1), et de la création des loix, des magistrats (2) et des ministres. Parmi ces derniers, dont on a conservé les noms, on en trouve un chargé d'écrire les annales du

(1) Les mariages chinois ont beaucoup de solennité. C'est aux pères et aux mères à choisir les époux qui conviennent à leurs enfans. Quand on est d'accord, on fait les fiançailles. Le gendre est alors reçu comme un hôte chez son beau-père, et se prosterne, à plusieurs reprises, devant lui, devant sa belle-mère, et devant tous les proches parens de sa future épouse. Le jour du mariage, il va chercher son épouse en grand appareil. Après qu'il s'est prosterné, avec elle, pour prendre congé de la famille, il la conduit chez lui, en marchant quelque temps à côté de sa chaise : ensuite, il la devance, et l'attend à la porte de sa maison, pour la présenter à son père et à sa mère. Les deux époux se mettent, ce jour-là, seuls à table dans leur appartement, troquent trois fois de coupe pendant le repas, et font plusieurs autres cérémonies. La règle étoit autrefois de ne marier les garçons qu'à trente ans, et les filles à vingt. Aujourd'hui, les gens riches marient leurs enfans fort jeunes.

(2) Il donna aux magistrats le titre de dragon, en mémoire d'un dragon-cheval, qu'il avoit vu sortir de la rivière Meng-ho.

règne de Fou-hi, fait qui, s'il est vrai, prouve au moins que les caractères étoient dès long-temps inventés.

Fou-hi mourut après un règne de cent quinze ans. On le porta dans le Tchen, où l'on montre encore le lieu de sa sépulture (1).

Koung-koung-ché, qui avoit été le principal ministre de Fou-hi, s'empara d'abord du gouvernement : mais son orgueil et sa dureté indignèrent les Chinois (2). Niu-oua-ché, sœur de Fou-hi, employa la ruse contre ce tyran, s'empara de lui, le fit mourir, et monta sur un trône dont ses vertus et ses talens la rendoient digne. Elle inventa un instrument de musique, appelé *cheng* (3), et vécut jusqu'à l'âge de cent trente ans.

On dit que, dès que Fou-hi cessa de vivre, la plupart de ceux dont il s'étoit

(1) A peu de distance de la ville de Tchen - tcheou.

(2) L'histoire dit que Koung-koung-ché avoit les cheveux rouges ; ce qui peut faire croire qu'il n'étoit pas chinois, car tous les Chinois ont, dit-on, les cheveux très-noirs.

(3) Le cheng est un instrument à tuyaux de bambou sur un fond de calebasse.

servi pour l'aider dans l'administration de ses états, s'érigèrent en petits souverains, et on met sa sœur Niu-oua-ché de ce nombre. Mais, sans faire mention d'aucun de ces usurpateurs, Confucius place (1) Chen-noung immédiatement après Fou-hi.

Chen - noung (2), qu'on avoit quelque temps nommé Yen - ty, fut aussi appelé le *roi du feu* (3), parce qu'il eut le feu pour emblème. Il apprit, dit-on, aux hommes, le plus nécessaire de tous les arts, celui du labourage. Il leur fit connoître les cinq sortes de grains les plus propres à leur servir de nourriture, ainsi que cent espèces de plantes utiles. C'est encore lui qu'on regarde comme l'inventeur de la médecine, et il composa sur cet art un livre qui s'est, dit-on, conservé jusqu'à présent.

Chen-noung désigna divers lieux pour la

(1) Dans le Commentaire de l'Y-king.

(2) Ce nom signifie : *Esprit laboureur*.

(3) On lui donne aussi les noms d'Y-ky-ché et de Lié - chan - ché. Quoiqu'on lui attribue l'invention de l'agriculture, il y a apparence qu'il ne fit que perfectionner cet art. Des hommes qui, depuis long-temps se nourrissoient de grain et savoient le transformer en farine, devoient avoir commencé à cultiver la terre.

tenue des marchés , et fit un tarif pour fixer le prix des échanges ; car l'usage de la monnoie n'étoit pas encore connu en Chine (1).

Les magistrats qui , sous Fou - hi , avoient porté le titre de dragons , reçurent de Chen-noung celui de feu , pour désigner que leur autorité étoit à-la-fois terrible et bienfaisante. Ce prince étendit les bornes de son empire du Tonking aux frontières de la Tartarie , et du Japon jusqu'aux extrémités du Schan-si. Son règne dura cent quarante ans.

Quelques anciens écrivains attribuent à Chen-noung de grandes connoissances en physique et en géométrie. Ils disent qu'il mesura la terre , détermina sa figure , et trouva qu'elle avoit quatre-vingt-dix mille lys (2) de circonférence de l'orient à l'occident , et quatre-vingt-cinq mille du nord au sud (3).

(1) On a dit à la page 43 de ce Précis , que la monnoie avoit été inventée par Ko-tien-ché. Auroit-elle donc été perdue et retrouvée ?

(2) Le ly chinois est à-peu-près la dixième partie d'une lieue de vingt-une au degré , ou la vingtième partie d'un myriamètre.

(3) L'empereur Kang - hi dit , en parlant de la rondeur de la terre et de son aplatissement vers les pôles : — « Tchou - tsée l'avoit dit , il y a bien des siècles , et la comparoit à un jaune d'œuf. Combien de

Après la mort de Chen-noung, sept descendants de ce prince occupèrent successivement le trône ; mais le dernier le perdit par son imprudente cruauté, et le célèbre Hoang-ty lui succéda. Cependant, la race de Chen-noung n'étoit point encore éteinte. Elle subsistoit même sous la dynastie des Tchéou, dans la personne de Liu-chang (1), qui, s'étant distingué par ses services, obtint la souveraineté du pays de Tsi.

Hoang-ty (2) se nommoit d'abord *Hiuen-yuen*, nom que porte encore une colline de la province du Ho-nan, où il naquit. Quoiqu'appelé au trône de la Chine par le vœu des peuples, il eut des rebelles à combattre. Ce fut alors qu'ayant poursuivi un prince, nommé *Tché-yeou*, jusque dans des

» choses que nous ne faisons que r'apprendre, et qu'on
 » r'apprendra dans la suite des siècles ! Nous ne savons
 » voir dans les livres des anciens que ce que nous y
 » montrent nos connoissances. Il en sera de même de
 » notre postérité à l'égard de nos livres. »

(1) Il est connu dans les annales chinoises sous le nom de Kiang-tay-koung.

(2) Le nom de Hoang-ty signifie *empereur jaune*. Il lui fut donné parce qu'il avoit pris la terre pour emblème, et que, suivant les Chinois, la couleur primitive de la terre étoit jaune.

pays où il n'étoit pas encore allé, et se trouvant tout-à-coup enveloppé de brouillards, il construisit un char, sur lequel il y avoit une figure qui faisoit toujours face au midi. Ce char, qui n'étoit sans doute qu'une espèce de boussole, prouve qu'on connoissoit déjà les propriétés de l'aimant.

Hoang-ty, vainqueur de tous ses rivaux, et décoré par ses sujets du titre glorieux de fils du ciel (1), ne s'occupa plus qu'à faire des loix sages, et à inspirer le goût des bonnes mœurs, des vertus et des arts.

Avant
J. C.
2637. Ce n'est qu'à la soixante-unième année (2) du règne de ce prince, que remonte la chronologie chinoise, et que l'histoire prend un caractère de certitude qu'elle ne peut avoir pour les temps antérieurs à cette époque. La suite de ce tableau n'offrira donc plus que des faits, que les lettrés de Péking regardent comme authentiques.

Une des premières inventions attribuées

(1) *Tien - tsée*. Les Chinois donnent encore ce titre à leurs empereurs.

(2) J'ai déjà dit que la soixante - unième année du règne d'Hoang-ty répond à l'an 2637 avant l'ère chrétienne. Il y avoit alors 824 ans que Fou-hi étoit monté sur le trône.

à Hoang - ty (1), est celle du cycle sexagénnaire (2).

Sous le règne de Fou-hi, et sans doute bien long-temps auparavant, on combattoit avec l'arc et la flèche, la lance et le bouclier: mais Hoang - ty perfectionna l'usage de ces armes et en inventa de nouvelles.

Les Chinois, ignorant la véritable époque où les hommes ont commencé à connoître

(1) Quelques écrivains attribuent cette invention à Fou-hi; peut-être est-elle encore plus ancienne.

(2) Le cycle est composé de deux séries de caractères, l'une desquelles est de dix, l'autre de douze. Le premier caractère de la première série, joint au premier caractère de la seconde, marque la première année du cycle; tout le calcul suit le même ordre. Quand la première série est épuisée, elle recommence avec le onzième mot de la seconde; et la progression est toujours la même, jusqu'à ce que les deux premiers mots se retrouvent, ce qui n'arrive qu'après soixante combinaisons différentes, c'est-à-dire, après avoir marqué soixante ans.

Le cycle, répété trois fois, fait une période de cent quatre-vingts ans, qu'on appelle *tri-cycle*. Le tri-cycle, multiplié par soixante, forme une autre période de dix mille huit cents ans; et cette dernière, multipliée par le cycle de douze, compose les cent vingt-neuf mille six cents ans, que les Chinois assignent à chaque révolution de l'univers, et après lesquels tout doit être créé de nouveau.

l'astronomie, la science du calcul, la musique, les poids, les mesures, les fourneaux, les chars, les bateaux, les rames, l'architecture, l'art de fondre les métaux, l'usage de la monnaie, les outils et les ustensiles les plus nécessaires, font honneur de toutes ces inventions à l'empereur Hoang - ty. Ils attribuent aussi à l'une de ses épouses (1) la manière de filer la soie, d'en faire des étoffes, et d'élever les vers qui la produisent.

Hoang-ty fut le premier qui se servit du bonnet et de l'habillement de cérémonie pour sacrifier à l'être suprême et rendre des honneurs à la mémoire de ses ancêtres (2). Ce prince composa un traité de physique et

(1) Elle se nommoit *Lei - tsou*. On l'honore sous le titre d'esprit des mûriers et des vers-à-soie.

(2) Il paroît que dès la plus haute antiquité les Chinois sacrifioient quatre fois par an des animaux à l'être suprême, qu'ils appeloient le Chang-ty ou le Tien ; et qu'ensuite ils offroient aussi des sacrifices aux Chen et aux Cheng, c'est-à-dire, aux esprits des différens ordres, et aux vertueux ancêtres. L'autel du Chang-ty étoit de gazon, avec une double enceinte de branchages, et c'étoit entre ces deux enceintes qu'on élevoit, d'un côté, un petit autel pour les Chen, et de l'autre côté un autre petit autel pour les Cheng. L'ensemble de ce lieu s'appeloit le *Tan*. Le droit d'y sacrifier n'appartenoit

de morale , dont on a conservé le titre (1). Il confia le soin d'écrire l'histoire à deux de ses ministres , l'un desquels étoit le fameux Tsang-kié , à qui on a , sans doute , faussement attribué l'invention des caractères.

Hoang-ty eut quatre épouses légitimes et plusieurs concubines : toutes ensemble lui donnèrent vingt-cinq fils , dont quelques-uns ont laissé une longue postérité (2). Il mourut à l'âge de cent onze ans , dont il avoit em-
 Avant
 J. C.
 2597.
 ployé les cent dernières à instruire et à gouverner les hommes. Le second de ses fils Chao-hao , lui succéda.

Le commencement du règne de Chao-hao fut heureux : mais ce bonheur dura peu. La foiblesse du monarque favorisa des innovations perverses. Le culte des démons s'introduisit dans l'empire , et la corruption des mœurs suivit de près une si funeste doctrine.

qu'au souverain ; et ses ministres seuls l'y accompagnoient , tandis que le peuple se tenoit respectueusement à l'écart. Par la suite , on construisit sur le Tan un temple , d'une structure simple , mais élégante.

(1) Le titre de ce livre étoit Nei-king.

(2) Hoang-ty est la tige de la famille du célèbre philosophe Confucius , dont les descendans vivent encore en Chine.

C'est à compter, dit-on, du règne de Chao-hao que les maladies firent de grands ravages et que le cours de la vie fut abrégé. Cependant Chao-hao lui-même vécut jusqu'à cent ans.

- L'empire n'étoit point encore héréditaire, il ne le devint que sous le règne du grand
 — Yu (1). Quoique Chao-Hao eût quatre fils,
 Avant J. C. il choisit pour son successeur son neveu
 2513. Tchouan-hiu (2), qui régna soixante-dix-huit
 ans avec sagesse, et travailla, autant qu'il le
 put, à ramener les esprits aux principes
 d'une saine morale et d'une religion pure.
 2435. Après la mort de ce prince, le trône fut
 successivement occupé par Ty - kou et
 2366. Ty - tché. Le premier est regardé par les
 Chinois comme un monarque d'un rare
 mérite, et le second comme un barbare,
 que ses sujets déposèrent pour élever à sa
 place son frère Yao (3).

(1) Fondateur de la dynastie des Hia, qui est la première dynastie chinoise, et qui commença 2208 ans avant l'ère chrétienne.

(2) La plupart de ces princes ont eu plusieurs noms : mais je ne leur donne que ceux sous lesquels ils ont régné.

(3) Ty-tché et Yao étoient fils de Ty-kou.

Yao est le premier empereur sur l'histoire duquel on a des détails exacts, puisque le Chou-king commence par un extrait des annales (1) écrites sous son règne. Il n'étoit que dans sa seizième année lorsqu'il monta sur le trône. On lui donna le feu pour symbole et on l'appela le roi du feu, parce qu'il avoit, dit-on, la vertu purificatrice de cet élément : mais ce qui le caractérise mieux encore, c'est sa douce et modeste bienfaisance.

A peine Yao commençoit à régner qu'il ordonna à ses astronomes *Hsi* et *Ho* de déterminer exactement les quatre saisons, et de rendre l'année complète en suivant les règles pour l'intercalation d'une lunaison (2).

(1) Ce fut le célèbre Confucius qui rédigea cet extrait des grandes annales de l'empire, dont il ne fit, dit-on, que copier les passages les plus intéressans ; de sorte que les premiers chapitres du Chou-king sont écrits du temps même d'Yao.

(2) Le texte du Chou-king prouve qu'on n'étoit point alors étranger à la division de l'année en 365 jours un quart, qu'on savoit prédire les éclipses, et que les Chinois avoient beaucoup de connoissances astronomiques, qu'ils ont ensuite négligées pour se livrer à l'astrologie. — Eh quoi ! dira-t-on peut-être, des connoissances certaines et aussi utiles ont pu se perdre ? Oui ;

L'usage étoit établi, dès la plus haute antiquité, de sacrifier au Chan-ty (1) sur des éminences, et on avoit choisi pour cela les quatre (2) plus hautes montagnes des quatre côtés de l'empire. Yao ne manquoit pas de

car toutes les choses, dont on fait un mystère, se perdent aisément. Les connoissances astronomiques et l'intelligence de l'écriture hiéroglyphique, ont disparu en Egypte avec les prêtres qui en étoient les dépositaires. Dans les commencemens de l'empire chinois, l'astronomie n'étoit cultivée que par un petit nombre d'hommes privilégiés ; et soit que ces hommes aient manqué d'encouragemens, soit par quelqu'autre cause, la science a rétrogradé. Aujourd'hui les Européens ont rattrapé l'astronomie aux Chinois ; mais tout ce qu'on en possède, à Péking, réside dans le tribunal des mathématiques ; et si ce tribunal étoit anéanti, dans moins de vingt ans les Chinois ne sauroient plus comment s'y prendre pour faire un calendrier.

(1) L'ère-suprême.

(2) Ces montagnes étoient appelées les *Quatre Yo*. Ou - ouang, fondateur de la dynastie des Tchéou, ajouta une cinquième montagne aux quatre premières ; mais, par la suite, malgré la vénération qu'on conserva pour les montagnes sacrées, les empereurs s'abstinrent d'y aller régulièrement, et firent élever près des lieux qu'ils habitoient, des éminences qui représentoient ces montagnes, et sur lesquelles ils faisoient les sacrifices accoutumés.

s'y rendre pour s'acquitter du saint devoir que lui imposoit son rang. L'histoire rapporte que pendant ces voyages, ce prince s'informoit avec soin, dans tous les lieux où il passoit, de l'état du peuple, de la conduite des magistrats, des malheurs particuliers; et que c'est sur-tout alors qu'il se montroit plutôt le père que le maître de ses sujets. Aussi il en fut si tendrement aimé qu'ils cherchoient tous à imiter ses vertus(1). Avant

Dans la soixante-unième année du règne d'Yao, la Chine, qui, s'il faut en croire le silence des historiens, ne s'étoit point ressentie du déluge dont tant d'autres nations ont conservé le souvenir, en éprouva un particulier. Les fleuves se débordèrent et firent des ravages, dont on eut long-temps à souffrir. Les eaux, disent les annales chinoises, couvrirent les collines, environnèrent les montagnes et semblèrent vouloir s'élever jusqu'au ciel. Yao chargea Pé-kouen de s'occuper de leur écoulement. Pé-kouen y travailla neuf ans en vain. J. C.
2297.

(1) Voici une chanson qu'il entendit un jour chanter par des enfans qui se divertissoient entr'eux :

— « C'est le plus grand prince qui ait gouverné le monde. Savoir imiter sa conduite, c'est savoir toute chose : c'est être en possession de tout. »

— Avant J. C. 2288. Yao confia alors cet ouvrage à Chun dont il avoit remarqué la piété filiale, la patience, et les talens. Ensuite, il lui donna ses deux filles pour épouses, et bientôt après il l'associa à l'empire.

En travaillant à l'écoulement des eaux, Chun se fit aider par les hommes les plus capables, et entr'autres par le fils de ce Pé-kouen, dont les travaux avoient été inutiles, par Yu, qui bientôt restant seul chargé de cette grande entreprise, la termina heureusement. Non-seulement Yu creusa le lit de neuf rivières et ouvrit plusieurs canaux, encore existans, mais il divisa l'empire en neuf provinces appelées Tchéou, et il en traça une carte, qu'on trouve dans le Chou-king (1) et qui est sans doute le plus ancien monument de géographie qui existe.

2280. Chun signala la première année de son association à l'empire par la magnificence des sacrifices, qu'il offrit au Chang-ti (2) et par la construction d'une machine représentant le ciel et les sept planètes, qui s'y meuvent, et dans laquelle les astres étoient faits

(1) Elle est gravée à la tête de ce Précis.

(2) Il en offrit aussi aux esprits, qu'il croyoit présider aux montagnes et aux rivières.

avec des perles et des pierreries de différentes couleurs (1). Il corrigea les abus qui s'étoient glissés dans l'administration des provinces. Il rendit uniformes tous les poids et les mesures de l'empire. Il régla l'ordre des cérémonies religieuses, et leur assigna cinq sortes d'instrumens. Il combattit les descendants des rebelles, qui avoient autrefois refusé de se soumettre à Hoang-ty, et il les repoussa jusqu'au-delà des frontières.

Il y avoit déjà quatre-vingts ans que Yao étoit sur le trône, et huit ans que Chun s'y asseyoit près de lui, lorsque Yu qui avoit heureusement achevé de faire écouler les eaux et fixé les tributs que devoit payer chacune des neuf provinces de l'empire (2) se présenta pour rendre compte de ses travaux.

(1) Cette machine rappelle le superbe planétaire, dont le roi d'Angleterre George III a fait présent à l'empereur de la Chine Tchien-long. Mais le planétaire chinois fut fait dans un temps où les Européens ne se doutoient pas de ce que c'étoit que l'astronomie, et où le nom de la nation anglaise étoit encore bien loin d'exister.

(2) On a vu que Yu avoit divisé l'empire en neuf provinces. Bientôt après on le divisa en douze, c'est-à-dire, que de la vaste province de Ki-tcheou, on en fit quatre différentes; puis, on le divisa de nouveau en neuf.

La souveraineté de Yeou-hia (1) et le titre de chef des gouverneurs des provinces furent alors sa récompense.

Avant
J. C.
2258.

Après un règne de cent ans, Yao cessa de vivre. Tout l'empire le pleura et porta son deuil pendant trois ans (2).

Chun voulut céder le trône à l'un des fils d'Yao (3) : mais les grands et le peuple s'y opposèrent. Le fils d'Yao s'éloigna, et Chun fut contraint de garder le sceptre. Ce fut alors que Chun qui avoit eu beaucoup à se plaindre de son père et de son frère, donna les plus grandes preuves de piété filiale et de tendresse fraternelle. Il alla avec tout

(1) C'est de là que la première dynastie chinoise, dont Yu a été le fondateur, s'appela la dynastie des Hia.

(2) Le deuil de trois ans fut en usage à la Chine, dès la plus haute antiquité; l'empereur Tchien-long l'a réduit à vingt-sept mois. Il ne faut pas croire que ce deuil soit un vain simulacre. Ceux qui le portent s'interdisent la danse, la musique et toute espèce de divertissement. Le deuil pour un père, ou pour une mère exige même qu'on n'exerce aucun office public. Un mandarin, quel qu'il soit, est obligé de quitter ses emplois et de vivre dans la retraite, pendant tout le temps que dure son deuil.

(3) Yao avoit eu dix fils.

l'appareil de sa dignité rendre hommage à son père, et il combla son frère de richesses et d'honneurs.

Chun s'occupa sans relâche du gouvernement de l'empire. Il appela auprès de lui les hommes les plus distingués par leur sagesse et par leurs talens. Il fit placer à la porte de son palais un tambour sur lequel on alloit frapper lorsqu'on avoit besoin d'être admis en sa présence. Il y avoit aussi une planche où l'on écrivoit toutes les fautes qui pouvoient échapper à ce prince. Il exila les méchans ou les condamna à des peines proportionnées à leurs crimes. Si l'on en croit quelques lettrés, ces punitions se bornoient à revêtir les coupables d'habits infamans (1), et cependant Chun ne les faisoit infliger qu'avec une extrême répugnance. — « Les
 „ loix , disoit - il , font grâcé à ceux qui
 „ sont plus malheureux que coupables. Elles
 „ ne déploient toute leur rigueur que contre
 „ les crimes réfléchis ou réitérés. Encore
 „ que d'attention et de respect pour l'humanité ne doivent pas avoir les juges ! Il
 „ ne faut punir que lorsque la clémence
 „ elle-même ne peut plus pardonner. »

(1) Les supplices corporels n'ont commencé à être en usage que sous la dynastie des Hia.

—
 Avant

J. C. 2253. Tous les trois ans, Chun fit l'examen de ceux qui prétendoient à quelque place, afin de les employer suivant leur mérite. Il fonda le collège impérial qui subsiste encore. Il fit faire une nouvelle musique. Il inventa un instrument à cinq cordes ; et il composa des odes et des chansons qu'il chantoit lui-même et dont quelques-unes sont conservées dans les livres sacrés des Chinois (1).

Obligé de reprendre les armes contre les rebelles San-miao, Chun les vainquit, les partagea en tribus et les distingua de ses autres sujets. Il associa Yu à l'empire comme son prédécesseur l'y avoit associé lui-même.

2208. Ayant entrepris un voyage à l'âge de cent dix ans, il mourut subitement dans la province de Hou-quang, où son corps fut enterré. Les Chinois le pleurèrent comme ils avoient pleuré Yao. Son deuil fut porté trois ans.

Yu renouvela l'exemple qu'avoit donné Chun. Il voulut céder l'empire au fils de ce prince, mais ce fut en vain. On le força de

(1) Voici le commencement d'une de ces chansons : — « Le vent du midi amène la chaleur et dissipe la tristesse : qu'il en soit de même de *Chun* ; qu'il fasse la joie et la consolation de son peuple ! » — La musique et la danse étoient une partie essentielle des cérémonies religieuses.

rester

rester sur le trône qu'il avoit mérité par ses travaux et par ses vertus, et qui dès ce moment devint héréditaire. Ainsi c'est par Yu que commença, comme je l'ai déjà dit, la première dynastie chinoise, la dynastie des Hia.

Avant
J. C.
2205.

Yu, qui, pendant les treize ans (1) qu'il avoit employé au desséchement des plaines de la Chine, y avoit mis tant d'application, qu'il n'étoit pas entré une seule fois dans sa maison, quoiqu'il eût passé jusqu'à trois fois devant sa porte, et qui, depuis son association à l'empire, avoit partagé les occupations de Chun en digne collaborateur de ce prince, Yu montra tout le zèle qu'on devoit attendre de lui, lorsqu'il resta seul à la tête du gouvernement. Il prit encore plus de soins que Yao et Chun pour se rendre accessible à ses sujets. Il fit placer à la porte de son palais cinq instrumens différens (2), sur lesquels on frappoit, suivant la nature des affaires qu'on vouloit lui communiquer, et on lui vit souvent interrompre

(1) Il y travailla cinq ans sous son père Pé-kouén, et huit ans en chef.

(2) Une grosse et une petite cloche, un tambour, un king, et un tao, qui est une espèce de tambourin.

ses repas pour aller écouter les personnes qui avoient à lui parler (1).

Depuis que les Chinois formoient une nation, l'empire et le sacerdoce étoient réunis dans la même personne : mais les sacrifices particuliers n'étoient point encore interdits. Ce fut sous le règne d'Yu qu'on prononça la peine de mort contre ceux qui oseroient usurper les droits de l'empereur, en immolant des victimes au Chang-ty.

Cependant ce prince fut un des plus humains, dont l'histoire fasse mention. Un jour, ayant aperçu un homme qu'on conduisoit au supplice, il ne put retenir ses larmes ; il descendit de son char et voulut interroger le criminel. Les grands qui l'accompagnoient lui dirent alors : — « Prince, ce malheureux » est un méchant, indigne de votre compassion, puisqu'il est indigne de jouir de la » vie. » — Eh ! c'est là ce qui m'afflige, » répondit Yu. Le temps de mon règne » touche à celui des règnes d'Yao et de Chun. » J'ai vécu moi-même sous ces deux sages

(1) On raconte qu'un jour il quitta son diné jusqu'à dix fois ; et, qu'un autre jour, qu'il étoit occupé à se peigner, il noua trois fois ses cheveux sur sa tête pour ne pas faire attendre ceux qui demandoient audience.

» princes. Je n'ai pas ouï dire qu'il y eût
 » alors des coupables de l'espèce de celui-ci.
 » Les hommes se modèlent pour l'ordinaire
 » sur ceux qui les gouvernent. Les sujets
 » d'Yao et de Chun étoient vertueux et
 » bons, parce qu'Yao et Chun l'étoient
 » aussi. Mais à présent qu'il y a des mé-
 » chans dans l'empire, et jusques sous mes
 » yeux, n'est-ce pas, peut-être, parce
 » que moi-même je suis méchant ? »

On commença à faire du vin de riz sous
 le règne d'Yu : mais ce prince en bannit
 l'inventeur et en défendit l'usage, parce
 qu'il vit que cette liqueur pouvoit porter les
 hommes aux plus grands excès (1).

Yu étendit par ses armes les bornes de
 ses états (2); et la réputation de sa sagesse lui
 soumit des nations entières (3). Il reçut à
 Tou-chan les hommages et les présens de
 tous les tributaires de l'empire. Il fit fondre

(1) Le vin chinois n'est qu'une espèce de bière. On
 en fait non-seulement avec du riz, mais avec du millet
 et d'autres grains. Le raisin n'entre jamais dans le vin
 chinois, que d'une manière accessoire.

(2) Il soumit les San-miao et le royaume de Lo-
 Koué.

(3) Les peuples du royaume de Chou-chen.

neuf grands vases de bronze (1), sur lesquels on grava les neuf provinces qui partageoient alors la Chine. Il composa la musique Ta-hia. Enfin, après avoir régné vingt-sept ans, il mourut dans la centième année de son âge. Ses sujets le regrettèrent beaucoup, et lui donnèrent le surnom de grand (2), que la postérité lui a confirmé.

Avant
J. C.
2180.

Je suis entré dans quelques détails sur les premiers siècles de l'histoire de la Chine, parce que j'ai voulu essayer de donner une idée des antiques mœurs d'un empire, qui ne doit, sans doute, son étonnante prospérité et sa longue durée, qu'aux principes de bienfaisance et de vertu qui dirigèrent ses fondateurs. Je ne m'arrêterai point désormais à parler de chacun des princes qui l'ont gouverné : la liste seule de leurs noms tiendrait plus de place, que je n'en dois consacrer à leurs règnes. Je me bornerai donc à choisir dans les vingt-deux dynasties, qui ont occupé

(1) Les Chinois donnent à ces sortes de vases le nom de *Ting*. Il y en a, dit-on, de très-anciens et de très-curieux dans le palais impérial de Pé-king.

(2) Ta. — Dans sa jeunesse il s'appeloit Ouen-ming, et après l'écoulement des eaux, l'empereur Yao lui donna le titre de Sée-koung, et voulut qu'il se nommât Sée.

Le trône, les empereurs les plus dignes d'être distingués, et en traçant une rapide esquisse de leurs actions, je n'oublierai point les sages qui ont souvent fait plus pour la gloire de la Chine que les souverains sous lesquels ils vivoient.

Les empereurs descendans du grand Yu furent au nombre de seize et régnèrent quatre cent quatorze ans. Huit de ces princes rendirent les Chinois heureux; les huit autres se montrèrent indignes de celui qui leur avoit frayé le chemin du trône. Le petit fils (1) même d'Yu et son second successeur fut si indolent et si incapable de régner qu'on élut son frère à sa place. Un autre laissa usurper le pouvoir suprême par un de ses ministres, qui en jouit quarante ans, au préjudice du véritable héritier (2) de l'empire. Enfin, le dernier (3) de ces souverains se rendit si odieux à ses sujets, qu'ils appelèrent à leur secours le prince de Chang (4). Celui-ci se mit à leur tête, chassa le tyran, et restant paisible

(1) Il se nommoit Tay-kang.

(2) Chao-kang, que sa mère avoit heureusement caché.

(3) Ti-kié. — L'empire étoit alors divisé en quarante principautés.

(4) Il se nommoit Tcheng-kang et descendait d'un

— possesseur du trône impérial, fonda la dynastie des Chang ou des Yn, qui conserva ce trône pendant six cent quarante-quatre ans.

Avant
J. C.

1766,

Tcheng-tang régna avec gloire, et renouvela les temps heureux d'Yao, de Chun et d'Yu. Il eut vint-neuf successeurs de sa race, dont les dix-neuf premiers imitèrent ses vertus. Les dix autres les dédaignèrent. Le dernier (1), sur-tout, se signala par les plus extravagantes cruautés. Trois sages qui vivoient à sa cour travaillèrent long-temps à le ramener à la raison, et à contenir un peuple indigné. Deux d'entr'eux voyant que leurs efforts étoient vains, se retirèrent. Le troisième nommé Pi-kan fut plus courageux, et aima mieux se dévouer à la mort que de cesser de représenter au tyran l'horreur qu'inspiroient ses crimes. — « Prince, lui » dit-il un jour, daignez vous rappeler » l'histoire de vos ancêtres. Pensez sur-tout » à ces chefs augustes qui ont répandu tant » d'éclat sur votre race. Pensez au sage » Sié, en faveur duquel l'empereur Chun

ministre de Chun, appelé Sié, qui descendoit lui-même d'Hoang-ty.

(1) Tchéou-sin. — La dynastie des Chang subsista 644 ans.

„ érigea la principauté de Chang, qui donna
 „ son nom à votre famille, et dont elle fut
 „ l'appanage pendant treize générations; au
 „ vertueux Tcheng-tang que la voix unanime
 „ de tous les ordres de l'empire plaça
 „ sur ce même trône que vous occupez aujourd'hui,
 „ mais que vous déshonorez par une conduite indigne
 „ de tant de grands hommes qui vous l'ont transmis,
 „ indigne même de l'humanité. Daignez au moins
 „ faire quelques réflexions sur ce qu'il en a coûté
 „ de soins, de peines, de travaux à Fou-hi, à Chen-noung,
 „ à Hoang-ty, à Yao, à Chun, pour fonder ce vaste empire,
 „ pour lui donner de si belles loix, et pour le rendre
 „ florissant. — Prince, le ciel est irrité contre vous,
 „ et les peuples sont sur le point de secouer le joug
 „ odieux sous lequel vous les faites gémir. Corrigez-vous :
 „ c'est le seul moyen par lequel vous pouvez encore
 „ appaiser le ciel, et maintenir vos sujets dans les bornes
 „ de l'obéissance et du devoir. »

La noble hardiesse du vertueux Pi-kan ne fit qu'irriter le barbare Tchéou-sin. — « Votre discours, lui répondit-il, est véritablement le discours d'un sage. Il est digne

» de la grande réputation dont vous jouissez
 » Mais on dit que le cœur d'un sage est
 » percé de sept trous. Je ne sais sur quoi un
 » pareil proverbe peut être fondé : Il faut
 » que je voie par moi-même ce qui en est. »
 Puis il ajouta en s'adressant à ses satellites : —
 « Qu'on lui ouvre le ventre et qu'on m'ap-
 » porte son cœur, je veux l'examiner ».

L'exécution de cet ordre, si cruellement insensé, acheva de révolter les esprits. La plupart des grands se retirèrent auprès d'Ou-ouang (1), qui se vit bientôt à la tête de soixante-dix mille combattans. L'armée de l'empereur étoit forte de sept cent mille hommes : mais dès qu'elle fut en présence de l'ennemi, elle alla se ranger sous les étendards d'Ou - ouang. Le tyran se voyant abandonné, se sauva dans sa capitale, mit le feu à son palais, et revêtu de ses habits de cérémonie, il se précipita dans les flammes pour ne pas tomber dans les mains du vainqueur.

Avant
 J. C.
 1122.

(1) Il étoit prince ou roi de Si-pé, et descendoit d'Hoang-ty. Son père Ouen-ouang est un des principaux commentateurs des Koua de Fou-hi; et pour lui faire honneur, les chronologistes chinois le placent ordinairement à la tête de la dynastie fondée par son fils.

Ou - ouang , proclamé empereur , fut le chef de la dynastie des Tchéou (1) qui resta sur le trône de la Chine pendant 867 ans. Avant
J. C.
1122.

Ou-ouang commença à user de sa puissance en récompensant tous ceux qui l'avoient aidé à l'acquérir. Il donna divers pays à titre de souveraineté aux descendants d'Hoang - ty , d'Yao , de Chun , d'Yu , de Tchen - tang , et à quelques autres princes. Mais cet exemple , trop souvent imité par ses successeurs , les mit enfin dans l'impuissance de se faire obéir par leurs vassaux et leur coûta l'empire. Les Tartares désolèrent les frontières et s'établirent dans quelques provinces. Les princes tributaires se firent la guerre entr'eux , et celui de Tsin ayant conquis les états de la plupart de ses rivaux , prit le titre de fils du ciel que n'osoit plus porter le dernier descendant d'Ou-ouang. 255.

N'oublions pas de dire que le frère d'Ou-ouang , nommé Tchéou-koung fut un des plus grands hommes que la Chine ait vu naître. Son frère l'ayant choisi pour premier ministre , Tchéou-koung remplit cette place

(1) Cette dynastie porte le nom de Tchéou , parce que Ou-ouang étoit prince du pays de Tchéou dans les Chen-Si.

avec non moins de zèle que de capacité. Il fit fleurir les arts, et rendit tout leur éclat aux cérémonies religieuses, perfectionna la musique, composa des odes, qui sont conservées dans le Ché-king, expliqua les symboles des Koua, sur lesquels avoit travaillé son père, et écrivit sur la géométrie et l'astronomie (1).

Ce fut sous la grande dynastie des Tchéou que parurent deux célèbres philosophes, dont les opinions différentes ont long-temps partagé les lettrés. Le premier est Lao-tsée, fondateur de la secte des Tao-tsée à laquelle sont attachés un grand nombre de fanatiques et de charlatans; le second est Confucius, dont les savans les plus illustres s'honorent encore de suivre la doctrine.

Lao-tsée (2) naquit sous le règne de Ting-ouang, 604 ans avant l'ère chrétienne, et 53 ans avant Confucius. Les sectateurs de Lao-tsée racontent de lui beaucoup de merveilles. Ils prétendent entr'autres choses, qu'il trouva un breuvage pour se rendre immortel, et qu'il en laissa le secret. Mais dans le fait, on ignore presque tout ce qui

(1) Tchéou-kouang vécut jusqu'à l'âge de cent ans.

(2) On le nomme aussi Lao-kioun.

le concerne , parce qu'il mena une vie très-solitaire. En voici pourtant quelques traits :

Les zélateurs de Lao-tsée prétendent que Confucius ayant souvent ouï vanter leur maître, se rendit chez lui pour l'interroger sur sa doctrine. Mais au lieu de répondre à ses questions , Lao-tsée lui reprocha de rechercher l'éclat et d'avoir un trop grand nombre de disciples, ce qui n'étoit propre qu'à flatter son orgueil. —
 « Le sage, lui dit-il, aime l'obscurité. Loin
 » d'ambitionner les emplois, il les fuit. Per-
 » suadé qu'en terminant sa vie, l'homme
 » ne laisse après soi que les bonnes maximes
 » qu'il a débitées à ceux qui étoient en
 » état de les retenir et de les pratiquer, il
 » ne se livre pas à tout venant; il étudie
 » les temps et les circonstances. Si les temps
 » sont bons, il parle; s'ils sont mauvais, il
 » se tait. Celui qui est possesseur d'un trésor,
 » le cache avec soin, de peur qu'on ne le
 » lui enlève. Il se garde bien de publier par-
 » tout, qu'il l'a en sa possession. Celui qui
 » est véritablement vertueux, ne fait point
 » parade de sa vertu. C'est là tout ce que
 » j'ai à vous dire, faites-en votre profit ». —

A son retour, Confucius dit à ceux qui

étoient auprès de lui : — « J'ai vu Lao-tsé : il ressemble au dragon ». —

Lao-tsé, témoin des troubles de l'empire, se retira à Han-kouan, où il composa le livre qui contient sa doctrine (1). Après quoi il disparut tout-à-coup, sans que l'on pût découvrir ce qu'il étoit devenu.

Koung-tsé, si célèbre en Europe, sous le nom de *Confucius* (2), naquit l'an 551 avant Jésus - Christ. Accoutumé de bonne heure à l'étude des sciences et à la pratique de la vertu, il travailla avec une ardeur infatigable à éclairer l'esprit et à perfectionner les mœurs de ses contemporains. Pour

(1) Ce livre, intitulé Tao-té-king, a été, dit-on, très-falsifié par les sectateurs de Lao-Tsé. Un écrivain assez célèbre, le jésuite Duhalde, dit que les Tao-tsée sont les quakers du déisme, ou plutôt de l'idolâtrie; mais je crois que la comparaison n'est pas juste. Les quakers ne cherchent à tromper personne, et les Tao-tsée sont de vrais sycophantes.

(2) J'ai déjà observé que Confucius descendoit de l'empereur Hoang-ty, qui monta sur le trône il y a 4495 ans, et naquit il y en a près de 4508. Les fils aînés de la famille de Confucius se sont toujours distingués par leurs lumières et par leurs vertus. Il en est un qui vit encore et porte le titre de yen-cheng-koung, c'est-à-dire, de comte qui propage la sainteté.

mieux répandre ses instructions, il parcourut la plupart des petits états qui partageoient alors l'empire. Son éloquence étoit si persuasive et sa conduite si admirable, qu'il compta bientôt trois mille disciples; mais il n'y en eut que douze constamment attachés à sa personne, et désignés par le surnom de *sages*.

Le roi de Lou, charmé de la morale de Confucius, le choisit pour son premier ministre (1); et le philosophe rendit florissant le royaume de Lou, assura la gloire du monarque, et lui sauva même la vie, en l'écartant des pièges que lui tendoit un prince ennemi. Mais à l'âge de soixante-huit ans, Confucius renonçant à tous les emplois publics, se retira dans sa patrie, où il s'occupa, pendant cinq années qu'il vécut encore, à donner une explication des fameux Koua de Fou-hi, et à retrancher du Ché-king, des pièces qu'on y avoit, mal-à-propos, insérées. La première partie

(1) Dans ce temps-là, les hommes qui étoient à la tête du gouvernement, ne dédaignoient pas de professer la philosophie. Pin-tchoung, instituteur de Confucius avoit été à-la-fois maître d'école et magistrat ou gouverneur d'une ville du Chang-tong.

de la vie de ce sage, eut toute l'activité de l'astre qui, au matin et dans son midi, épure et vivifie la nature ; sa fin fut tranquille et semblable au soir de la plus brillante journée.

Confucius n'eut qu'un fils qui mourut avant lui, et qui fut père de Tsée-sée (1), l'un des plus illustres écrivains de la Chine.

Confucius répudia sa femme, et on le lui a reproché comme une grande faute (2). Mais quoiqu'il ne condamnât point la polygamie, il ne se remaria pas, et n'eut jamais de concubine.

Ce qui distingue principalement la doctrine de ce philosophe, de celle des Tao-tsée, c'est qu'elle est fondée sur les principes des livres sacrés des Chinois, et que l'autre y est souvent contraire.

Confucius croyoit, ainsi que Newton l'a cru, depuis, que le mécanisme de l'univers

(1) Il a composé les livres intitulés *Le Juste Milieu*, et *la Grande Science*, traduits en français par le savant Amiot.

(2) Mong-tsée, le plus célèbre philosophe de la Chine, après Confucius, répudia aussi sa femme et dit — « Je la renvoie pour sauver ma vertu. » — Cette femme ressembloit apparemment à celle de Socrate ; mais le philosophe chinois se défioit plus de sa propre patience que le philosophe grec.

prouvoit invinciblement l'existence d'un dieu , et que la providence de cet être-suprême se manifestoit sans cesse dans l'ordre admirable de la nature. De ces grands principes, il déduisoit les règles de sa morale, dont voici à-peu-près le sommaire. — « Ce-
 » lui qui sera pleinement persuadé que le
 » maître du ciel gouverne le monde , qui
 » montrera en tout de la modération, qui
 » saura bien apprécier sa propre espèce, et
 » qui agira de manière que sa conduite soit
 » conforme à la connoissance qu'il aura de
 » dieu et de l'homme , celui-là , dis-je ,
 » remplira tous les devoirs d'un sage, et
 » s'élèvera de beaucoup au-dessus du com-
 » mun troupeau de l'humaine race. »

Confucius recommandoit en même temps la piété filiale comme la base des vertus. —
 « Qui n'aime point ses parens , disoit-il , ne
 » peut aimer personne. — Tout notre corps
 » nous vient de nos parens. Le conserver et
 » le respecter, est le premier degré de la piété
 » filiale. — Qui veut atteindre la perfection
 » de la piété filiale, doit secouer le joug
 » du vice, marcher à pas de géant dans la
 » carrière de la vertu, et immortaliser son
 » nom pour assurer une gloire durable aux
 » auteurs de ses jours. — La piété filiale

» est l'éternelle loi du ciel, la justice sé-
 » vère de la terre et la mesure invariable
 » de tout mérite. La piété filiale met à profit
 » toutes les productions de la nature et les
 » économise avec sagesse, pour subvenir
 » aux besoins des parens. Un fils bien né,
 » fait éclater son respect pour eux, jusques
 » dans le secret de leur appartement; il
 » leur procure sans cesse tout ce qui peut
 » assurer leur conservation et étendre leurs
 » plaisirs; il redouble de soins et d'atten-
 » tions dans leurs maladies; il leur rend les
 » derniers devoirs avec une profusion de
 » larmes et un excès de douleur, qui ex-
 » priment ses inconsolables regrets, et il
 » honore enfin leur mémoire avec une sen-
 » sibilité et une pompe qui la consacrent (1).

(1) Non-seulement les livres sacrés des Chinois et les préceptes des sages recommandent la piété filiale, mais leurs loix en exigent la pratique et en vengent l'oubli. Elles prononcent l'exil contre un fils qui ose manquer de respect à son père ou à sa mère, et même la mort, s'il les offense grièvement. Mais ces cas sont excessivement rares, tandis qu'on voit de toutes parts des exemples continuels d'une piété filiale, qui ne connoît point de bornes. — La piété filiale est ce qui rend la personne de l'empereur si sacrée, car on l'appelle le père et la mère de l'empire.

La

La dynastie des Tsin ne subsista que quarante-trois ans et quelques mois, et ne compta que quatre empereurs, dont le second régna trente-sept ans (1). Ce prince, nommé *Tsin-chi-hoang* eut pour mère, une concubine qui, dit-on, le portoit déjà dans son sein, lorsqu'un riche marchand (2), la céda au roi de Tsin. Il s'est rendu célèbre par de grandes entreprises, et par l'excès des crimes que lui firent commettre un aveugle orgueil et une insatiable ambition. Il réunit sous ses loix, toutes les principautés créées par ses prédécesseurs; et il employa cinq cent mille ouvriers à bâtir la fameuse muraille qui sépare la Chine de la Tartarie. Cet ouvrage avoit été commencé long-temps avant lui (3) et ne fut achevé qu'après sa mort : mais il en étendit le plan et il en fit construire la partie la plus difficile.

S'il n'eût que dompté ses rivaux et opposé des barrières au vagabond Tartare, *Tsin-chi-hoang* seroit sans doute compté au

(1) Pendant six ans, l'empire n'eut point de vrai maître.

(2) Ce marchand se nommoit Liu-pou-ouei.

(3) Elle avoit été commencée 303 ans avant l'ère chrétienne.

nombre des princes dont la Chine s'honore. Mais sa sévérité envers sa mère (1), l'exil de son frère, une politique perfide, et surtout sa haine contre les lettrés, l'ont rendu l'horreur de ses contemporains et de la postérité. Il prit le nom d'Hoang - ty, dont il prétendoit descendre, et jaloux de la gloire des plus célèbres empereurs, il voulut en effacer jusqu'au souvenir, et faire commencer l'histoire d'après lui. Li - sée, son ministre et son flatteur, le seconda puissamment dans ce projet. Par le conseil de ce lâche, Tsin - chi - hoang fit périr la plupart des lettrés, et brûler tous les livres d'histoire, de législation et de morale qu'on put rassembler (2); et pour qu'en cas qu'on osât en soustraire quelques-uns, on ne pût

(1) La mère de Tsin - chi - hoang méritoit, sans doute, d'être punie, puisqu'elle menoit une vie scandaleuse, et qu'elle gardoit auprès d'elle, sous l'habit et le titre d'eunuque, un favori, dont elle eut deux enfans : mais les Chinois ne pardonnent point à un fils qui traite sévèrement sa mère.

(2) Les livres étoient alors faits de planchettes de bambou, dont chacune avoit environ un pied de long et ne contenoit que vingt à vingt-cinq caractères ou monogrammes.

pas les entendre par la suite, Li-sée changea la forme des caractères (1). Mais quelque acharnement que l'empereur et son ministre missent à anéantir les anciens livres, ils n'y réussirent pas entièrement. Jamais les lettrés ne montrèrent plus de courage et de vertu. Quelques-uns osèrent, publiquement, reprocher au tyran, sa barbarie; d'autres se dévouèrent à la mort pour sauver leurs livres. Cependant, ce n'est que long-temps après qu'on en a recouvré un très-petit nombre (2); et l'histoire des premiers temps où la na-

(1) Li-sée étoit très-savant et très-ambitieux. Sous le règne du successeur de Tsin-chi-hoang, il conserva quelque temps la place de premier ministre; mais l'eunuque Tchao-kao, plus adroit et non moins perfide que lui, l'accusa de conspiration. Li-sée fut condamné à être coupé en pièces, et l'eunuque le fit exécuter.

(2) On sait que le Chou-king, entr'autres, fut trouvé dans les ruines d'une maison que faisoit démolir un des descendans de Confucius. Avant cette découverte, un vieux lettré, nommé Fou-cheng, qui avoit vu les Tchéou sur le trône, et qui vivoit encore sous le règne d'Ouen-ty, troisième empereur de la dynastie des Han, avoit conservé dans sa mémoire une grande partie du Chou-king, et étoit parvenu à en mettre en ordre quarante-un articles.

tion Chinoise s'est réunie, histoire qu'il seroit si intéressant de connoître, a été malheureusement perdue.

Les cruautés de Tsin-chi-hoang indignèrent les Chinois et leur firent détester sa race. A peine eut-il cessé de vivre, que plusieurs rebelles prirent les armes pour chasser du trône ses descendants. Bientôt après parut un homme né dans une famille obscure, mais brave, éloquent, généreux et digne de commander aux autres. Ce fut à son mérite qu'il dut la victoire et l'empire. Fondateur de la dynastie des Han, il porta, pendant la durée de son règne, le nom de Lieou-pang, et après sa mort, on lui donna celui de Kao-tsou (2).

Avant
J. C.
206.

Plusieurs empereurs de cette dynastie se sont distingués par leurs vertus. Ouen-ti, fils et second successeur du grand Kao-tsou, étoit peu lettré, mais il sentoit le prix des lettres. Il révoqua l'arrêt qui les avoit prosrites, sous la dynastie des Tsin, et il permit qu'on enseignât la doctrine de Confucius, ou plutôt celle des fondateurs de l'empire chinois.

(1) Le fils de Tsin-chi-hoang régna cinq ans et demi, et son petit-neveu quarante-cinq jours.

(2) Ce nom signifie *le premier de sa race*.

Il eut aussi la gloire de rétablir l'une des plus anciennes et des plus sages cérémonies, celle où l'empereur prend en main la charrue, trace quelques sillons, et sème les grains destinés à la nourriture de l'homme (1). Il recommandoit sans cesse à ses ministres, de l'avertir

(1) Cette auguste cérémonie a lieu tous les ans au commencement du printemps. L'empereur qui a fait rassembler quarante laboureurs respectables par leur âge et par leur conduite, se rend en grande appareil sur l'éminence consacrée au Chang-ty. Après qu'il a offert son sacrifice, il descend où les laboureurs l'attendent, et là, le visage tourné vers le midi, il prend la charrue et trace plusieurs sillons, dans lesquels il sème séparément du grand millet, du petit millet, du riz, du froment et des fèves. Tandis que l'empereur trace ses sillons, les laboureurs l'accompagnent en chantant des hymnes. Les princes et les présidents des grands tribunaux tracent aussi quelques sillons, et les vieillards achèvent d'ensemencer le champ. Tout le grain qu'on y recueille est réservé pour les sacrifices. — Le jour de cette cérémonie, tous les gouverneurs des différens districts de l'empire, sortent des lieux de leur résidence, par la porte qui fait face à l'orient, et couronnés de fleurs, précédés de flambeaux allumés et accompagnés d'un grand nombre de musiciens, ils vont saluer le printemps et rendre hommage à l'agriculture. Le reste de la journée, les rues sont partout tapissées et illuminées.

de ses fautes, auxquelles seules, disoit-il, on devoit attribuer les malheurs qui pouvoient affliger l'empire. Ce fut sous son règne qu'on inventa le papier, l'encre et les pinceaux.

Ou-ty, qui régna environ quatre-vingts ans après Ouen-ty, se montra d'abord jaloux de l'imiter. Il appela les savans à sa cour, fit rassembler tous les anciens livres qu'on put recouvrer, et devint le véritable restaurateur des lettres. Mais on a blâmé, avec raison, son goût pour la secte des Tao-tsée, et l'indigne supplice par lequel il punit la courageuse franchise du savant Sée-ma-tsien (1). On pourroit lui reprocher aussi

(1) Ce célèbre historien osa prendre la défense d'un général qui avoit passé chez les Tartares. Ou-ti lui fit faire son procès et on le condamna à mort. Tous les grands et les chefs des tribunaux représentèrent à l'empereur combien la perte de Sée-ma-tsien seroit funeste aux lettres : alors Ou-ty consentit à lui laisser sa vie ; mais il voulut qu'il fût désormais dans l'impuissance de la transmettre à d'autres, et il ordonna qu'on le rendit eunuque, ce qui fut exécuté. Après sa guérison, Sée-ma-tsien se retira dans une solitude, où il se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur. Voici ce qu'il a écrit à ce sujet. — « L'outrage qu'on a fait à » mon corps n'a point énérvé mon esprit, ni affoibli les

les désordres de son palais et l'inconduite de sa fille (1).

Si les commencemens de la dynastie des Han furent heureux pour la Chine, sa fin lui devint funeste. Le luxe, la mollesse et l'introduction de la secte de Fo (2), corrompirent les mœurs. Hien-ty périt par le poison ; et le trône changea de maîtres.

En traçant le tableau des guerres des derniers empereurs de cette dynastie , l'histoire parle , pour la première fois , des armes à feu. Koung-ming (3), l'un des plus grands généraux que la Chine ait vu naître , en fit usage , ainsi que ses adversaires. Il en avoit , dit-on , puisé la connoissance dans les livres des plus anciens guerriers (4).

» sentimens de mon cœur. J'aimois les lettres , et je
» m'en occupois : je les aime encore , et je m'en occupe
» plus que je n'ai jamais fait. »

(1) Cette princesse avoit un jour caché son amant dans sa chambre. L'empereur l'y surprit et lui fit grâce.

(2) Les ambassadeurs de l'empereur Ming - ty allèrent chercher la secte de Fo dans l'Inde , l'an 58 de l'ère chrétienne.

(3) Il est aussi connu sous le nom de Tchou-ko-leang.

(4) Les Chinois ont plusieurs espèces d'armes à feu ;

Après J. C. La cinquième dynastie, qu'on nomme celle des *Heu-nan*, n'eut que deux empereurs.

202. Le premier régna avec quelque gloire; le second fut un prince foible qui, attaqué par des rebelles, leur rendit lâchement les armes, et dont le fils se donna la mort pour ne pas survivre à tant de honte.

Les mœurs des Chinois (1), et le temps

les principales sont des canons, de grosses espingoles, où l'on met une centaine de balles, des pots de feu, qui ressemblent assez à des bombes, et des flèches enflammées.

Depuis un temps immémorial, ils connoissent l'usage de la poudre à canon, et ils en font de plusieurs sortes que nous n'avons pas. Ils en font une, par exemple, dont la fumée va contre le vent. Ils savent, en outre, par les différens ingrédiens qu'ils mettent dans la composition de la poudre, donner au feu qu'elle produit la couleur qu'ils veulent. Ils peuvent même lui donner, à-la-fois, les cinq couleurs de l'arc-en-ciel.

(1) Voici ce que le missionnaire Cibot a traduit d'un des livres sacrés, le *Li-ki*. — « A sept ans, on » séparera les filles des garçons; on ne leur permettra » plus de s'asseoir ensemble, ni de manger à la même » table. — Les garçons seront dans l'appartement extérieur; les filles dans l'appartement intérieur. L'appartement intérieur doit être reculé, et avoir de » bonnes portes. — Les hommes ne doivent pas y » entrer, ni les femmes en sortir. — Une fille qui a » dix ans ne sort plus de l'intérieur. — Nattes, habits,

qu'exige l'étude de leur langue, écartent les femmes des sciences. Cependant, il en est auxquelles des circonstances extraordinaires, ou une aptitude invincible, ont permis de se rendre célèbres dans les lettres ; et la dynastie des Han eut la gloire d'en voir naître une, dont la Chine n'admire pas moins la vertu modeste, que les talens et les grandes connoissances. Elle se nommoit Pan-hoei-pan (1), et étoit sœur du fameux historien Pan-kou.

Dès sa plus tendre jeunesse, elle étudioit secrètement les mêmes livres que ses frères ; et tout en cousant et brodant, elle écoutoit d'une chambre voisine, les leçons qu'on leur donnoit. Aussi, pouvoit-elle expliquer les passages les plus difficiles, avant qu'on se fût aperçu qu'elle savoit lire.

Mariée à l'âge de quatorze ans, elle eut

» bains, rien ne doit être commun entre frères et sœurs.
 » — Une fille ne va dehors que le visage voilé. — Dans
 » les rues, la droite est pour les hommes, la gauche
 » pour les femmes. — Les personnes de différent sexe
 » ne doivent rien se remettre de la main à la main. »

(1) Pan étoit son nom de famille, et *Hoei-pan*, qu'on y ajouta, signifie, dit-on : — « Qui embellit la vérité » par les agrémens, et dispose tout avec ordre. »

le bonheur d'avoir un mari instruit , qui favorisa son penchant pour les lettres ; mais elle n'en remplit pas avec moins de zèle les devoirs sacrés d'épouse et de mère. Devenue veuve de bonne heure , et conservant encore toute sa beauté , elle ne voulut point se remarier , et se retira dans la maison de son frère. Là , elle aida ce laborieux savant dans ses travaux sur l'histoire et sur l'astronomie , et elle composa , en outre , divers ouvrages de poésie et de littérature. Pan-kou , étant mort presque subitement de l'effroi que lui causa le danger d'être victime d'une intrigue de courtisan , il n'eut pas le temps de mettre la dernière main à ses écrits : mais l'empereur Ho-ti , informé du mérite de Pan - hoei - pan , la chargea d'achever ce que son frère avoit commencé ; et elle ne tarda pas à faire paroître l'histoire des douze premiers empereurs de la dynastie des Han.

Parmi les divers écrits de cette savante , on remarque l'instruction (1) qu'elle fit pour les personnes de son sexe. C'est un ouvrage très-court , et qui , peut-être , pa-

(1) Elle est traduite en français.

roïtroit un peu trop sévère à d'autres qu'à des chinoises; mais il contient les préceptes de la vertu la plus pure et la plus aimable.

Les ouvrages de Pan-hoei-pan ont été publiés par Ting-ché, l'une de ses belles-filles, et héritière de ses talens.

Les Tsin (1) succédèrent aux Heu-han ^{Après J. C.} et conservèrent le trône cent cinquante-cinq 265. ans. Pendant la durée de cette dynastie, la Chine étoit partagée entre trois souverains, celui de *Tsin*, celui d'*Ou*, au midi du fleuve jaune, et celui d'*Ouei*, qui, tartare d'origine, possédoit les provinces septentrionales. Le roi d'*Ouei* prenoit le titre d'empereur : mais il ne fut jamais reconnu pour tel hors des limites de ses provinces.

La dynastie des Tsin ne compte que quinze empereurs. Lieou-yu termina la vie des 420. deux derniers, en faisant étrangler l'un par ses eunuques, et empoisonner l'autre. Le trône fut le prix de son crime. Sa postérité fut digne de lui. Parmi ses descendans, on distingua sur-tout Fei-ty qui, couronné à l'âge de quinze ans, ne régna qu'une année et se souilla par toutes sortes de cruautés

(1) Ce nom s'écrit et se prononce en chinois différemment de celui des premiers Tsin.

et de débauches. Il trempa sa main dans le sang de sa mère, de ses frères, de son précepteur, de ses ministres, et d'un très-grand nombre de femmes et d'enfans. Il se livra avec ses concubines et ses favoris, à tout ce que l'impudicité peut inventer de plus honteux. Ce monstre, enfant que la terreur et les remords ne cessoient de poursuivre, et n'arrêtoient pas, périt par la main d'un de ses eunuques, qui lui fendit la tête d'un coup de sabre. Cette dynastie, connue sous le nom de *Soung*, n'eut que huit empereurs et ne subsista que cinquante-neuf ans.

Après
J. C.
480.

Tsi-kaō-ty, qui fonda la dynastie des Tsi, eut les talens du guerrier et de l'homme-d'état, et seroit regardé comme un prince qui méritoit sa fortune, si, à l'exemple du premier des *Soung*, il n'eût pas fait périr ses deux prédécesseurs. Les Tsi furent au nombre de cinq et régnèrent successivement pendant vingt-trois ans. L'un de leurs généraux, nommé *Siao*, massacra le dernier, s'empara du trône et fonda la dynastie des 502. *Leang*. Les historiens disent que cet empereur réunit de grandes vertus à beaucoup de vices. Il protégea les lettres et établit des cérémonies en l'honneur de Confucius.

Il n'eut que trois successeurs de sa race. —

Tchin-pa-sien, qui étoit à-la-fois savant et guerrier, servit long-temps avec-zèle les descendans de Siao. Mais la facilité qu'il eut à s'emparer de leur héritage, lui en inspira le désir. Général et premier ministre du jeune Siao-fang-tché, il l'invita à abdiquer en sa faveur. L'empereur, craignant qu'on ne lui enlevât avec violence le trône qu'on se contentoit de lui demander, parut vouloir le céder volontairement, dans l'espoir de conserver au moins sa vie. Mais au bout de quelques mois, elle lui fut ôtée. La dynastie des Tchin n'eut que trois empereurs.

Après
J. C.
560.

Yang - kien, qui n'étoit d'abord qu'un simple officier des princes de Tchéou, parvint à l'empire, et fonda la dynastie des Soui. Ses talens et ses vertus brillèrent alors d'un nouvel éclat. Sa clémence sur-tout, fut d'autant plus remarquable, que depuis long-temps, le trône avoit été presque toujours, occupé par des monstres, dont le plus grand plaisir sembloit être de verser le sang. Yang-kien parut très - attaché à la doctrine des King, et s'efforça de suivre l'exemple des premiers empereurs. En protégeant les lettres, ce prince réforma un grand nombre

590.

de petits colléges qui n'étoient bons qu'à produire une immense quantité de lettrés subalternes et inutiles , et à favoriser le plébicisme littéraire. Yang-kien méritoit sans doute de terminer heureusement sa glorieuse carrière : mais le second de ses fils , dont les intrigues l'avoient engagé à déshériter l'aîné , lui arracha à-la-fois , l'empire et la vie. Le lâche ne jouit pas long-temps de ses forfaits.

Après
J. C.
618. La dynastie des Tang succéda à celle des Soui , et régna 293 ans. Ly-yuen , connu sous le nom de *Tang-kao-tsou* , en fut le chef ; mais il ne dut cet honneur qu'à la sagesse et aux talens de Ly-ché-min , le second de ses fils qui le conduisit jusque sur le trône , avec autant d'adresse que de courage. Ly-ché-min est regardé , par les Chinois , comme l'un des hommes qui font le plus d'honneur à leur nation. Il fut à-la-fois grand capitaine et soldat valeureux , prompt à exécuter de vastes entreprises , et véritable ami du repos et des lettres , avide de gloire et rempli de modestie. Son père voyant qu'il lui devoit l'empire , voulut le désigner pour son héritier. Mais Ly-ché-min lui observa que cet honneur appar-

tenoit à son frère aîné, et le monarque se rendit à ses généreuses représentations. Cependant, le frère aîné de Ly-ché-min ne paya tant de magnanimité que par une jalouse ingratitude, et il finit par perdre la vie en voulant l'ôter à celui qui lui avoit fait donner le titre d'héritier de l'empire. Ly-ché-min reçut alors ce titre auguste, et bientôt après, son père le força d'accepter le trône. En y montant, Ly-ché-min prit le nom de *Tay-tsoung*.

Tay-tsoung, jaloux d'imiter les sages empereurs des premières dynasties, entreprit de réformer les abus qui s'étoient glissés dans le palais. Le cérémonial accordoit au souverain, non-seulement une épouse qui portoit le titre d'impératrice, mais encore trois reines ou concubines du premier ordre, neuf du second, vingt-sept du troisième et quatre-vingt-une du quatrième. Ces femmes devoient être servies par d'autres femmes, et le nombre que chacune pouvoit en avoir, étoit illimité. D'ailleurs, les mandarins qui vouloient faire leur cour aux empereurs, leur envoyoient en présent, les filles les plus remarquables par leur beauté ou par leurs talents. Les femmes qui étoient une fois entrées dans

le palais, n'en sortoient plus; et sous le règne de quelques empereurs (1), il y en avoit eu plus de dix mille.

L'on croit que Tay-tsoung n'y en trouva guère moins, car à peine il commença à régner, qu'il en renvoya trois mille chez leurs parens, et trois années après, il en congédia encore trois mille autres; ce qui lui fit, dit-on, plus d'honneur que les victoires qu'il avoit remportées sur les Tartares et sur les autres ennemis de son père.

Ce ne fut point la seule réforme de Tay-tsoung, il en fit de bien plus utiles. Il établit sur-tout une loi sévère pour faire cesser l'usage d'obtenir les emplois en donnant de l'argent ou d'autres présens, et il voulut qu'ils ne fussent à l'avenir, que le prix du mérite.

Tay-tsoung fit reconnoître pour impératrice, son épouse Sun-ché, princesse vertueuse et digne de toute sa tendresse. Souvent il vouloit la consulter sur les affaires d'état : mais elle refusoit, par modestie, de dire son avis. — « Le gouvernement n'est
 „ pas de mon ressort, lui répondoit-elle. Je
 „ ne suis qu'une femme : comment oserois-je
 „ me mêler d'affaires qui sont au-dessus de

(1) Sous la petite dynastie des Tchîn.

„ ma portée? Mon devoir est de gouverner
 „ l'intérieur de votre maison ; et je ne né-
 „ gligerai rien pour m'en acquitter de mon
 „ mieux : heureuse , si je puis , en le rem-
 „ plissant , travailler à votre entière satis-
 „ faction! „

L'histoire rapporte tant de traits à la
 gloire de Tay-tsoung , que je ne puis me
 refuser au plaisir d'en citer encore quel-
 ques-uns.

Étant informé qu'un de ses généraux
 avoit reçu des soieries en présent , d'un
 particulier qui désiroit d'en obtenir quelque
 grâce , il voulut le corriger , sans paroître
 tolérer sa faute , et s'exposer lui-même aux
 reproches des censeurs (1). Il fit choisir dans
 son palais plusieurs pièces d'étoffe de soie ,
 et les envoya au général , avec ces mots :

(1) Il y a en Chine un tribunal de Yn-tché , ou de
 censeurs , établi depuis plus de trois mille ans. Le
 nombre de ses membres , qui n'étoit d'abord que de
 sept , est aujourd'hui de quarante. La principale obliga-
 tion de ce tribunal est de surveiller l'observation de l'an-
 cienne doctrine , et d'examiner la conduite publique et
 particulière de l'empereur , pour lui faire connoître ses
 fautes et l'engager à les réparer. Les places de censeurs
 ne sont remplies que par des hommes non moins dis-
 tingués par leur probité que par leur savoir.

— « J'ai appris que vous aviez reçu d'un
 » homme qui avoit affaire à vous, un pré-
 » sent de quelques pièces de soieries. Ap-
 » paremment que de pareilles étoffes vous
 » étoient nécessaires. Je vous en envoie
 » que j'ai fait choisir parmi les meilleures
 » de celles que j'ai. Je compte que désor-
 » mais, quand vous aurez besoin de quel-
 » que chose, vous vous adresserez à moi,
 » préférablement à tout autre. »

Les principales hordes des Tartares con-
 noissant la valeur et les vertus de Tay-
 tsoung, résolurent de devenir ses alliés et
 ses tributaires, et leurs ko-hans ou chefs se
 rendirent auprès de lui. L'empereur assembla
 son conseil. Quelques-uns de ses ministres
 furent d'avis de retenir les ko-kans, et
 de faire mourir ceux qui avoient combattu
 contre les Chinois. D'autres conseillers pen-
 sèrent qu'il valoit encore mieux entrer chez
 les Tartares, et exterminer tous ceux qu'on
 pourroit prendre, afin de n'avoir plus rien
 à craindre de leur part. L'empereur tou-
 jours humain et juste, dit alors : — « Trai-
 » tons les hommes en hommes, et nous les
 » forcerons à nous respecter. Compatissons
 » à leurs maux, ayons de l'indulgence pour

» leur foiblesse , et nous les rendrons re-
 » connoissans. Gouvernons-les avec dou-
 » ceur , et ils nous obéiront avec plaisir ».
 — Sa conduite avec les Tartares fut con-
 forme à ces maximes.

Les lettrés les plus savans et les plus
 vertueux de l'empire , étoient chargés de
 l'éducation des fils de Tay - tsoung. Le
 fameux Koung - yng - ta , qui leur expli-
 quoit les King , fut blessé des hauteurs et
 de l'inapplication du prince héritier , et s'en
 plaignit à l'empereur. — « Gardez - vous
 » d'avertir mon fils que vous m'avez ins-
 » truit de sa conduite , lui dit Tay-Tsoung ;
 » il n'en profiteroit pas mieux de vos leçons
 » et il vous haïroit davantage » . — Quel-
 ques jours après , il se rendit , comme par
 hasard , dans l'appartement où étudioient
 les jeunes princes , et il pria Koung-yng-ta
 de continuer sa leçon , parce qu'il étoit
 bien aise de l'entendre. Koung - yng - ta
 voulut alors parler debout. — « Vous n'y
 » pensez pas , lui dit l'empereur , vous
 » êtes maître et je ne suis ici que comme
 » votre disciple. C'est moi qui devrois me
 » tenir debout en vous écoutant » . —
 Koung-yng-ta fut donc obligé de s'asseoir ,

tandis que les jeunes princes restoient respectueusement debout, à cause de la présence de leur père. L'explication des King étant achevée, Tay-tsoung dit à ses fils : — « O mes enfans ! que vous êtes heureux » d'avoir un tel maître ! Si j'avois eu le » même bonheur que vous, je serois plus » sage et plus habile que je ne le suis. » Profitez de votre avantage. Un jour, vous » serez charmés d'avoir pu vous gêner un » peu dans l'âge où l'on peut tout ap- » prendre. »

Le prince héritier ne fut guère docile à ce conseil. Il n'aimoit pas plus son père que son instituteur ; et lorsqu'il fut en âge de former des complots, il résolut d'ôter la vie à celui dont il la tenoit. Tay-tsoung, plus généreux, plus humain que ne l'ont été depuis deux princes (1), à l'un desquels l'Europe a prodigué le nom de *grand*, et à l'autre celui de *discret*, se borna à faire renfermer un fils indigne de lui, et à le priver du droit de parvenir à l'empire.

On dit que c'est sous le règne de Tay-

(1) Pierre I^{er}. empereur de Russie, et Philippe II, roi d'Espagne. Ils firent mourir leurs fils, quoique rien ne prouve que leurs fils eussent voulu leur ôter la vie.

tsoung que le christianisme pénétra en Chine et y fut prêché par Olopen et ses compagnons (1). Mais les annales de l'empire ne font point mention de cet événement, qui n'a été connu que par une pierre, sur laquelle on l'avoit gravé, et qu'on a trouvée dans une caverne du Schensi (2).

Je me suis un peu étendu sur le règne de Tay-tsoung. Mais après avoir parlé de plusieurs monstres qui ont déshonoré le trône, il est sans doute permis de se consoler en peignant les traits d'un homme né pour le bonheur de l'humanité!

Kao-tsoung fils et successeur de ce monarque, fut un prince doux, mais foible, qui ne put résister aux artifices d'une des femmes de son père. Ayant conçu pour elle la passion la plus violente, il l'épousa au mépris des coutumes les plus sacrées de l'empire. Cette femme, connue sous le nom d'Ou-héou (3), et douée d'autant d'audace que d'esprit, gouverna despotiquement l'é-

(1) L'an 635 de l'ère chrétienne.

(2) Voyez le mémoire de Deguignes, tome 30 du Recueil de l'Académie des sciences et belles-lettres.

(3) Elle prit ensuite le nom de Tsé-tien.

poux qui venoit de l'élever au rang de reine du second ordre. Mais ce n'étoit point assez pour son ambition : elle vouloit le titre d'impératrice ; et elle sut, par un crime atroce , le faire perdre à celle qui en étoit déjà décorée.

La première fois qu'elle devint mère , elle ne mit au monde qu'une fille. L'impératrice , qui ne soupçonnoit ni les espérances , ni la haine de sa rivale , passa dans son appartement pour la féliciter sur ses couches , caressa l'enfant nouveau né , puis elle se retira. Ou-héou , prompte à saisir toutes les circonstances qui favorisoient ses projets , ne se vit pas plutôt seule , qu'elle prit son enfant et l'étrangla de ses propres mains. L'empereur étant ensuite entré , cette mère dénaturée le reçut d'un air très-joyeux , feignit de vouloir lui montrer l'enfant , le découvrit , et s'écria en versant un torrent de larmes : — « Cruelle jalousie , voilà » les effets de ta rage » ! — Kao-tsong qui sut que l'impératrice étoit venue dans l'appartement quelques momens auparavant , ne balança pas à la croire coupable d'un crime qui sembloit désoler celle qui l'avoit commis. Il résolut de se venger solennelle-

ment; et après avoir triomphé des nombreux obstacles que lui opposoient les loix de l'empire, il dégrada sa légitime épouse, et éleva la perfide Ou-héou au rang d'impératrice.

Peu satisfaite encore du titre que Kao-tsoung lui donnoit, Ou-héou exigea qu'il l'associât à la plus auguste des fonctions impériales, celle du sacerdoce, et elle alla sur le Tan (1) sacrifier au Chang-ty. Bientôt elle joignit de nouveaux crimes à l'infanticide et au sacrilège. Elle se défit par le fer et par le poison, des vrais héritiers du trône, et de tous ceux qui pouvoient prendre leur défense. Ensuite elle y plaça successivement ses deux fils, dont, pendant vingt ans, elle retint l'un en prison, et l'autre sous sa tutelle. Mais enfin les amis du premier, las de la tyrannie de sa mère, lui rendirent le sceptre qu'elle lui avoit enlevé; et la cruelle Ou-héou se vit à son tour renfermée, sans rien perdre de son audace et de son indomptable orgueil.

Le nouvel empereur se montra bientôt incapable de gouverner, et ne fût que

(1) Le Tan est l'éminence sur laquelle on sacrifie. L'exemple d'une femme, qui remplit les fonctions de sacrificateur, est unique dans l'histoire chinoise.

l'instrument des caprices de son épouse Ouei-ché, comme son père l'avoit été de ceux d'Ou-héon. Quelques - uns des derniers princes de la dynastie des Tang régnèrent avec assez de gloire : mais sous d'autres, toute l'autorité resta dans les mains des femmes et des eunuques (1), dont les

(1) Vers le milieu du 8^e. siècle de l'ère chrétienne, l'un de ces eunuques, nommé Kao-ly-ché, commanda les armées et eut même le titre de généralissime.

L'origine des eunuques remonte, en Chine, jusqu'à ces premiers siècles de l'empire où les loix prononcèrent des peines contre les criminels. Réduire un homme à l'état d'eunuque, étoit alors le quatrième des supplices, et on y soumettoit ceux qui se rendoient coupables de calomnie; de trahison, ou d'impudicité. Sous la dynastie des Tchéou, on commença à leur confier le soin de garder la porte de l'appartement des femmes; ensuite ils obtinrent des emplois plus importants; et à mesure que leur crédit augmenta, il y eut des hommes assez lâches pour faire subir à leurs enfans, ou subir volontairement eux-mêmes la mutilation qui le procuroit. Plusieurs eunuques ont eu l'effronterie d'avoir publiquement une femme légitime et un grand nombre de concubines. Depuis que la dynastie présente est sur le trône, on leur a défendu de se marier; mais il y en a encore beaucoup qui trompent la loi, et entretiennent des femmes sous le nom de cousines ou de sœurs. Le nombre des eunuques, qui sont actuellement à Péking et dans les divers palais de la famille impériale, s'élève, dit-on, jusqu'à dix mille.

intrigues et le crédit furent toujours funestes à l'Empire.

Sous cette dynastie, on vit redoubler les extravagances de la superstition. Les bonzes (1) se multiplièrent à l'excès. La manie de se consacrer au culte des idoles, gagna jusqu'aux femmes ; et la secte de Fo eut des cloîtres remplis de bonzesses, comme le catholicisme a des couvens de religieuses.

Le luxe fit aussi de grands progrès, et quelques-uns des arts qui l'accompagnent, furent portés au plus haut point de perfection. Les vers des poètes (2), qui brillèrent dans ce temps-là, font encore les délices

(1) Il y a en Chine des bonzes qui sont attachés à la secte de Fo, et y mêlent le culte de plusieurs idoles. D'autres sont de la secte des Tao-tsée. — Les Lamas sont de la religion de Fo, telle qu'on la pratique au Thibet; et ils n'ont été introduits en Chine, que sous la dynastie des Ming, c'est-à-dire, vers la fin du quatorzième siècle de l'ère chrétienne. Sous la seconde dynastie des Tang, et sous celle des Heu-tchéou, on a détruit plus de soixante-dix mille bonzeries. Malgré cela, leur nombre est encore immense.

(2) On distingue sur-tout les ouvrages de Tou-fou et de Ly-pé.

des Chinois. La peinture (1), la musique , l'architecture , prirent un nouvel essor. L'art de faire des étoffes , se signala de même. Les historiens racontent qu'après avoir épuisé tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus approchant de la peinture dans les différentes fleurs que présentoit le tissu des soieries , on en vint à y faire entrer des plumes d'oiseaux d'un coloris aussi brillant et aussi changeant que l'arc-en-ciel (2) , et des perles assez petites pour se prêter au travail le plus délicat. Ce fut , sur-tout , dans le faste des jardins , qu'on employa une industrie qui rivalisoit et surpassoit en quelque sorte la nature.

L'établissement des jardins chinois remonte , dit-on , jusqu'à Hoang-ty : mais les jardins du législateur de l'empire ne nuisoient sans doute ni à l'agriculture , ni

(1) La peinture et la musique chinoises ne plaisent pas beaucoup aux Européens ; mais ils ne peuvent s'empêcher d'admirer le fini avec lequel les Chinois peignent les fleurs , les oiseaux , et sur-tout les poissons.

(2) J'ai vu en Hollande , dans une maison de campagne qui avoit appartenu au dernier stathouder , une tapisserie chinoise , d'une étoffe pareille à celle dont il est ici parlé. Il y avoit des oiseaux représentés avec leurs plumes naturelles et d'un travail admirable.

au bonheur des peuples. Le barbare Tchéou-sin (1), fut le premier qui ne craignit pas d'introduire du luxe dans les jardins. Il y fit élever des montagnes, creuser de grands lacs, conduire des rivières et transporter des arbres rares des provinces les plus éloignées. L'exterminateur des lettres et des lettrés, Tsinchi-hoang, surpassa de beaucoup le luxe de Tchéou-sin. Son jardin de plaisance avoit trente lieues de circuit. Il y fit imiter tous les genres de sites et les plus frappans contrastes qu'offre la nature ; et il le remplit d'animaux, de poissons, d'oiseaux, d'arbres et de plantes de tous les pays. L'empereur Ou - ty, de la dynastie des Han, fit encore plus. Il donna à son jardin cinquante lieues de tour. On y voyoit des palais, des Hou, des Tai (2), des chaumières, des

(1) Dernier empereur de la dynastie des Chang. Il mourut 1122 ans avant l'ère chrétienne.

(2) Les Hou sont des tours magnifiques, rondes, quarrées, hexagones ou octogones. Les Tai sont des plate-formes très-élevées, dont on dit que les anciens Chinois se servoient pour observer les astres et les variations de l'atmosphère. Les Ta sont des espèces de pyramides très-massives, qui n'ont commencé à être en usage en Chine, que sous la dynastie tartare des Yuen. Les Européens donnent à tous ces édifices le nom de pagodes.

grottes , des rivières , des eaux dormantes , des cascades , et tout ce que l'art peut inventer de plus pittoresque. Trente mille esclaves étoient sans cesse occupés à le cultiver , et on y apportoit de toutes les parties de l'empire , ce qu'on trouvoit de plus beau en plantes , en fleurs et en arbres.

Mais revenons aux empereurs de la dynastie des Tang et de celles qui la précédèrent. Leurs jardins se retrécirent (1) , mais ils n'en furent que plus brillans. Les sites différens , plus rapprochés , surprirent plus agréablement la vue. On y construisit des palais , des tours , des pavillons du goût le plus recherché. Ces édifices étoient souvent de bois de sandal ou de marbre précieux ; les fenêtres avoient pour vitres des feuilles de cristal de roche de toutes les couleurs , et les toits étoient de plaques d'or émaillées. Les parterres et les bosquets n'avoient rien que d'analogue à cette prodigieuse et funeste magnificence. Lorsque les arbres se dépouilloient de leurs feuilles et de leurs fleurs , on les remplaçoit par des feuilles et des fleurs de soie parfumées.

(1) Ils n'eurent plus que 15 à 20 lieues de circonférence.

Enfin , on parvint à faire exhaler un parfum suave à des fleurs inodores , à donner la grandeur et la durée des arbrisseaux , à des plantes qui ne vivent ordinairement qu'une saison (1) , et à forcer de grands arbres à devenir nains , à vieillir emprisonnés dans des vases et même à s'y couronner de beaux fruits (2).

Lorsque Tchao - tsoung , avant-dernier empereur de la dynastie des Tang , eut cessé de régner , la Chine fut désolée par des guerres civiles ; et dans l'espace de cinquante-trois ans , on vit le trône successivement occupé par cinq dynasties différentes , que les historiens appellent les cinq petites dynasties. Voici leurs noms : Après
J. C.

Celle des Heu - leang. Elle eut deux 911.
empereurs ;

Celle des Heu - tang en eut quatre ; 924.

Celle des Hou - tsin en compta deux ; 937.

(1) La pivoine. Les Chinois en ont fait à-la-fois et une fleur odorante , et un arbrisseau , qu'ils appellent *mou-tan*.

(2) Les Chinois ont aussi l'art d'obtenir des fruits extraordinaires , par le mélange de divers arbres. Ils greffent , par exemple , le coignassier sur l'orange ; ce qui leur donne un fruit qui tient du coin et de l'orange , et qui est , dit-on , excellent.

948. Celle des Heu - han en compta également deux ;

951. Et celle des Heu - tchéou en eut trois.

Sous les règnes de ces foibles monarques , non-seulement plusieurs de leurs vassaux osèrent se déclarer indépendans et tyranniser les peuples , mais les Tartares-kitan , déjà maîtres d'une partie des provinces septentrionales , s'étendirent sans cesse vers celles du midi. Il falloit un homme d'un grand caractère pour délivrer la Chine de tant d'op-
960. presseurs. Elle eut le bonheur de le trouver dans la personne de Soung-tay-tsou , fondateur de la grande dynastie des Soung.

Doué d'une figure noble , d'une taille avantageuse et d'une douceur qui lui gagnoit tous les cœurs , issu d'une famille distinguée dans les lettres et dans les armes , et instruit à combattre les Tartares par l'exemple de son père et de son aïeul , Soung-tai-tsou se montra de bonne heure le plus ferme appui du trône impérial , et l'éclat de ses victoires lui mérita la confiance du second empereur de la petite dynastie des Heu - tchéou. Ce prince qui mourut dans la sixième année de son règne , et qui laissa le trône à son fils Koung - ty , âgé d'environ onze à douze

ans, établit avant d'expirer, un conseil de régence, dont il nomma Soung-tay-tsou.

Les Tartares firent presque aussitôt quelques ravages sur les frontières de la Chine. Soung-tay-tsou fut choisi pour aller commander l'armée qui devoit les combattre. Au moment où il venoit de prendre congé du jeune empereur, une foule de gens du peuple accourut sur son passage, en disant : — « Voilà celui qui devoit être notre » empereur, et non pas un enfant tel que ce- » lui que nous avons ». — Ensuite, ces hommes s'écrièrent : — « Dix mille ans à Tchao-koang- » yng (1) ». — Bientôt l'armée de Soung-tay-tsou informée de ce qui s'étoit passé dans la capitale, y ramena son général et l'y proclama empereur.

Il y a sans doute apparence que Soung-tay-tsou ne devint point maître de l'empire malgré lui, comme il voulut le faire croire ; mais quoi qu'il en soit, il étoit digne de le gouverner, et sa vie entière prouva que les Chinois ne pouvoient faire un meilleur choix.

Au lieu de faire mourir, ou renfermer le

(1) C'est le nom que portoit alors Soung-tay-tsou.
— Ce cri de *dix mille ans à un tel*, répond à celui de *vive le roi*, ou l'empereur.

prince détrôné , il s'empessa de lui donner pour apanage la principauté de Tcheng. Il vainquit tous les tributaires de l'empire ; il força les Tartares à lui demander la paix , et non content de se rendre redoutable par ses armes , il se fit chérir et respecter par sa sagesse , par le soin qu'il prit d'inspirer le goût des bonnes mœurs , et par la protection qu'il accorda aux lettres.

Les historiens disent que Soung-tay-tsou posséda au plus éminent degré les cinq vertus capitales , qui sont l'humanité , la justice , la cordialité , la bonne-foi et l'amour de l'ordre , des cérémonies et des usages de la nation. Ils citent en même-temps plusieurs traits de sa vie , à l'appui de ce qu'ils avancent. Je n'en rapporterai que deux.

Soung-tay-tsou ayant appris qu'un sage , nommé Ouang-tchao-sou , âgé de plus de soixante-dix ans , vivoit dans un petit village , l'envoya chercher , et lui demanda avec douceur pourquoi il préféroit la retraite aux emplois qu'il méritoit par ses vertus et ses connoissances. — « Je ne suis qu'un homme ordinaire , lui répondit Ouang-tchao-sou , et je me suis retiré loin du monde pour méditer sur l'Y-king ». — L'empereur le pria

pria alors de lui expliquer le premier des Koua de Fou-hi , ce que le vieillard fit avec beaucoup de clarté et d'éloquence. Quand il eut cessé de parler , l'empereur le remercia et lui dit — : « Je souhaiterois encore que vous » voulussiez m'apprendre en deux mots ce » que je dois faire pour bien gouverner , et » pour être toujours content de moi et des » autres ». — « Prince , lui répondit le vieil- » lard , aimez vos peuples , vous gouver- » nerez bien. Accordez - vous très-peu de » chose à vous-même , vous jouirez d'un con- » tentement toujours égal ; accordez beau- » coup aux autres , et ils seront contents de » vous ». — « Ces paroles sont admirables » ! s'écria l'empereur ; et il ordonna sur-le-champ à l'un de ses ministres de les écrire en gros caractères et de les placer dans ceux de ses appartemens , où il avoit coutume d'aller méditer.

Ce prince avoit pour sa mère la tendresse la plus profonde et la plus respectueuse. Parvenu à l'empire , il disoit souvent : — « C'est pour récompenser les vertus de ma » mère que le ciel m'a placé si haut ». — Lorsqu'il la fit reconnoître solennellement

impératrice-mère, elle ne put se défendre de montrer de l'inquiétude et de la tristesse. Quelqu'un de sa suite lui ayant demandé si elle se trouvoit mal.—« Non, dit-elle, mais je » ne puis penser sans une espèce de frayeur, » aux devoirs imposés à ceux qui comman- » dent aux autres. Si l'on n'est pas au-dessus » d'eux par ses propres vertus, on n'est qu'une » personne ordinaire indigne d'occuper un » rang si élevé. C'est cette pensée qui em- » poisonne le plaisir que je devrois avoir en » me voyant avec mon fils à la tête de » l'empire. »

L'empereur entendant ces mots, se prosterna devant sa mère, en présence de tout le monde, et promit de ne jamais oublier l'instruction qu'elle venoit de lui donner. Il tint parole.

La grande dynastie des Soung subsista trois cent dix-neuf ans, et donna dix-huit empereurs, dont quelques-uns ne furent point indignes de celui qui leur avoit ouvert le chemin du trône. Ils s'attachèrent sur-tout à faire fleurir les lettres, et leurs soins ne furent pas inutiles. Plusieurs des savans qui naquirent sous cette dynastie conservent encore, parmi leurs compatriotes, une grande répu-

tation (1). Mais le goût des lettres et de la philosophie ne suffisoit point alors à ceux qui tenoient les rênes de l'empire. Il falloit de la fermeté pour dompter les ennemis qui l'agitoient au-dedans, et en imposer à ceux qui le menaçoient au-dehors.

Vers le milieu du douzième siècle, les Tartares Kokonor, qui, depuis long-temps, s'étoient emparés de la province de Schen-si, firent craindre une invasion générale. Ming-hong (2), qui occupoit depuis peu le trône de la Chine, appela contre eux le célèbre Genghiz-khan, chef des Tartares-mongoux. Ce conquérant commença par secourir l'empereur de la Chine, et finit par s'emparer de ses états. Il fut le premier fondateur de la dy-
 —————
 nastie des Yuen : mais elle ne commence ^{Après} J. C. dans l'histoire chinoise que par le plus 1280. jeune de ses quatre fils, lequel après avoir fait périr les derniers rejetons de la famille impériale des Soung, régna en Tartarie sous le nom de Koblai-khan, et en Chine

(1) Tels sont entr'autres Tcheng-hao, Tcheng-y, l'illustre Sée-ma-koang, et le poète Chao-young.

(2) C'étoit le douzième empereur des Soung. Il y en eut encore dix de sa race: mais ils régnerent peu de temps.

sous celui de Chi-tsou (1), et choisit Pé-kin pour sa capitale (2).

Non content de se voir maître de la Chine, et de verser des flots de sang pour éteindre le feu de la sédition, qui éclatoit encore de temps en temps dans diverses parties de son vaste empire, Chi-Tsou voulut, à l'exemple de son père, se signaler par des conquêtes. Il arma contre les Japonnais une flotte qui portoit cent mille hommes de débarquement. Mais la tempête accueillit cette flotte sur les côtes du Japon, et la plus grande partie des vaisseaux et des hommes qui y étoient embarqués fut ensevelie dans les ondes.

Les empereurs de la dynastie Tartare sentirent que pour conserver le trône de la Chine il falloit adopter les mœurs et les coutumes du peuple qu'ils avoient vaincu, et leur fierté s'y plia. Mais il étoit bien difficile que les Chinois s'accoutumassent aisément au joug d'une nation, qu'ils regardoient comme barbare (3). Aussi, ne cessèrent-ils

(1) C'étoit lui qui régnoit en Chine, lorsque le fameux voyageur Marc-Paul y pénétra.

(2) Le siège de l'empire étoit auparavant à Nanking.

(3) Ce qui avoit d'abord le plus indigné les Chinois, c'étoit de voir les Tartares habiter sous des tentes et loger leurs chevaux dans le palais des empereurs.

de conspirer pour s'en délivrer , et après une servitude de quatre-vingt-huit ans, ils chassèrent les Yuen , dont la famille leur avoit déjà donné neuf empereurs.

Houng - ou étoit alors à la tête des confédérés. Son courage et ses vertus lui méritoient cet honneur. Après avoir conquis l'empire, il le pacifia et le gouverna avec autant de bonheur que de sagesse. Il fut le ^{Après} J. C., fondateur de la dynastie des Ming, qui occupa le trône pendant 276 ans. 1368.

Sous cette dynastie, les lettrés acquirent un nouvel éclat: mais le luxe fit des progrès effrayans. Le sage empereur , qui vivoit au commencement de ce siècle, remarque (1), en parlant des Ming, que pour servir chacune de leurs maîtresses, on employoit plus de gens qu'il n'en avoit lui-même dans tous ses palais.

Les Européens qui avoient déjà pénétré en Chine sous la dynastie des Yuen , y vinrent en plus grand nombre dans les derniers temps de celle des Ming. Le portugais Lopo Souza, vice-roi de Goa, fut le premier, qui essaya de faire le commerce avec la Chine. Huit

(1) Voyez les instructions sublimes que Kang-hi a composées pour ses fils.

navires , qu'il y envoya d'abord (1) sous le commandement de Fernand d'Andrada auroient eu tout le succès qu'il en attendoit , si quelques capitaines et une partie des équipages n'avoient pas profité de l'absence de leur chef, pour commettre des violences qui révoltèrent les Chinois. Pendant ce temps là , un officier portugais , nommé Pereira , que Lopès Souzez avoit fait embarquer sur la petite escadre , en qualité d'ambassadeur du roi de Portugal auprès de l'empereur de la Chine , se rendoit à Péking. Mais dès que l'empereur fut instruit de la conduite des Portugais , il refusa de donner audience à l'ambassadeur , le fit charger de fers , et le renvoya à Canton , où il mourut dans les prisons.

Cependant, quelques années après, les Portugais délivrèrent les Chinois d'un pirate , qui infestoit leurs côtes ; et l'empereur de la Chine leur accorda , en récompense , la permission de s'établir dans l'île de Macao qui avoit long - temps servi de retraite au brigand qu'ils venoient de vaincre (2).

(1) L'an 1517 de l'ère chrétienne.

(2) Les autres nations européennes fréquentèrent aussi la Chine , lorsqu'elles firent le commerce de l'Inde ; et elles obtinrent successivement la permission d'établir factoreries à Canton.

Les jésuites s'établirent aussi à Macao. Ils y apprirent même secrètement la langue chinoise, quoiqu'il fût sévèrement défendu aux Chinois de l'enseigner à aucun étranger. Bientôt après, ils obtinrent l'agrément de se rendre à Péking; et l'empereur Chin-tsong leur permit d'y demeurer et leur fit présent d'une maison (1).

La fin du règne de Chin-tsong fut troublée par les invasions des Tartares orientaux, à la tête desquels étoient toujours quelques descendans des Yuen. Lorsque ces princes avoient été chassés de la Chine, ils s'étoient retirés chez les Mantchoux, et s'alliant aux khans de ces hordes, ils en étoient devenus peu-à-peu les chefs. Ardents à profiter de tous les moyens de rentrer dans un empire, qu'ils regardoient comme leur héritage, ils crurent la vieillesse de Chin-tsong favorable à leurs projets. La foiblesse de son successeur les seconda encore mieux; et lorsque ce dernier laissa le trône à son fils, une partie des Chinois aida les Tartares à l'en chasser.

(1) C'étoit en récompense d'une horloge et de divers instrumens de mathématiques, que le jésuite Ricci avoit offerts à l'empereur l'an 1582.

Après
J. C.
1644. Cette nouvelle dynastie prit le nom de Tai-tsing. Elle est la vingt-deuxième qui se soit assise sur le trône de la Chine. Lorsque Chun-chi, qui en est le chef, fut proclamé empereur, il n'étoit encore qu'un enfant : mais il avoit pour tuteur le grand Amavan, son oncle, qui non-seulement lui assura l'empire, mais lui apprit à le bien gouverner. Avant que la dynastie des Tai-tsing montât sur le trône, les empereurs chinois ne se montroient point en public. Par-tout où ils passaient, le peuple étoit obligé de se cacher, et on n'admettoit jamais en leur présence que les princes du sang, les députés des tribunaux, les envoyés des provinces et les vieillards. Chun-chi affranchit le peuple d'un usage si incommode, mais ce fut le seul qu'il abolit. En se rendant accessible, il se fit aimer de ses sujets, sans en être moins respecté. Jaloux de suivre l'exemple des plus sages empereurs, il ne confia qu'aux lettrés le gouvernement des villes et des provinces; et il ne laissa plus admettre au rang des lettrés que ceux qui méritoient vraiment de l'être.

Ce protecteur zélé des sciences distingua facilement la supériorité des lumières du jé-

suite Adam Schall et de quelques-uns de ses compagnons. Aussitôt il chassa du tribunal des mathématiques les astronomes ma-
Après
J. C.
1653.

hométans , qui en avoient été en possession depuis le commencement de la dynastie des Yuen , et il leur substitua les missionnaires européens. Ces missionnaires ont , depuis , fait constamment partie du même tribunal.

Dans la vingt - deuxième année de son règne , Chun - chi perdit l'impératrice sa femme , à laquelle il étoit tendrement attaché. Egaré par la douleur , il lui fit faire des funérailles , où renouvelant un ancien usage des Tartares , on immola plus de trente victimes humaines ; sacrifice horrible , qui indigna tous les Chinois , et fit , en un jour , perdre à celui qui l'avoit ordonné , le fruit de vingt ans de vertus et de bienfaisance. Bientôt le chagrin conduisit Chun chi au tombeau.

Quelque temps avant sa mort , ce prince avoit nommé pour son successeur Kang - hi (1) , le plus jeune de ses fils , qui fut solennellement reconnu empereur.

1662.

De tous les princes , qui depuis Yu ont gouverné le vaste empire de la Chine , nul

(1) On prononce Kam-hi. Il monta sur le trône en 1662 et mourut en 1722 , à l'âge de 71 ans.

n'en fut plus digne que le grand Kang-hi. Connoissant toute l'étendue des devoirs que lui imposoit le titre auguste dont il étoit revêtu, il se montra sans cesse le père de ses sujets et le véritable ami des hommes. Il fut à-la-fois politique habile, guerrier valeureux et savant distingué. Quoique destiné à régner dès l'âge de huit ans, il n'en avoit pas moins montré d'ardeur pour s'instruire.

Tous les jours, à trois heures du matin, il s'attachoit au sommeil pour se livrer à l'étude, et à peine les leçons de ses instituteurs chinois étoient-elles achevées, qu'il faisoit entrer un missionnaire européen qui lui enseignoit les mathématiques et l'astronomie.

Lorsqu'il monta sur le trône, il ne put plus donner qu'une partie de son temps à l'étude, et il en consacra le reste aux soins du gouvernement. Fidèle observateur de la doctrine des livres sacrés, il ne négligeoit aucune des cérémonies religieuses et politiques qu'ils prescrivent. Il employoit presque toute la matinée à donner audience, et l'après-dînée, il travailloit avec ses ministres. Il lisoit toutes les dépêches importantes, examinait les plans des ouvrages publics, présidoit aux examens des lettrés du collège des

Han - lin , s'associoit souvent à leurs travaux , et surveilloit l'éducation des princes ses fils ; ce qui ne l'empêchoit pas de trouver encore du temps pour lire , pour composer divers ouvrages , même pour voyager et pour faire la guerre.

Il prit trois fois les armes contre les Eleuths (1), qui vouloient cesser d'être ses tributaires , et il les fit rentrer dans le devoir. Il parcourut les provinces de son empire , pour apprendre à les mieux connoître , et par-tout il encouragea les bonnes mœurs , corrigea les abus , et écrivit ses observations sur les objets qui méritoient d'attirer ses regards.

Ce qui , sur-tout , rendit Kang - hi l'admiration des Chinois fut sa piété filiale. Il témoigna , à la mort de son père , tous les regrets que peut éprouver le plus tendre des fils. Quelques années après , il lui décerna , à l'exemple des anciens empereurs , les honneurs de la tablette , (2) et il se rendit

(1) Les Eleuths ou les Zongores , dont le chef prit le titre de roi , en se reconnoissant vassal de l'empereur Chun-ghi , père de Kang-hi.

(2) C'est une petite planche , sur laquelle on écrit les titres et l'éloge abrégé du mort , et qu'on place dans

souvent à la sépulture de ses ancêtres pour y faire les cérémonies accoutumées.

Pendant tout le temps que vécut la grand-mère de Kang-hi , ce prince eut pour elle un respect et des attentions dont il est difficile de se faire une idée. Il sembloit ne respirer que pour prévenir ses moindres désirs. Quand elle parloit , on le voyoit souvent se mettre à genoux devant elle pour l'écouter. Voyageant loin de la capitale , dans la vingt-quatrième année de son règne , il apprit que l'impératrice-mère étoit incommodée ; aussitôt il prit la poste et courut jour et nuit jusqu'à ce qu'il fût auprès d'elle. Pendant la dernière maladie de cette princesse , il la servit constamment lui-même et fut trente-cinq jours sans se déshabiller (1).

le lieu où l'on honore les ancêtres. — On place aussi une tablette sur le Tien-tan , lorsqu'on offre des sacrifices au Chang-ty.

(1) L'empereur pressoit souvent la malade de prendre quelque nourriture. C'étoit en vain. Son grand âge et l'épuisement de ses forces lui avoient ôté toute espèce d'appétit. Cependant pour le contenter , elle demanda une chose très-rare. Kang-hi , qui avoit fait chercher tout ce qu'il avoit imaginé pouvoir la satisfaire , lui présenta sur-le-champ ce qu'elle paroissoit désirer : — « O mon fils ! lui dit-elle , je n'ai point envie de manger ;

Lorsqu'elle expira , il versa des torrens de larmes , resta un mois entier auprès de son cercueil , et porta son deuil pendant trois ans (1).

L'empereur Kang-hi ne manqua point de recommander à ses peuples un devoir qu'il observoit si bien lui-même. On distingue parmi ses nombreux écrits celui qui traite du respect dû aux pères et aux mères , son livre des vertus et des devoirs des femmes , ses instructions à ses fils , et ses observations de physique et d'histoire naturelle (2).

Ce prince qui estimoit les connoissances astronomiques des missionnaires avoit bien voulu tolérer la prédication de leur religion , et même fermer les yeux sur leurs dissensions scandaleuses : mais elles menacèrent tellement de troubler l'empire qu'il fut enfin

» je n'ai voulu que distraire ta sensibilité. Les pré-
 » voyances de ton amour vont plus loin que celles de ma
 » tendresse. Puissent tes fils et tes descendans imiter ta
 » piété filiale , et te rendre tous les soins que tu prends
 » pour ta mère ! »

(1) Ses habits de deuil étoient de simple toile blanche , et ceux des princes titrés , de grosse toile. Pendant le deuil , l'empereur ne peut point faire des sacrifices au Chang-ti , et les grandes cérémonies sont suspendues.

(2) Trois de ces écrits sont traduits en français.

obligé d'y mettre un terme. Les franciscains, les dominicains et quelques autres prêtres, jaloux du crédit des jésuites, les accusèrent successivement d'autoriser l'idolâtrie, en permettant aux néophytes de faire les cérémonies accoutumées aux tombeaux de leurs ancêtres et dans les lieux consacrés à la mémoire de Confucius. L'empereur, instruit alors qu'il y avoit des missionnaires dont la doctrine étoit diamétralement opposée à celle de l'état, déclara que l'entrée de la Chine seroit ^{Après} J. C. désormais interdite à tous ceux qui n'ap-
1705. prouveroient pas les cérémonies chinoises.

Le pape se crut permis d'envoyer à Péking le légat Mezza Barba (1), pour signifier à l'empereur qu'il condamnoit ces cérémonies; et ce qui est non moins étrange, c'est que le grand Kang - hi, qui pouvoit d'un mot faire exterminer l'imprudent légat, daigna entrer en explication avec lui sur les querelles des missionnaires et sur les cérémonies chinoises.

« Ce n'est pas au ciel visible et matériel,
» lui dit-il, que nous offrons des sacrifices,

(1) La relation de son voyage a été imprimée à Paris. — Le cardinal de Tournon, qui avoit précédé Mezza-Barba dans cette mission, étoit mort à Macao.

„ mais seulement à l'auteur du ciel , de la
 „ terre et de toutes choses ; et c'est par cette
 „ raison , que la tablette devant laquelle
 „ ces sacrifices sont offerts , a pour inscrip-
 „ tion , au CHANG-TY , c'est-à-dire , au sou-
 „ verain seigneur. C'est par respect qu'on
 „ n'ose pas l'appeler de son véritable nom ,
 „ et qu'on a coutume de l'invoquer sous le
 „ nom de ciel suprême , de ciel bienfaisant ,
 „ de ciel universel. »

L'empereur se plaignit ensuite de l'esprit
 brouillon de quelques missionnaires , et il
 ajouta : — « Comment le pape peut-il croire
 „ au rapport de différens moines si mal in-
 „ formés des usages de la Chine , que leurs
 „ témoignages sont directement opposés les
 „ uns aux autres ?

N'oublions pas qu'une sage économie fut
 au nombre des vertus de Kang-hi. Il observe
 lui-même dans un de ses ouvrages qu'une
 année de dépense de sa maison n'excède
 pas ce que coûtoit , dans un mois , la maison
 des empereurs de la dynastie des Ming.

Après
 J. C.

Yong-tcheng succéda à son père Kang-
 hi , et régna près de quatorze ans. Il avoit
 des connoissances , de l'esprit et beaucoup
 d'éloquence ; mais il étoit foible , déliant et
 très-superstitieux.

1722.

Le grand Kang-hi, qui connoissoit le caractère d'Yong-tcheng ne l'avoit point choisi pour son héritier. Il avoit au contraire, nommé dans son testament un autre de ses fils, qui commandoit une armée contre les Eleuths; mais, au moment où Kang - hi mourut, Yong-tcheng, qui se trouvoit à la cour, substitua son nom à celui de son frère, et se fit reconnoître empereur. Sous prétexte de donner la paix à l'empire, il rappela l'armée, dont il savoit que ce prince étoit très - aimé; et par ce moyen, il le mit dans l'impuissance de lui nuire.

Tranquille alors du côté de son frère, Yong-tcheng ne l'étoit point sur les entreprises de ses sujets. Il n'ignoroit pas que les Chinois conservoient une antique haine contre les Tartares; et comme il voyoit, en même temps, dans les Tartares, ses défenseurs naturels, il leur prodigua les places et les honneurs. Il recommença la guerre contre les Eleuths, et il confia le commandement de son armée à Tchering, prince mongou, qui remporta de nombreux avantages, et extermina les chefs des hordes rebelles. Un seul, dit-on, nommé Erteni, se sauva chez les Russes, et n'osa plus reparôître.

roître. Yong-tcheng écrivit lui-même un ouvrage (1) pour l'instruction de ses troupes. Il en composa plusieurs autres pour l'instruction des peuples, et ne négligea rien pour ranimer l'exercice des vertus civiles et domestiques.

Les anciennes loix de la Chine veulent que l'empereur signe lui-même la condamnation de tous ceux qui ont mérité de perdre la vie. Yong-tcheng crut qu'une pareille précaution ne suffisoit pas toujours pour sauver un innocent : il ordonna qu'on n'exécuteroit les sentences de mort, que lorsqu'elles lui auroient été présentées trois fois. La Chine lui doit encore une autre sage institution.

Après
J.C.
1725.

Ce prince, voulant donner un nouveau lustre à l'agriculture, chargea les gouverneurs des villes de lui envoyer tous les ans le nom de chaque laboureur, qui se distingueroit le plus dans son district par son travail, par sa bonne conduite, par sa frugalité, par l'union qu'il feroit régner dans sa famille, et par la concorde qu'il entretiendrait avec ses voisins. Dès - lors, l'empereur élève les la-

(1) Il est intitulé : *les Dix préceptes*, et traduit en français.

boueurs qui lui sont ainsi désignés , au rang de mandarins honoraires du huitième ordre , et leur en envoie les patentes. Ce n'est point un vain titre. Ceux qui le reçoivent jouissent , pendant leur vie , de tous les honneurs qui y sont attachés , et à leur mort , leur nom est inscrit dans la salle des ancêtres , et de ceux qui ont contribué à la gloire de leur patrie.

Peut-être Yong-tcheng ne mériterait-il que des éloges , s'il n'eût pas laissé les bonzes trop abuser de ses craintes et de sa facilité : mais , sous son règne , le palais impérial devint presque un couvent de prêtres de Fo (1).

Après
J. C. Tchien-long , que son père , Yong-tcheng ,
1736. avoit nommé pour son successeur , monta sur le trône au commencement de 1736 (2).

Ce prince , doué d'une belle figure , d'un tempérament robuste et d'un esprit supérieur , n'avoit pas manqué de profiter de l'éducation soignée que reçoivent les fils des empereurs de la Chine. Les loix , les rites ,

(1). C'est ici que finit ce qu'on a , jusqu'à présent , imprimé de l'histoire de la Chine. Je vais y joindre tout ce que j'ai pu recueillir ailleurs , sur l'empereur Tchien-long.

(2) Tchien-long étoit alors âgé de 25 ans.

les usages et la vaste littérature de son pays, ainsi qu'une partie de nos connoissances européennes, lui étoient familières, et il joignit à cet avantage, celui d'être éloquent orateur, et poëte élégant dans la difficile langue des Chinois, et dans celle des Mantchoux.

Il sut de bonne heure que, pour régner avec beaucoup de gloire, il ne devoit pas prendre, pour unique modèle, son père Yong-tcheng. Dès-lors, il se proposa de suivre les traces du grand Kang-hi : mais il n'en eut pas toujours la douceur, l'indulgence, la noble sensibilité. Cependant, non moins vigilant, non moins laborieux que son aïeul, Tchien-long prit régulièrement connoissance des affaires importantes que traitoient les ministres et les grands tribunaux de l'empire, et la plus grande partie de ses journées étoit remplie par les soins qu'il donnoit au gouvernement ou à l'instruction de ses peuples.

Quoiqu'aimant passionnément l'étude, Tchien-long avoit du penchant pour la guerre. Aussi, ne manqua-t-il pas de saisir le premier prétexte que les Eleuths lui fournirent, pour la leur faire. Amoursana et Ta-oua-tsi s'étoient déclarés l'un et

Après
J. C.
1754.

l'autre rois des Eleuths , et se disputoient le trône. Le premier courut se prosterner aux pieds de l'empereur de la Chine , pour implorer sa protection ; le second se contenta de lui envoyer des ambassadeurs , comme pour traiter avec lui de souverain à souverain. Tchien - long , indigné de l'audace de son vassal , fit aussitôt marcher contre lui une puissante armée , à la tête de laquelle il mit Pan - ti , l'un de ses plus vaillans généraux , et l'Eleuth Amoursana , à qui il avoit donné le rang de prince du premier ordre à double titre , avec des terres considérables dans le pays des Kalkas.

Après
J. C.

1755.

Les commencemens de cette guerre ne furent pas très-heureux ; mais bientôt après , le succès couronna les armes de Tchien-long. Les Eleuths furent domptés , et leur roi Ta-oua-tsi fut pris et conduit à Péking. Amoursana désiroit qu'on ôtât la vie à Ta-oua-tsi ; il ne put jamais l'obtenir. Par politique , sans doute , plutôt que par clémence , l'empereur voulut épargner son prisonnier ; mais il donna depuis des preuves d'une extrême sévérité , en faisant trancher la tête à plusieurs de ses propres

généraux , qui s'étoient laissés tromper ou vaincre (1). Après
J. C.

Amoursana , de retour parmi les siens, 1756.
les détermina à s'armer de nouveau contre l'empereur , et le signal de la révolte fut le massacre des deux généraux chinois , l'un desquels étoit ce même Pau-ti , qui avoit aidé Amoursana à détrôner son rival. Amoursana crut d'abord pouvoir se féliciter de sa trahison ; mais l'empereur ayant fait marcher contre lui de nouvelles trou-

(1) Parmi les généraux que l'empereur fit mettre à mort étoient des hommes des familles tartares les plus distinguées , tels que Taltanga , Yarahachan , Haminga. Lorsqu'on fut dans l'impossibilité de punir dans leur personne ceux qui étoient fautifs , on les punit dans leur famille. Un détachement fut enveloppé par l'armée entière des ennemis , et se fit tailler en pièces , à l'exception d'un officier qui , pour éviter la mort , se rendit aux Eleuths. Son général , instruit de ce fait , envoya saisir la famille de l'officier et tout ce qui lui appartenoit. Ses biens furent confisqués , et ses femmes et ses enfans réduits à l'esclavage. Mais avant d'être livrés aux maîtres à qui on les donna , les garçons furent promenés avec une flèche pendue à chacune de leurs oreilles , et un homme qui marchoit devant eux , crioit à haute voix : — « C'est ainsi que sont traités les fils d'un lâche. »

Après J. C. pes (1), les Eleuths furent vaincus, et Amoursana se réfugia dans les déserts de la Sibérie, où il ne vécut pas long-temps (2). Les autres chefs des hordes rebelles furent conduits à Péking, et mis à mort par ordre de l'empereur, qui, resté maître du vaste pays des Eleuths, le divisa en plusieurs souverainetés. Quelque temps après, les Eleuths se révoltèrent de nouveau; mais les généraux de Tchien-long les soumièrent encore, portèrent leurs armes victorieuses dans la petite Boukharie, s'emparèrent de Kasghar et d'Yerkim, et étendirent leurs conquêtes jusqu'au pied du mont Imaüs.

(1) Elles étoient commandées par deux des plus habiles généraux chinois Tchao-hoci et Fou-té.

(2) Amoursana mourut à Tobolsk de la petite vérole. Ne pouvant pas l'avoir vivant, on voulut l'avoir mort. L'empereur fit écrire plusieurs fois à Pétersbourg pour redemander son cadavre : mais les Russes refusèrent constamment de le livrer. Ils consentirent seulement à le montrer aux envoyés de l'empereur, et en même-temps ils leur dirent : — « Chaque nation a des usages » particuliers. Un des plus sacrés parmi nous, est de ne » point exposer à l'ignominie les froids restes d'un » malheureux qui s'étoit réfugié sur nos terres. Votre » ennemi est mort, nous vous l'avons montré, cela doit » vous suffire. » — C'est un des traits qui font le plus d'honneur au règne d'Elisabeth.

L'empereur célébra lui-même tant de succès, dans un poëme en vers chinois, qu'il fit graver sur une colonne (1).

La guerre des Eleuths coûta beaucoup d'hommes et d'argent; mais l'empereur qui savoit qu'elle déplaisoit aux Chinois, et qui avoit même reçu beaucoup d'avis à ce sujet, affecta de n'y employer que des Tartares. Pour prouver, en même temps, qu'elle n'étoit point onéreuse à l'empire, il faisoit souvent des dépenses extraordinaires. Lorsqu'il apprenoit la nouvelle de quelque victoire, il doubloit la paye des soldats, même de ceux qui étoient dans leurs foyers; il répandoit des largesses parmi le peuple; il faisoit pratiquer de nouveaux chemins, construire des temples et d'autres édifices publics, creuser des canaux et dessécher des marais pour les rendre à l'agriculture. Un des censeurs de l'empire, lui ayant fait quelques représentations sur tant d'entreprises, Tchien-long lui répondit : —
« Je ne fais point de dépenses pour mon

(1) On dit que, quoique publié sous le nom de l'empereur Tchien-Long, ce poëme est l'ouvrage de son ministre Tsiang, qui est censé l'avoir écrit sous la dictée de son maître. — On l'a traduit en français.

» plaisir ou mon avantage particulier. Je
 » n'ai en vue que le bonheur public, et je
 » cherche à occuper utilement des milliers
 » d'hommes , qui n'ont d'autre ressource
 » pour vivre , que le travail de leurs mains. »

Ainsi, dans toutes les occasions , Tchien-long savoit se concilier le respect , l'amour, la reconnaissance du peuple. Il ne lui adressoit jamais un Chang - yu (1) , sans lui parler comme un sage, comme un père , qui en instruisant ses enfans , leur exprime une tendresse et une bienfaisance sans bornes. Il lui rappeloit toujours l'ancienne doctrine , et sembloit ne rien entreprendre qu'en se conformant aux préceptes des livres sacrés ou aux exemples des fondateurs de l'empire.

(1) Ce mot signifie *discours d'en haut*. C'est le titre que portent les édits ou les proclamations de l'empereur. — Comme la plus grande partie des Chinois n'a point fréquenté les écoles et ne peut entendre que très-peu de caractères de la langue écrite , caractères dont le nombre s'élève à plus de quatre-vingt mille , les mandarins de tous les districts de l'empire , assemblent le peuple les premiers jours de chaque lune , pour l'instruire de ses devoirs , l'exhorter à les suivre et lui expliquer les chang - yu de l'empereur , et tous les réglemens généraux ou particuliers qu'exigent les circonstances.

N'ignorant pas que la piété filiale est le garant le plus sûr de l'ordre public et du respect dû à l'autorité, il la louoit dans tous ses écrits, en recommandoit la pratique, la récompensoit avec éclat, et l'observoit lui-même avec un soin scrupuleux, puisqu'il rendoit visite à sa mère, soir et matin, et ne l'abordoit jamais sans fléchir le genou devant elle.

Mais autant il se montroit attentif à ménager la nation Chinoise, dont il croyoit devoir se défier, autant il agissoit despotiquement avec les Tartares. Ce n'étoit presque jamais qu'à eux qu'il confioit le gouvernement des provinces, le commandement des armées, les premiers emplois du ministère, et la moitié des places des grands tribunaux de l'empire. Mais ceux mêmes qu'il avoit comblés de grâces et d'honneur, étoient souvent traités par lui avec la plus grande sévérité. Leurs fautes ne restoient jamais impunies; et plus ils étoient élevés en dignité, plus l'empereur leur faisoit sentir le poids de sa vengeance. On a vu souvent des vice-rois entrer au palais avec tout l'appareil de leur rang, et en sortir chargés de chaînes, pour être livrés au tribunal des crimes.

Cependant quoique Tchien-long n'hésitât

point à punir également les prévarications et l'impéritie , il cherchoit à en rendre les occasions plus rares en ne confiant des emplois qu'à ceux qui en paroissent dignes par leurs talens et par leurs vertus , et les Tartares ne parvenoient pas plus que les autres , s'ils n'acquéroient pas les connoissances qu'exigent les loix de la Chine.

Tchien-long s'efforçoit sur-tout d'écarter les Tartares de la mollesse. Il passoit régulièrement une partie de l'année à Zhé-hol. Là il quittoit souvent son palais pour vivre sous des tentes , y recevoir des ambassadeurs , y célébrer des fêtes , et montrer qu'il n'aimoit pas moins à être le souverain des Tartares que celui des Chinois. Il montoit à cheval , couroit à la dangereuse et fatigante chasse du tigre , et prouvoit qu'il savoit manier l'arc et la flèche aussi bien qu'aucun de ses Mantchoux. Il bravoit également le froid le plus rigoureux et le chaud le plus excessif. La pluie , la neige , le vent , ne l'empêchoient pas de se tenir long-temps en plein air , pour assister aux différens exercices militaires , où les Mantchoux , tantôt à pied , tantôt à cheval , font assaut de force et d'adresse (1).

(1) Les principaux de ces exercices sont celui de

Un jour qu'il s'étoit mis en chemin , le temps devint si mauvais qu'il fut obligé de revenir sur ses pas. En entrant au palais , son premier soin fut d'aller saluer l'impératrice sa mère , puis il courut voir si ses Tartares, fatigués et couverts de boue , étoient tous à leur poste. — « Ceci n'est qu'une promenade , » dit-il , à ceux qui le suivoient ; il y a bien » d'autres fatigues à essayer à la guerre » . — « Je veux faire , disoit-il une autre fois , » jusqu'aux moindres choses qui peuvent » contribuer à me rendre semblable à mes » ancêtres. C'est en menant une vie dure » qu'il se sont mis en état de conquérir » l'empire ; ce ne sera qu'en les imitant que » leurs descendants le conserveront. »

Il falloit pourtant que ce prince ne se crût pas bien sûr du trône qu'il occupoit , puisqu'il ne négligeoit rien pour se ménager une brillante retraite , en cas que les Chinois osassent le lui disputer. On assure même qu'il faisoit fondre en lingots d'or et d'argent la

tirer de l'arc , celui de monter à cheval de droit et de gauche , par derrière , par devant , et de galopper sans selle , sans bride et de toutes les manières ; et enfin , celui de courir sur la glace , avec des patins ou avec une simple chaussure et en portant de gros fardeaux.

plus grande partie de ce qu'il économisoit sur ses immenses revenus, et qu'il envoyoit déposer ses trésors dans de grands caveaux qu'il avoit fait construire sous le lit de la rivière de Moukden (1).

Après J. C. 1771. La réputation que Tchien-Long s'étoit acquise parmi les Tartares, amena vers lui des nations entières. Les Tourgouths, peuples pasteurs, qui habitoient depuis long-temps les rives du Volga et du Jaïk, non loin des endroits où ces deux fleuves versent leurs eaux dans la mer Caspienne, se déroberent aux vexations des officiers russes, et se rendirent avec leurs nombreux troupeaux dans les campagnes qu'arrose l'Ily (2). Ils furent six mois à faire ce voyage (3), pendant lequel ils eurent à soutenir divers combats, soit contre les peuples, dont ils traversoient le pays, soit contre des hordes de Tartares errans. Ils avoient

(1) Tchien-long a célébré la ville de Moukden, patrie de ses aïeux, dans un poëme que le docte Amiot a traduit en français.

(2) J'ai parlé de cette émigration dans l'histoire de l'impératrice Catherine II.

(3) Ils firent environ dix mille lys, ou 500 miriamètres. Ils étoient partis le 10 décembre 1770, et arrivèrent le 9 août 1771.

enlevé et réduit à l'esclavage un détachement russe , à la tête duquel étoit un officier nommé Doudin (1) ; mais l'officier et ses soldats moururent pendant le voyage , et les Tourgouths eux-mêmes , qui à leur départ étoient , suivant leur expression , plus de six cent mille bouches , n'arrivèrent qu'au nombre de trois cent mille.

Une partie du conseil de l'empereur fut d'avis de ne point recevoir les Tourgouths , mais ce prince pensa différemment , et leur assigna un vaste territoire pour qu'ils pussent s'y établir. L'empereur s'étant ensuite rendu à Zhé-hol, Oubaché , Khan des Tourgouths , et quelques autres chefs de cette nation , vinrent se prosterner au pied de son trône , et dirent : — « Qu'ils avoient quitté le pays » qu'ils habitoient , pour admirer de plus » près la brillante clarté du ciel , et jouir » enfin , comme tant d'autres , du bonheur » d'avoir désormais , pour maître , le plus » grand prince de l'Univers. »

L'empereur leur répondit avec bonté , leur donna le festin de cérémonie , leur fit les pré-

(1) Ou Toutin. Ce nom semble annoncer que celui qui le portoit étoit d'origine française.

sens d'usage, les décora de titres honorables et de marques de dignités, et leur permit de l'accompagner dans une de ses parties de chasse.

Les Russes firent en vain redemander les Tourgouths. Tchien-long étoit trop satisfait de l'acquisition de ces nouveaux sujets pour les renvoyer.

Après
J. C.

1772. L'année suivante, ceux des Eleuths qui, dix-huit ans auparavant, s'étoient dispersés à la suite d'Amoursana, dans les immenses déserts de la Tartarie, des troupes de Pourouths, et les restes de quelques autres hordes se rendirent au nombre de près de deux cent mille sur les rives de l'Ily, pour demander asyle comme les Tourgouths. Ils furent accueillis avec la même bienveillance.

La province de Sé-chuen, l'une des plus
1773. populeuses (1) de la Chine, est bornée par une chaîne de hautes montagnes, où s'étoient retirés les restes de ces sauvages Miao-tsée, qui refusèrent jadis de se soumettre au fameux Hoang - ty (2). Ce peuple formoit

(1) Cette province contient 27 millions d'habitans. Les montagnes, qu'habitoient les Miao-tsée, s'appellent les Kin-tchuen.

(2) Il y a près de 4,500 ans.

deux petits états qu'on appeloit le grand et le petit Kin - tchuen. Ils avoient chacun son chef , et l'empereur accorderoit à ces chefs quelques dignités , pour les engager à se reconnoître ses vassaux , et à vivre en paix avec ses sujets.

Cependant, les Miao-tsée ayant eu quelques différens avec le gouverneur du Sé-chuen , commirent des brigandages sur le territoire chinois. L'empereur , qui en fut informé , leur écrivit pour leur ordonner de rentrer dans le devoir. Le roi du petit Kin - tchuen maltraita les envoyés de l'empereur , et déchira son écrit; crime horrible aux yeux des Chinois.

Tchien-long indigné, résolut d'exterminer un peuple, qu'on avoit toujours cru indomptable. Il envoya contr'eux des forces considérables , et il choisit pour les commander le mantchou Akouï , encore peu élevé en grade , mais dont il avoit distingué le rare mérite. Quand l'empereur le nomma à son conseil , il dit : — « Si quelqu'un de vous trouve que » j'aie eu tort, qu'il parle, je suis prêt à » l'écouter; et si ses raisons sont bonnes , » j'y aurai égard ». — Quoiqu'étonnés du choix du souverain , les ministres se gardèrent de l'improver.

Akouï fit son plan de campagne , et le présenta à l'empereur. Ce prince en fut très-satisfait, et laissa au général le droit d'y faire les changemens qu'exigeroient les lieux et les circonstances où il se trouveroit.

Je ne m'arrêterai point à décrire les nombreuses actions d'une guerre dans laquelle les Miao - tsée et leurs femmes donnèrent sans cesse des preuves de la plus audacieuse intrépidité, et les troupes de Tchien - long montrèrent autant de constance que de valeur. Les succès furent long-temps balancés.

Après

J. C. La férocité se signala de part et d'autre. Un
1774. gendre de l'empereur périt les armes à la main , et l'empereur fit étrangler ou exiler quelques-uns de ses généraux , dont le seul tort, peut-être , étoit de n'avoir pu vaincre. Le roi du petit Kin - tchuën mourut dans

1775. le cours de la guerre. Alors tous les Miao-tsée se retirèrent auprès de celui qui régnoit dans le grand Kin - tchuen. Ce prince , nommé Sonom , n'étoit âgé que de vingt-un ans , et voulut demander quartier au général Akouï ; mais sa tante , ses sœurs et un mandarin qui avoit trahi l'empereur , s'y opposèrent. Cependant , après s'être défendu quelque temps dans des montagnes presque
inaccessibles ,

inaccessibles, Sonom se rendit, dans l'espoir de trouver grâce au pied du trône impérial, et il fut conduit à Péking avec sa mère, son frère, ses sœurs, sa tante, ses ministres et environ deux cent cinquante de ses officiers. 1776.

L'empereur alla aussitôt au tombeau de son aïeul pour lui faire hommage du succès de ses armes. Ensuite, il se rendit dans la province de Chan-tong, sacrifia au Changty sur la montagne de Tai-chan; de-là il se transporta à Kiné-li, où il fit les cérémonies d'usage en l'honneur de Confucius. De retour dans sa capitale, il convoqua les quarante-huit chefs des hordes tartares, qui lui sont soumises, afin de mettre plus de pompe dans la réception qu'il vouloit faire au général vainqueur (1), et de montrer aux yeux de ses tributaires avec quelle sévérité il punissoit la rebellion.

(1) Cette cérémonie s'appelle *Hiao-lao*. — Indépendamment des quarante-huit chefs des hordes tartares, qui se reconnoissent vassaux de l'empereur de la Chine, ce prince a encore pour tributaires l'empereur du Japon, les rois de la Cochinchine, du Tonquin, de Pégu, de Siam, de Laos, de Cambodia, des îles de Lieou-kieou, de Corée, et quelques autres souverains.

Il alla au-devant d'Akoui et de ses troupes, à huit lys de Péking, dans un endroit où l'on avoit élevé un arc de triomphe, et préparé un trône avec la plus grande magnificence. Lorsqu'Akoui et ceux qui l'accompagnoient se furent prosternés devant l'empereur, ce prince se leva, s'avança vers le général, et lui donna l'accolade, puis il lui dit : — « Akoui, tu es fatigué, viens, repose-toi ». Il le fit asseoir auprès de lui, ce qui est une faveur sans exemple ; on servit le thé, et la cérémonie fut terminée par le chant des victoires qu'entonnèrent cent eunuques accompagnés de la grande musique de l'empereur, et qui est composé depuis environ quatre mille ans.

Le lendemain, l'empereur qui étoit retourné à Péking pour la seconde cérémonie (1), se rendit à la salle des ancêtres, ayant à sa suite le général et les principaux officiers de l'armée victorieuse, ainsi que leurs prisonniers. Quand l'empereur eut fait les prosternemens d'usage, et brûlé des parfums devant les tablettes de ses aïeux, il leur raconta les plus glorieux événemens de la guerre, et leur présenta les vaincus ; après quoi, il rentra

(1) Elle s'appelle *Hien-feou*.

dans son palais. Alors Akoui et ses officiers conduisirent les prisonniers dans le lieu où sont particulièrement honorés les esprits qui président aux générations. Les prisonniers se prosternèrent pour demander pardon à ces esprits de les avoir affligés par leur rébellion.

Le jour suivant , à quatre heures et demie du matin , le général Akoui , ses officiers , les ministres , les grands , les tribunaux de l'empire , les princes tributaires et une foule immense de peuple s'assemblèrent à la porte du palais , qui fait face au midi (1). Là , il y avoit deux longues haies de troupes , avec leurs différentes armes , leurs drapeaux , leurs étendards , les dragons impériaux et autres figures symboliques ; plus loin , étoient des éléphants , portant des tours dorées , et ayant à côté d'eux des chariots de guerre ; dans le fond de la cour , on avoit placé un nombre immense de musiciens.

L'empereur sortit de son palais , et monta au-dessus de la porte , où un trône lui étoit préparé. Lorsque tous les spectateurs lui eurent rendu hommage , en frappant neuf fois la terre de leur front , on amena l'infortuné roi Sonom , son frère , presqu'enfant , et les

(1) Cette porte se nomme *Ou-men*.

autres principaux prisonniers. Ces malheureux, déjà jugés par un tribunal, composé des grands de l'empire et des ministres, avoient au cou une corde de soie blanche. On les fit mettre à genoux, et on posa à côté d'eux une cage de fer où étoit renfermée la tête de Seng-ké-sang, cet autre roi des Miao-tsée, qui étoit mort pendant la guerre. L'empereur appela le général Akoui auprès de son trône, et l'interrogea sur le nom, le rang et les crimes des prisonniers. Quand Akoui lui eut répondu de manière à les faire paroître coupables, l'empereur fit le signe fatal et se retira. Mais au lieu de rentrer dans ses appartemens, il se rendit dans une salle, où l'on avoit étalé tous les instrumens des tortures qu'on devoit faire souffrir aux malheureux vaincus. Ceux-ci y furent traînés aussitôt, et frémirent, en entrant dans ce lieu terrible.

Cependant, le grand général de Sonom eut le noble courage de prendre la parole, et dit : — « Très-puissant empereur, le roi, père de » Sonom, me le confia en mourant. Sonom » étoit un jeune prince encore incapable de » résolution. C'est moi qui ai décidé la » guerre. Si j'ai péché en cela, j'ai péché

„ seul , et seul je mérite d'être puni. Je
 „ demande qu'on épargne un prince qui n'a
 „ pu être coupable. Nous pouvions encore
 „ vendre bien cher notre vie ; mais nous
 „ nous sommes rendus , dans l'espérance
 „ qu'on nous a donnée de trouver grâce de-
 „ vant votre majesté „. — Il parloit en vain ;
 un signe de l'empereur fit mettre les prison-
 niers à la torture ; et de là , on les conduisit à
 la mort.

Le roi Sonom , son frère , sa tante , son
 grand général et tous ceux qui composoient
 son conseil , furent coupés par morceaux ,
 dix-neuf autres personnes eurent la tête tran-
 chée. Un grand nombre de Miao-tsée fut
 condamné à une prison perpétuelle , ou exilé
 en Tartarie , et le reste de la nation réduit à
 l'esclavage , et dispersé dans les diverses
 provinces de l'empire.

On souffre en voyant qu'avec de rares
 talens et de grandes qualités , Tchien-long
 ait montré quelquefois la cruauté la plus
 froide. On a vu qu'il avoit déjà fait punir de
 mort plusieurs de ses officiers. Après la guerre
 des Miao - tsée , il renouvela ce terrible
 exemple. Il livra , pour la seconde fois , au
 tribunal des crimes , un des conquérans du

pays des Eleuths et de la petite Boukharie.

On se rappelle qu'un des généraux qui s'étoient le plus distingués dans cette guerre des Eleuths , étoit le brave Fou-té. Il avoit alors exigé des habitans d'un village quelques chevaux de plus qu'il ne lui en falloit pour le service de l'armée , et employé la violence pour se les faire livrer. Le petit mandarin , dans le district duquel étoit le village opprimé , se plaignit à l'empereur de l'exaction du général. Tchien-long fit vérifier le fait ; et le général , reconnu coupable , fut condamné à avoir la tête tranchée. En considération de ses services , l'empereur continua la peine de mort en une prison perpétuelle , et ce ne fut qu'au bout de dix ans que le général en sortit , parce qu'il y eut une amnistie , à l'occasion de la quatre-vingtième année de l'impératrice-mère.

Cependant le général ne rentra point dans ses emplois. Il fût obligé de servir en qualité de garde de l'empereur , et de joindre ensuite l'armée d'Akoui , en subalterne. Au lieu de chercher à faire oublier sa première faute , il en commit de nouvelles. Il eut le double tort de paroître mécontent de combattre sous Akoui , qu'il avoit commandé

autrefois , et de mettre de la partialité dans la distribution de quelques gratifications accordées aux soldats. La vengeance de l'heureux Akoui fut complète, son rival fut décapité, et lui déclaré ministre.

Il y avoit près d'un an que Tchien-long 1777. jouissoit d'une paix profonde, et de l'avantage de voir fleurir toutes les parties de ses vastes états, lorsque la mort lui enleva sa mère (1), l'aîné de ses fils (2), et le ministre (3) dans lequel il avoit le plus de confiance. Il parut extrêmement sensible à ces différentes pertes. Celle de sa mère fut l'objet d'un deuil général. Tchien - long lui rendit tous les devoirs que prescrit la piété filiale , et fit placer son nom dans la salle des ancêtres. Il fallut cependant que , pour cette dernière cérémonie , ce prince obtînt le consentement de sa famille , et celui des grands tribunaux ;

(1) Elle étoit âgée de 87 ans.

(2) Il mourut pour s'être refroidi dans les longues cérémonies qu'on faisoit auprès du cercueil de sa grand'mère. Il avoit, dit-on, un mérite distingué, et son père l'aimoit beaucoup.

(3) Il se nommoit Chouhedé, et mourut de la fatigue que lui occasionna l'enterrement de l'impératrice-mère.

car la naissance de sa mère sembloit devoir la priver d'un tel honneur. Entrée fort jeune au palais, comme fille à talent, elle déclamoit si bien, et étoit douée de tant de grâces naturelles, qu'elle plut à l'empereur Yong-tcheng, et fut mise au nombre de ses concubines de l'ordre inférieur; étant ensuite accouchée de Tchien-long, on lui donna le titre de reine, et quand Tchien-long monta sur le trône, elle reçut celui d'impératrice-mère.

1779. Vers l'année 1779, l'empereur voyagea dans le Kiang-nan, le Tché-kiang, et dans quelques autres des provinces méridionales de la Chine, pour visiter les ouvrages qu'on avoit faits sur les rivières qui les arrosent. A son retour, il offrit les sacrifices ordinaires dans le temple de la Terre (1), et dans le temple du Ciel (2); et il accorda des récompenses ou des grâces à presque tous les sujets de son empire. Le chang-yu, qui contenoit l'énumération de ses bienfaits, finissoit par ces mots: — « Comme » je porte dans mon cœur tous les hommes, » je voudrois que tous les hommes pussent

(1) *Le Ty-tan.*

(2) *Le Tien-tan.*

„ avoir part à mes bienfaits. Je veux , sur-
 „ tout , forcer en quelque sorte mes sujets à
 „ désirer que je vive long-temps , afin que
 „ je règne long-temps sur eux. Je n'ai rien
 „ oublié de ce qui dépend de moi , pour
 „ procurer les cinq sortes de bonheur ; et
 „ je continuerai de même jusqu'à la fin de ma
 „ course , quel qu'en puisse être le terme.
 „ Qu'on publie cet écrit dans tout l'empire ,
 „ afin que tout le monde soit instruit de
 „ mes intentions. „

Et ces expressions et les augustes cérémonies des sacrifices offerts au Chang-ty , étoient employés par Tchien-long , pour se conserver la vénération des Chinois. On a déjà vu qu'avec les Tartares , il s'y prenoit autrement. Mais les moyens dont j'ai parlé n'étoient pas les seuls. Il joignoit la politique à la religion , ou plutôt la religion n'étoit qu'un instrument dont se servoit sa politique. Les Tartares sont presque tous attachés à la secte de Fo , dont le grand prêtre règne au Thibet , et porte le titre de *Talai-lama* (1). Tchien-long , à l'exemple de son

(1) Ses sectateurs croient que le Dieu Fo est incarné dans sa personne. Le mot *Talai-lama* signifie : *Lama qui voit tout ce qui se passe.*

père , se déclara le zélateur de cette secte. Il fit, comme lui , bâtir un grand nombre de bonzeries et de temples (1) dédiés au dieu Fo; il étala sur-tout la plus grande magnificence dans ceux qu'on construisit à Zhé-hol (2). Il y en avoit un dont plusieurs balustrades et le toit étoient d'or massif, et il lui donna le nom de *Pou-ta-la* (3), nom du miao du Thibet , où le Talai - lama , se tient invisible et se voit adorer.

La dignité de Talai - lama ne lui permettant point de se communiquer aux foibles mortels, ce Fo vivant se sert du Pan-tchan-

(1) On donne à ces temples le nom de *Miao*.

(2) Il est difficile de croire que Tchien-long fût aussi bigot et aussi enthousiaste pour le dieu Fo, que le dit sir George Staunton. En tout cas, s'il l'étoit, il ne vouloit pas que d'autres le fussent aux dépens du peuple, car il confirma la sentence qui condamnoit à mort une bonzesse de Péking, parce qu'elle s'étoit donnée pour inspirée, et qu'en faisant de prétendus miracles au nom de Fo, elle avoit escroqué de l'argent à des fanatiques.

(3) Le *Pou-ta-la* qu'habite le Talai-lama, est un temple ou miao, situé sur une petite montagne à une lieue un quart de la ville de La-sa. Il a trois cent soixante-sept pieds quatre pouces de hauteur. Le couronnement en est doré en entier. Les bâtimens qui y sont joints

lama (1), pour faire exécuter ses ordres et accorder des grâces à ses sectateurs; de sorte que le Pan-tchan-lama est la seconde personne du Thibet, et que c'est lui qui règne véritablement.

Quelque grande que soit leur puissance spirituelle, les lamas ont besoin d'être protégés par une puissance plus redoutable, et ils se sont reconnus tributaires des empereurs de la Chine. Tchien-long, jaloux de conserver sa souveraineté sur des prêtres dont il se montroit le plus zélé sectateur, apprit qu'ils recevoient de temps en temps des envoyés du Bengale, et que les Anglais faisoient librement le commerce au Thibet.

sont partagés en plus de dix mille chambres, pour loger autant de lamas qui, comme les moines chrétiens, font vœu de chasteté, de pauvreté et d'humilité, et ne les tiennent pas mieux qu'eux. Les statues du dieu Fo et les tours élevées en son honneur, y sont sans nombre. Ces statues et ces petites tours sont d'or, d'argent et de cuivre, suivant les facultés de ceux qui en font présent.

(1) Ce titre signifie : *Le Lama qui préside aux méditations du Talai-lama*. La souveraineté des lamas date du règne de Chi-tsou, fils de Genghis-khan, et leur ordre hiérarchique a été établi sous le cinquième empereur de la dynastie des Ming.

Il connoissoit déjà l'audace de ces Européens et leurs vastes usurpations dans l'Inde. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire craindre que les lamas n'achevassent de se laisser gagner par eux et ne se missent sous leur protection. Sous prétexte de donner plus
1780. d'éclat à la cérémonie de son *Ouan-chéou* (1), il invita le Pan-tchan-lama Erteni (2) à se rendre à Zhé-hol. Le Pan-tchan-lama obéit. L'empereur le reçut avec magnificence et le combla de présens et d'honneurs. Ensuite, il le fit venir à Péking, où le lama mourut bientôt de la petite vérole. C'étoit, du moins, ce que portoit le chang-yu que publia l'empereur.

La mort du lama occasionna de grandes cérémonies et des prières pendant cent jours de suite. Après quoi l'empereur renvoya son corps avec pompe jusques dans le Thibet, et il écrivit au Talai-lama, en lui témoignant la plus grande affliction de la perte

(1) Cérémonie qui a lieu chaque dixième anniversaire de la naissance de l'empereur. Tchien-long étoit alors dans sa soixante-dixième année.

(2) C'est le même qui, dans le Voyage de Macartney, est appelé le *Teschou-lama*. Ce mot de *Teschou* ne se trouve point dans l'histoire chinoise, il est vraisemblablement thibétien.

d'Erténi. Voici quelques fragmens de cette lettre. Ils montrent que le souverain tartaro-chinois ne parle qu'en maître à celui que la foule stupide de ses sectateurs, croit un vrai Dieu.

L'EMPEREUR Tchien - long au Talai-lama :

« Placé par le ciel à la tête des dix mille
» royaumes, je mets tous mes soins à les
» gouverner avec bonté. Je n'oublie rien
» pour procurer à tout ce qui jouit de la
» vie, une heureuse tranquillité. Je tâche
» aussi de faire fleurir la doctrine et la
» religion (1). Lama, je suis persuadé
» que vous entrez dans mes vues, et que
» vos intentions ne sont pas différentes des
» miennes. Je n'ignore pas que vous faites
» tout ce qui dépend de vous pour ne rien
» omettre de ce que prescrit votre loi.
» Vous êtes exact à la prière, et vous mettez
» toute votre attention à bien prier. C'est
» par-là principalement que vous êtes le
» plus ferme appui de la religion de Fo. J'en

(1) On voit que l'empereur n'explique point quelle est cette doctrine et cette religion, parce qu'il ne veut blesser ni les Chinois ni les Tartares.

» suis dans la joie de mon cœur, et je vous
 » donne avec plaisir les louanges qui vous
 » sont dues »

Après lui avoir parlé de la maladie et de la mort d'Erteni, et lui avoir dit qu'il lui renvoie le corps de ce lama, il ajoute :

« J'ai député le sixième Ago (1), qui est
 » aujourd'hui l'aîné de mes fils, pour l'ac-
 » compagner à trois journées de distance de
 » Péking, et j'ai nommé Pé - tchin - gué,
 » mandarin du tribunal des affaires étran-
 » gères, et Iroul-tou, l'un de mes gardes,
 » pour le conduire jusqu'au Thibet. Je vous
 » recommande les lamas qui accompagnen-
 » ront le corps, et qui feront les prières,
 » que vous aurez déterminées pour le com-
 » plément de la cérémonie funèbre. J'espère
 » que vous vous prêterez volontiers à ce que
 » vous saurez devoir m'être agréable. Il ne
 » me reste plus qu'à vous dire que j'ai chargé
 » Pé - tchin - gué, et ceux de sa suite, de
 » vous saluer de ma part : Ils vous ré-
 » mettront un *sou-tchou* (2) de corail, pour

(1) Ce titre est tartare; on le donne à tous les fils de l'empereur.

(2) Le Sou-tchou est un cordon de grains qu'on porte en sautoir. Il y en a de perles, de corail, de crystal,

» les jours de grandes cérémonies ; une
 » théière d'or, du poids de trente onces,
 » une coupe du même métal et du même
 » poids, une théière et une coupe d'argent,
 » trente sou-tchous, dont les grains sont de
 » différentes couleurs, et vingt bourses de
 » soie, tant grandes que petites. »

Tchien-Long avoit décoré le frère du Pantchan-lama du titre de prince de la prière qui a son effet. Mais ce prince lama ne voulut, ni prier pour l'empereur, ni avoir confiance en lui ; et craignant sans doute que la maladie qui avoit fait mourir son frère à Péking ne vînt l'attaquer au Thibet, il se réfugia avec ses trésors dans le royaume de Népaul, sur les frontières de l'Indostan.

Quelque temps après le roi de Népaul fit une incursion dans le Thibet. Tchien-long envoya aussitôt une armée au secours du Talai-lama. Le roi de Népaul qui, disent les Chinois, étoit aidé par les Anglais, fut vaincu et obligé de se reconnoître vassal de l'empereur. Mais en délivrant le Thibet des armées du Népaul, les Chinois, ou plutôt les Mantchoux, s'en rendirent maîtres, et un de leurs généraux de bois odoriférant et d'autres matières, suivant le rang des mandarins et des lamas qui les portent.

y resta avec le titre de Han, pour gouverner au nom de l'empereur de la Chine.

Ni l'agrandissement de son vaste empire, ni les devoirs continuels de son rang, n'empêchoient Tchien-long de se livrer à des soins d'une moindre importance, et d'encourager les talens et le zèle par d'éclatans exemples de gratitude. La mort de Yu-ming-tchoung lui fournit l'occasion de donner aux lettrés une nouvelle preuve des hautes espérances qu'ils pouvoient concevoir, sous le règne d'un prince, vigilant appréciateur du mérite.

A peine monté sur le trône, Tchien-long avoit tiré Yu-ming-tchoung de l'obscurité pour le placer auprès de lui et le charger de tenir son pinceau. Bientôt ce savant devint grand maître de la doctrine, et l'oracle de tous les lettrés de l'empire. Il jouit plus de quarante ans de sa gloire. Lorsqu'il eut cessé de vivre, l'empereur composa lui-même son éloge; et après avoir consulté le tribunal des rites, il lui fit rendre tous les honneurs qu'on rend aux princes du sang impérial.

Le fleuve Jaune fait souvent d'affreux ravages dans les provinces qu'il traverse. La quarante - quatrième année du règne de Tchien-long,

Tchien-long, il rompit ses digues, inonda une vaste étendue de pays, et ruina un très-grand nombre de familles. L'empereur ordonna à son ministre *Akoui* de remédier à ces maux. Akoui, voulant empêcher que le fleuve ne débordât encore, lui ouvrit un second canal, et lui ôta une partie de ses eaux, pour les porter dans le lit d'une autre rivière, qui est à deux cents lys de distance, et arrose la province de Kiang-nan. Ce grand travail se fit sans corvées, et coûta à l'empereur plus de dix millions de tael's d'argent (1).

L'année suivante, l'empereur visita, de 1781. nouveau, la province de Kiang-nan; et, voyant que le fleuve Kiang (2) n'étoit pas moins dangereux que le fleuve Jaune, il chargea Akoui d'en fortifier les digues, et d'en arrêter les débordemens.

A peine Akoui avoit achevé cet ouvrage,

(1) Le tael d'argent vaut 7 francs 50 centimes.

(2) Quelque soin qu'on prenne en Chine, pour empêcher les grandes inondations, on ne peut pas toujours réussir. En 1742, la ville de Yen-tcheou-fou, très-élevée au-dessus du rivage du Sin-ngan-kiang fut entièrement submergée. L'empereur fit distribuer aux habitans de cette ville et des campagnes voisines, une immense quantité de riz et 38,950 tael's d'argent.

qu'il eut ordre d'aller soumettre les Mahométans du Schen-si et des provinces limitrophes. Leurs hordes s'étoient révoltées, et tenoient renfermée dans les gorges des montagnes, une armée de vingt mille Mantchoux, commandée par le jeune Ho-ta-zhin (1), favori de l'empereur. Akoui vola au secours d'Ho-ta-zhin, le délivra, et fit rentrer les Mahométans dans le devoir.

Cette même année, les rebelles ne furent pas les seuls contre lesquels Tchien-long employa Akoui. Il lui ordonna de parcourir les provinces, sous différens prétextes, et de s'informer secrètement de la conduite de divers mandarins, qu'on y accusoit de mal remplir leur devoir. L'intègre Akoui mit sous les yeux de son maître tous les renseignemens qu'il avoit pris. Des commissaires du tribunal des crimes furent soudain envoyés sur les lieux, pour juger les prévaricateurs. Dans plusieurs endroits, on trouva que des sommes considérables manquoient dans les trésors de l'état, parce que les trésoriers les détournoient passa-

(1) C'est probablement le même qui, élevé depuis au rang de colao, est appelé Ho-chong-taung, dans le voyage de lord Macartney.

gèrement pour les faire valoir à leur profit. Ailleurs, ceux qui étoient chargés de faire exécuter les loix et d'encourager les bonnes mœurs, se livroient à une lâche cupidité, et s'enrichissoient aux dépens des malheureux, à qui ils vendoient leur funeste protection. Enfin, trois cent quatre-vingts mandarins furent trouvés coupables, et subirent le châtiment qu'ils méritoient. Les uns furent punis de mort, les autres privés honteusement de leurs places, et le plus grand nombre exilé en Tartarie.

Quelque temps auparavant Ly-ché-yao, ancien gouverneur de Canton, vice-roi de la province de Yun - nan , maître de la doctrine, et l'un des premiers hommes de l'empire , fut condamné à être décapité, pour avoir toléré et peut-être encouragé la rapacité d'un de ses agens. L'empereur lui accorda sa grâce. Il fit plus encore : il lui confia le gouvernement de la province de Kan-sou. Bientôt les Hoei-tsée (1), peuple fanatique et répandu dans les montagnes de

(1) *Hoei-tsée* est le nom que les Chinois donnent à tous les Mahométans. La nation, dont il est ici question , étoit les Hoei-tsée à bonnets blancs. Presque tous les Hœi-tsée sont d'origine tartare.

cette province , se révoltèrent contre le gouvernement. Au lieu d'informer la cour de cette révolte , Ly-ché-yao tenta de la réprimer avec les seules troupes qui étoient à ses ordres : mais il ne put en venir à bout ; et après avoir perdu beaucoup de monde , il fut forcé de demander du secours à Péking. Akoui reçut à l'instant ordre de marcher contre les rebelles , et ces malheureux disparurent de la surface de la terre.

Ly-ché-yao , coupable de négligence et de présomption , et à qui on reprochoit tout le sang qui venoit d'être versé , fut , pour la seconde fois , condamné à perdre la vie ; mais l'empereur la lui laissa encore , et après l'avoir fait servir quelque temps dans un rang inférieur , il le rétablit dans ses premiers emplois. Une clémence si extraordinaire étoit-elle l'effet du caprice ? Non. Tchien-long la regarda comme un nouveau moyen de récompenser Akoui , dont il savoit que Ly-ché-yao étoit parent.

1782. En 1782 , un événement désastreux fournit à Tchien-long une nouvelle occasion de signaler sa munificence. Il y eut un si terrible tremblement de terre , et la mer s'éleva si prodigieusement dans le détroit

de Formose , que la belle île à laquelle les Européens ont donné ce nom , resta submergée pendant douze heures (1). La capitale de l'île fut presque entièrement renversée. Deux vaisseaux de guerre et près de cent navires marchands qui étoient dans le port , disparurent à jamais ; et douze vaisseaux de guerre et un très-grand nombre de jonques et de bâtimens de toute espèce , furent fracassés. Dès que l'empereur fut informé de cette calamité , il donna ordre au vice-roi de Fou-kien de fournir à ceux des malheureux habitans de Formose qui étoient échappés à la chute de leurs maisons et à la fureur des eaux , tous les secours dont ils avoient besoin. Il fut promptement obéi.

La Chine est un des pays du monde les plus peuplés , même en raison de sa vaste étendue (2), puisque d'après des recensemens

(1) Les Chinois nomment l'île Formose , Tay-ouang. Cet événement arriva le 22 mai 1782.

(2) La Chine propre comprend du nord au midi dix-huit degrés ; et d'orient en occident , environ quinze degrés. Mais si l'on prend depuis la pointe méridionale de l'île de Hai-nan , jusqu'à l'extrémité septentrionale de la Tartarie conquise par les armes de Tchien-long , on trouvera neuf cents lieues d'étend-

exacts (1), les seules quinze provinces renfermées dans la grande muraille , contiennent trois cent trente-trois millions d'habitans. On dit, en outre, que cette prodigieuse population augmente de deux cinquièmes à chaque génération (2) ; et cette assertion ne paroît point exagérée, quand on songe qu'en Chine une foule de causes physiques, morales et politiques, contribuent à la propagation de l'espèce humaine. Aussi, le moindre fléau qui frappe quelque partie de l'empire chinois fait presque toujours périr un nombre immense de victimes.

Après le tremblement de terre de l'île
1783. Formose ; une sécheresse , qui dura trois ans , désola les provinces de Kiang-nan, de Tché - kiang , de Ho-nan et de Chantong , et fut accompagnée de la plus horrible disette. L'empereur fit ouvrir tous les magasins où l'on tient en réserve des grains pour les temps calamiteux , et

due ; et depuis la mer orientale jusqu'aux confins de la petite Boukharie , c'est - à - dire de l'est à l'ouest , quinze cents lieues.

(1) Voyez l'Appendice à la suite du Voyage de Macartney.

(2) *Mémoires des Missionnaires , tome 13.*

prodigua ses trésors pour faire venir du bled et du riz, des provinces où la sécheresse ne se faisoit point sentir. Mais il ne put sauver tous les habitans des pays qui manquoient de subsistances. On en voyoit des troupes nombreuses, courant d'un air égaré dans les montagnes, pour manger l'écorce des arbres, et les racines que receloit encore un sol dépourvu de toute espèce de verdure; et quand quelqu'un de ces infortunés tomboit mort de fatigue et d'inanition, ses compagnons affamés se jetoient sur son cadavre et le dévoroient.

Cette triste époque du règne de Tchien-long fut celle où il montra le plus qu'il étoit vraiment digne de régner (1). Son grand âge ne l'empêchoit pas de s'occuper sans relâche des secours qu'exigeoient les cantons en proie à la famine. Il veilloit lui-même à l'approvisionnement de ceux qui étoient près de lui. Les marchands de

(1) L'empereur de la Chine porte, comme je l'ai dit plus haut, le titre de père et mère de l'empire, et celui de *fils du ciel*. C'est en secourant les malheureux, qu'il doit se montrer digne de ces titres augustes, car les veuves, les vieillards sans enfans, les orphelins et tous les pauvres sont désignés par les Chinois, sous le nom de *peuple du ciel*.

Péking , prétendant que le riz leur avoit coûté fort cher , voulurent le vendre à un prix que le peuple ne pouvoit y mettre. L'empereur , qui en fut instruit , paya ce que demandoient les marchands , et fit livrer le riz au peuple à un prix ordinaire. En même-temps il publia un chang-yu , dans lequel il disoit : — « Dans ces circonstances » malheureuses , c'est tout ce que je puis » faire , et je le fais ».

Il encouragea , il récompensa , par des éloges publics et par des dignités , les mandarins qui secondèrent ses soins paternels , et il punit avec sévérité l'infame audace de ceux qui osèrent prévariquer dans la distribution de ses dons. Il réprimanda même Fou-lé-houn , gouverneur de Canton (1), parce qu'il lui avoit offert , de la part des marchands de cette ville , un secours de trois cent mille onces d'argent : — « Fou-lé-houn peut-il ignorer , » écrivoit - il , que tous mes trésors sont » ouverts pour le soulagement de mon » peuple ? Non-seulement j'ai affranchi de » toute espèce d'impôt les provinces qui » ont souffert de la disette , mais j'ai fait

(1) Il fut , depuis , accusé de concussion , dépouillé de ses biens et condamné à l'exil.

„ ouvrir les greniers publics , et j'ai donné
 „ pour l'achat des grains plusieurs dizaines
 „ de millions d'onces d'or et d'argent. Com-
 „ ment Fou - lé - houn a - t - il donc le cœur
 „ assez étroit , assez vil , pour me supposer
 „ de la cupidité , et se persuader que je puis
 „ être bien aise de faire entrer dans mes
 „ coffres trois cent mille onces d'argent ,
 „ en dédommagement d'une partie des
 „ sommes immenses qui en sont sorties? „

Un simple lettré avoit osé imprimer un
 écrit pour exhorter Tchien-long à se nommer
 un successeur. Ce prince , qui crut voir dans
 ce conseil un secret mécontentement , et
 l'exemple d'une hardiesse dangereuse , réfuta
 lui-même publiquement l'écrit , et livra l'au-
 teur au tribunal des crimes , qui le jugea
 coupable de lèse - majesté , et comme tel
 digne de mort. Malgré cela , au bout de
 quelque temps , le collège des Han-lin (1)
 renouvela l'exhortation du lettré puni ; et
 cette fois-ci l'empereur , au lieu de s'en
 offenser , déclara que pour ne pas exciter
 de la jalousie et des brigues entre les pré-
 tendans au trône , il ne feroit point con-
 noître son successeur avant de lui céder

(1) Le tribunal de l'histoire.

l'empire , mais qu'il abdiqueroit à la fin de la soixantième année de son règne (1). Cependant une éclipse de soleil devoit avoir lieu cette même année , et un pareil phénomène étant toujours regardé par les Chinois comme un présage sinistre , Tchien - long se détermina à remettre son abdication à l'année suivante (2).

Tchien - long voyant que les divers rejets de sa famille étoient , pour la plupart , inutiles en Chine , et vivoient même quelquefois d'une manière peu honorable , résolut de les transplanter en Tartarie. Mais aussitôt que les princes connurent ce dessein , ils firent mouvoir tant de ressorts , que l'exécution en fut suspendue. Alors l'empereur fit assembler ces princes , qui étoient au nombre de deux mille (3) , et après leur avoir assigné les différens titres et les marques de distinction qu'ils devoient porter ,

(1) En 1795.

(2) En 1796.

(3) Ces princes étoient les descendans de mâle en mâle de Chun-tchi , de Kang-hi , de Yong-tcheng , et les fils , petits-fils , et arrières petits-fils de Tchien-long lui-même. L'un de ces derniers avoit des enfans , mais ils n'étoient point en âge d'assister au festin de l'empereur.

et leur avoir déclaré qu'il exileroit à Moukden ceux dont la conduite ne seroit pas désormais digne de leur rang, il leur donna le festin de cérémonie. — « Il me semble, 1785.
 » dit-il à cette occasion, que je vois mes
 » ancêtres sortir de leurs tombeaux, et
 » venir prendre part à la satisfaction que
 » je goûte. »

Lorsqu'il fut entré dans la cinquantième année de son règne, Tchien-long la célébra par un autre festin de cérémonie, non moins intéressant que le premier. Il le donna à trois mille vieillards choisis dans tous les ordres des mandarins, dans toutes les classes du peuple, et même parmi les missionnaires européens (1). Il se mit à table avec eux, et les fit servir par des mandarins, à la tête desquels étoient ses fils, et plusieurs autres

(1) Il y avoit entr'autres le respectable Amiot, et le jésuite d'Espinha, portugais, élevé au grade de mandarin, et président du tribunal de mathématiques. Tchien-long donna plusieurs fois aux missionnaires des preuves d'une grande bienveillance. Quand leur église brûla, il leur avança dix mille ouces d'argent pour la rebâtir. Il récompensa, par des honneurs distingués, la vieillesse des frères Castiglione et Sickelpart, qui, ayant beaucoup de talent pour la peinture, avoient embelli de leurs tableaux les palais de Péking et de Yuen-min-yuen.

princes de son sang. — A la suite du repas, on joua une espèce de drame qui représentoit les quatre âges de la vie, et la fête fut terminée par un hymne en l'honneur du Tien, et par la distribution du bâton de vieillesse, et des autres présens que reçurent tous les convives, avec une pièce de vers que l'empereur avoit composée lui-même, à l'occasion de cette mémorable journée (1).

1786. Au commencement de l'année suivante, Tchien-long fit lui-même, comme de coutume, l'examen général des mandarins et des lettrés, cérémonie auguste, dans laquelle tous ceux qui prétendent à un avancement de grade sont obligés de donner des preuves évidentes de leur science. L'empereur prouva lui-même alors combien il étoit en état de les juger.

Ce prince avoit fait composer une histoire chronologique de l'empire chinois, à laquelle avoit présidé la critique la plus sévère et la plus lumineuse. Il étoit l'auteur de plusieurs

(1) Les vieillards, qui assistèrent au festin de l'empereur ne furent pas les seuls qui eurent part à ses bienfaits. Tous ceux qui avoient passé soixante ans, reçurent des présens, et tous les habitans de la Chine furent exemptés de la taille pour cette année.

discours et de plusieurs poèmes, dans lesquels les savans de sa nation admiroient à-la-fois la profondeur des pensées, et l'élégance des expressions(1). Il voulut laisser encore un autre monument de son amour pour les lettres. Il ordonna de faire réimprimer les meilleurs ouvrages chinois, et il en porta la collection jusqu'à cent soixante-huit mille volumes.

Le tribunal (2) qui a l'inspection générale sur la police de l'empire, invita Tchien-long à faire chasser les comédiens et les chanteurs qui s'étoient extraordinairement multipliés dans Péking, au détriment des bonnes mœurs. Après avoir consulté les principaux magistrats des grands tribunaux, il répondit qu'il falloit au peuple quelque délassement qui lui fît oublier ses maux; qu'ainsi on devoit, non pas proscrire les chanteurs et les comédiens, mais les obliger à respecter les mœurs, et les punir sévèrement s'ils y manquoient (3).

(1) Ses poésies forment un recueil de vingt-quatre petits volumes.

(2) Ce tribunal se nomme le *Tou-tcha-yuen*.

(3) Les comédiens sont très-méprisés en Chine. Les censeurs de l'empire ont obtenu que, pour effacer la tache qu'imprime cette profession et parvenir aux grades de lettrés, il faudroit jusqu'à trois générations. — Les

Cependant, la guerre vint occuper encore un moment le génie de Tchien-long. Le roi de Tonquin, attaqué par l'usurpateur de la plus grande partie de la Cochinchine (1), implora la protection de l'empereur, dont

femmes chinoises ne paroissent jamais sur le théâtre ; leurs rôles sont ordinairement joués par des eunuques ou par de jeunes garçons.

(1) Le roi légitime de la Cochinchine ne conservoit que sa province la plus méridionale, tandis que le reste de son royaume étoit au pouvoir de ses ennemis. En 1786, un missionnaire français, décoré du titre d'évêque de la Cochinchine, conduisit en France le fils aîné du roi ; et, comme il avoit les pouvoirs nécessaires pour traiter avec la cour de Versailles, il promit que le monarque cochinchinois laisseroit les Français former un établissement dans la baie de Turon, à condition qu'ils l'aideroient à remonter sur le trône. La cour de Versailles y consentit, et elle fit partir les secours qu'elle destinoit à ce prince, sous les ordres du général Conway, gouverneur de Pondichéri : mais, soit négligence, soit mauvaise volonté, ce général laissa le roi de la Cochinchine dans l'abandon. — Depuis, les Anglais ont essayé de gagner le missionnaire, évêque de la Cochinchine, afin qu'il engageât le roi à s'adresser à eux. Ce brave français a refusé toutes leurs offres. En se rendant en Chine, lord Macartney ne passa à Turon, que pour tâcher de faire donner ce port aux Anglais ; mais ses soins furent inutiles.

son ennemi et lui étoient également tributaires. Tchien-long n'hésita pas à faire marcher vers le Tonquin une nombreuse armée, sous le commandement du vice-roi de Canton. Malgré ce secours, le roi de Tonquin fut détrôné.

Le conquérant se reconnut vassal de la Chine; et à ce prix, il fit bientôt la paix avec le général chinois, qui, plus adroit négociateur qu'habile guerrier, se crut trop heureux de faire oublier le défaut de ses talens militaires, en annonçant à son maître les hommages du vainqueur.

L'on a déjà vu que lorsque les Russes refusèrent de rendre le chef des Zongores, Amoursana, et sur-tout dès que les Tourgouths eurent abandonné les rives du Volga, pour se retirer sur les bords de l'Ily, la cour de Pétersbourg et celle de Péking vécut dans une assez grande mésintelligence. Leur froideur augmenta encore, parce que les Russes se permirent d'enfreindre quelques articles des conventions qui avoient été faites entre les deux empires.

Ces conventions portoient que, « Lorsque
 » les deux nations auroient à traiter, sur
 » les frontières, des affaires communes à

„ l'une et à l'autre, le gouverneur russe ,
 „ d'une part, et le regulo (1) tartare , ou tel
 „ autre qui commanderoit en chef du côté
 „ de la Chine , s'y rendroient en personne
 „ pour les terminer „. — Les Chinois
 observoient fidèlement cet article ; mais ils
 se plaignoient de ce que souvent le gou-
 verneur russe se faisoit représenter par des
 officiers subalternes , ce qui blessoit singuliè-
 rement la fierté tartare.

Il étoit aussi statué que : — « Lorsque dans
 „ les lieux soumis à la domination des
 „ Chinois , on auroit pris quelques bri-
 „ gands ou autres malfaiteurs , sujets des
 „ Russes , et dans les lieux soumis aux
 „ Russes , quelques brigands ou autres
 „ malfaiteurs , sujets des Chinois , on les
 „ conduiroit sur les frontières pour les
 „ faire juger par les commissaires des deux
 „ nations , les condamner à être décapités ,
 „ si on les trouvoit coupables , et exposer
 „ leurs têtes , à la vue du public , pour ser-
 „ vir d'exemple „. — Les Chinois se con-
 formoient également à cet accord , et accu-
 soient les Russes de l'avoir violé plus d'une

(1) C'est le titre de quelques-uns des principaux
 officiers qui commandent en Tartarie.

fois. Ils citoient, sur-tout, une occasion récente , où les Russes n'avoient fait que punir , à leur manière , quelques-uns des leurs , convaincus d'avoir exercé des brigandages dans les possessions chinoises. 1786.

L'empereur de la Chine leur fit écrire ces propres mots : — « Vous vous êtes contentés de faire battre légèrement ces malfaiteurs , et de les dépayser pour les mettre à l'abri de nos poursuites et des châtimens auxquels la loi les condamne. — Il faut absolument nous les livrer , afin qu'on fasse à leur égard ce que nous avons fait nous-mêmes à l'égard de ceux de nos sujets , qui ont été convaincus d'avoir exercé leurs brigandages dans vos possessions. — Il faut nous les livrer pour qu'on les décapite , et qu'on expose leurs têtes aux yeux du public. »

Les Russes répondirent par une foule de raisons , dans lesquelles ils sembloient allier la politique à l'humanité. Ils alléguèrent une de leurs loix , qui , en commuant la peine de mort en d'autres peines , faisoit mieux sentir aux coupables toute l'horreur de leur crime , et les rendoit d'un exemple plus utile au public. — « Nous sommes les

„ maîtres d'établir chez nous telle loi qu'il
 „ nous plaît , ajoutoient-ils , et personne n'a
 „ le droit de le trouver mauvais. — Il est
 1786. „ fâcheux que pour si peu de chose le bon
 „ accord soit interrompu entre deux grande
 „ empires , et que vous regardiez comme
 „ très - important pour vous , qu'on fasse
 „ couler le sang de quelques misérables qui
 „ ne valent pas la peine qu'on s'occupe
 „ d'eux : „

L'empereur fut piqué de ces derniers
 mots. Aussi ses ministres dirent dans une
 longue réplique : — « Notre auguste maître ,
 „ à l'exemple du ciel suprême , se plaît à
 „ accorder la vie : mais il veut que ceux
 „ à qui il la donne ne soient pas indignes
 „ d'en jouir. S'il fait mourir , ce n'est que
 „ quand la loi l'ordonne , et pour obéir lui-
 „ même à la loi. „ — En même-temps on
 défendit à tous les sujets de la Chine de
 trafiquer avec les Russes , jusqu'à ce que
 la cour de Pétersbourg eût donné la satis-
 faction qu'on attendoit d'elle.

Catherine II , qui savoit de quel avan-
 tage le commerce de la Chine étoit pour
 ses états , ne se rebuta point. Elle résolut
 de faire partir une ambassade pour la Chine.

Elle choisit le président du sénat de Pétersbourg pour remplir cette importante mission. Mais l'ambassadeur n'étoit point encore hors des limites de la Russie, que de nouveaux ordres l'arrêtaient, et lui enjoignirent d'envoyer son secrétaire à Péking, en qualité de simple agent. 1787.

Le secrétaire russe trouva la cour de Péking très-irritée contre sa nation. Cependant, après un an de négociations, il obtint qu'il y auroit un arrangement entre les deux empires. En conséquence Tchien-long chargea le kolao (1) Sun-ta-zin de se rendre à Yachta, où se trouva en même-temps un 1788.

(1) Mandarin du premier rang. Il n'y en a que six. — Les autres mandarins sont divisés en neuf classes et portent au haut de leur bonnet, un bouton rond de pierre précieuse, de verre ou de métal, dont la couleur rouge, bleue ou blanche, distingue leur rang. — Il y a aussi en Chine, trois rangs de princes, les *Ouang*, les *Pei-lé* et les *Pei-tsée*. Les *Koung* viennent immédiatement après, et d'autres grands portent encore des titres inférieurs; mais aucun de ces titres n'est héréditaire. — Les fils de l'empereur se distinguent, ainsi qu'on l'a vu plus haut, par les titres tartares d'Ago. — L'empereur, ses fils et quelques autres princes, portent sur leur bonnet, au lieu d'un bouton de pierre ou de métal, un nœud de soie rouge appelé *Kata*.

des ministres de Catherine. On conclut un nouvel accord, et le commerce reprit entre les deux nations.

Depuis que les Européens fréquentent la Chine, ils ont souvent couru risque de s'en voir fermer l'entrée, et ils l'auroient vu, en effet, si la cupidité des mandarins ne les avoit pas à-la-fois vexés et protégés. Cependant, les Européens se sont rendus coupables de torts, dont les mandarins eux-mêmes ont exigé une punition exemplaire. Les Anglais, sur-tout, ont vu plus d'une fois humilier leur arrogante audace. Cette nation à la caboche rousse (1), comme l'appellent les Chinois, avoit obtenu la permission d'établir des comptoirs à Ning-po et à Chu-san, dans la province de Tché-kiang, où le thé et les soieries se vendent à bien meilleur marché qu'à Canton : mais la cour de Péking, craignant que l'admission des étrangers dans plusieurs de ses ports, ne corrompît les mœurs du peuple, obligea bientôt les Anglais à se contenter d'aller, comme les autres Européens, traiter dans le seul port de Canton.

Les Anglais, sentant combien leur ex-

(1) *Voyage de Macartney, tome 1er., page 17.*

pulsion de Chu-san, diminnoit les profits de leur commerce , et se trouvant offensés de n'être pas plus favorisés que leurs concurrens , engagèrent un lettré à traduire en chinois les plaintes qu'ils vouloient faire passer à l'empereur contre le gouvernement de Canton : mais le malheureux lettré fut découvert ; on lui fit son procès, et il eut la tête tranchée.

Quelque temps après , un capitaine anglais s'étant emparé d'un batelier chinois , qui , en charriant du thé à bord de son vaisseau , en avoit volé quelques caisses , le fit garrotter , le conduisit en pleine rade ; ensuite , sous prétexte de faire un exemple , il mit le feu au bateau du prisonnier. Tous les Chinois furent blessés de cet acte d'autorité. Le gouvernement de Canton réclama l'incendiaire , pour le faire punir suivant les loix ; et les Anglais eurent l'indignité de livrer un matelot innocent , qui reçut le chabouk à la place de son coupable capitaine.

Un autre capitaine eut l'imprudente barbarie de faire tirer un coup de canon sur un canot chinois. Deux hommes furent tués ; et le malheureux canonnier , que le

vice-roi de Canton força les Anglais de lui livrer, paya de sa tête son aveugle obéissance (1).

Tous ces événemens engageoient le gouvernement chinois à redouter l'ambition anglaise. Le vice-roi (2) de Canton, sur-tout, n'aimoit point les Anglais ; et quand cet officier fut chargé d'aller combattre le roi de Népanl, et qu'il crut reconnoître des soldats anglais dans l'armée népanlienne, il devint l'implacable ennemi de la nation anglaise.

1792. Cependant, les Anglais ne désespérèrent pas de se rendre la cour de Péking favorable. Georges III envoya une ambassade et des présens magnifiques à l'empereur de la Chine. Lord Macartney, chargé de cette ambassade, fut accueilli d'une manière très-

(1) Je rapporte cet événement d'après un témoin oculaire et désintéressé. Sir George Staunton le raconte très-différemment. Il dit que ce n'est que par hasard que les deux Chinois furent tués. Mais si c'est *par hasard* que les Anglais ont tiré un coup de canon sur un canot, est-ce aussi *par hasard* qu'ils ont livré le canonnier à la place du capitaine, quoiqu'ils sussent bien que le malheureux auroit la tête tranchée ?

(2) Chun-ché-y.

distinguée par l'empereur (1); mais avec beaucoup de réserve et de défiance par ses ministres. L'ambassadeur reçut même bien plutôt qu'il ne le désiroit, son audience de congé, et il retourna en Angleterre, n'ayant rempli que très - imparfaitement sa mission. 1793. 1794.

A peine lord Macartney avoit-il repassé le détroit de la Sonde, que les agens de la compagnie des Indes hollandaise à Batavia, firent partir pour Péking M. Isaac Titzing (2) et M. Van-Braam Houkgeest, auxquels ils donnèrent le titre d'ambassadeurs (3). Tchien-long les reçut avec la haute bienveillance dont il payoit les hommages de tous ceux qu'il regardoit comme ses tributaires: mais on doit l'avouer, il mit une grande différence entre les distinctions qu'il leur accorda et celles qu'avoient obtenues les Anglais. 1795.

(1) Il le dispensa du *Ko-téou*, cérémonie qui consiste à frapper neuf fois la terre, avec le front, devant le trône de l'empereur.

(2) Il a résidé long-temps au Japon; et l'on dit qu'il en connoit parfaitement la langue et les usages, et qu'il en prépare une description très-curieuse.

(3) La relation de M. Van-Braam est imprimée.

Enfin, après être parvenu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans, et en avoir régné 1796. soixante-un avec une vigilance, une activité et une sagesse qui ne se sont pas un seul jour démenties, Tchien-long a abdiqué le trône en faveur du dix-septième de ses fils (1), et il s'est retiré dans un palais, qu'il a fait bâtir au milieu d'un superbe jardin, pour finir, au sein du repos et des lettres, sa longue et glorieuse carrière.

(1) Le 8 février 1796 de l'ère chrétienne et le 20 pluviôse an IV de la république française.

Fin du Précis Historique.

V O Y A G E
DE J. C. HÜTTNER,
EN CHINE
ET EN TARTARIE.

1901

1901

1901

1901

P R É F A C E

DE L'ÉDITEUR ALLEMAND.

AVANT que l'Auteur de cet Ouvrage partît pour la Chine (1), plusieurs de ses amis le prièrent de ne pas se borner à leur donner quelques notions incohérentes sur un Pays où il est si rare de voyager. Ils lui observèrent qu'une simple Relation qu'il leur adresseroit en commun, et dans laquelle il rendroit compte de ce qu'il auroit vu, lui coûteroit beaucoup moins de peine que plusieurs lettres particulières qui répéteroient nécessairement les mêmes faits. Il leur promit alors un court récit de son Voyage , à condition qu'ils ne le communiqueroient pas à d'autres,

(1) Le lecteur se rappelle que M. Hüttner , instituteur du jeune Staunton , a fait ce Voyage avec lord Macartney.

et sur - tout qu'ils ne le livreroient point à l'impression. Cet accord resta gravé dans le cœur des amis de l'Auteur : aussi en fut-il bien plus affligé, quand il apprit qu'il étoit annoncé dans l'une des Gazettes de Hambourg (1). Résolu de rester sourd au conseil qu'on lui donnoit de publier ses Observations, M. Hüttner fut cependant exact à tenir parole à ses amis, en les leur faisant passer de Canton.

Son retour en Europe suivit de très-près l'arrivée de cet Écrit, qui n'étoit encore connu que de peu de personnes, quand l'Auteur leur manda qu'elles ne devoient pas le communiquer à d'autres, parce que le Journal

(1) Voici ce qu'il écrivit à ce sujet : — « Ne croyez pas que je sois assez imprudent pour avoir publié un pareil projet. Je sais très-bien quel est le Journaliste anglais, qui, sans y être invité, en a enrichi ses feuilles. Il n'étoit point mon ennemi ; mais quand il l'eût été, il n'auroit pas pu trouver de meilleur moyen de me nuire qu'une pareille indiscretion. »

de l'Ambassadeur étoit déjà entre les mains du Roi d'Angleterre, et alloit être imprimé par l'ordre de ce Monarque.

Bientôt les Papiers de toutes les Personnes qui avoient été attachées à l'Ambassade, furent remis à Sir George Staunton, chargé de publier la Relation authentique du Voyage. M. Hüttner pria de nouveau, et avec encore plus d'instance, ses amis de tenir la sienne secrète, de peur que quelqu'un ne la fît imprimer avant que celle du Ministre Anglais parût. Ceux à qui M. Hüttner avoit fait passer son Manuscrit, surent se taire sur ce qu'il contenoit, et résolurent de le lui renvoyer, ainsi qu'il le leur avoit demandé. L'affaire parut alors terminée, et l'on cessa d'autant plus aisément d'y penser, qu'Anderson publia, sur ces entrefaites, une espèce de Relation de l'Ambassade Anglaise.

Quelque temps après la foire de Pâques qui se tient à Leipzig , celui qui écrit ceci apprit qu'on y avoit voulu vendre le Voyage d'un Allemand , en Chine; que le premier Libraire , auquel on l'avoit offert , n'avoit pas osé y mettre le prix excessif qu'on en demandoit , mais qu'un second s'étoit trouvé moins difficile. On ne pouvoit pas douter que l'Auteur de cet Ouvrage ne fût M. Hüttner , puisqu'il étoit le seul allemand qui eût suivi l'Ambassade Anglaise ; et il étoit pourtant bien certain que le Manuscrit n'avoit pas été vendu par lui. Il falloit donc que ce Manuscrit fût supposé ou dérobé ; et on n'eut pas beaucoup de peine à s'assurer qu'un vol l'avoit , en effet , mis dans la possession du vendeur.

Un homme , peu délicat , mais dont le nom reste encore inconnu , avoit secrètement copié la Relation de M. Hüttner ; et ce dernier fut , contre son attente et ses intentions ,

exposé à la voir paroître sans en retirer aucun avantage. Ses amis jugèrent alors que la publication en étoit inévitable, et qu'il falloit , le plutôt possible , faire imprimer le *Manuscrit original*.

Ces détails paroîtront peut - être de peu d'importance : mais ils sont nécessaires pour faire connoître le droit qu'a l'Ouvrage de M. Hüttner à l'indulgence des Lecteurs.

S'il eût été écrit pour le Public , l'Auteur y auroit , sans doute , ajouté et corrigé beaucoup de choses , et il en auroit supprimé d'autres. Mais quoiqu'il en soit autrement , on remarquera avec quelle circonspection il parle de ce qui a excité toute la mauvaise humeur d'Anderson.

L'Éditeur de cette Relation succincte espère qu'on ne la lira pas sans plaisir, même après celle de Sir Georges Staunton. M. Hüttner , homme sans

prévention et rempli de talens, a vu beaucoup de choses sous un point de vue qui lui est propre. Il a, en outre, comme Allemand, écrit les noms Chinois d'une manière plus exacte que ne pouvoient le faire les Anglais.

C. B.

VOYAGE
DE J. C. HÜTTNER,
EN CHINE
ET EN TARTARIE.

CHAPITRE PREMIER.

RELACHE DE L'AMBASSADE ANGLAISE A
CHU-SAN. NAVIGATION DANS LA MER
JAUNE ET SUR LE PEI-HO. ARRIVÉE
A PÉKING , ET SÉJOUR DANS CETTE
CAPITALE.

Aussitôt que l'empereur de la Chine
a appris qu'une ambassade anglaise étoit
en route pour se rendre auprès de lui, il
a fait publier à Canton, et dans tous les
autres ports de ses états, un édit qui or-
donne aux mandarins de rendre à cette
ambassade tous les honneurs qui dépendront
d'eux, et de ne rien négliger pour accélérer

Tome V.

§ N

son arrivée à Péking. Les Anglais qui, comme on sait, sont très-instruits dans l'art de la navigation, ont, suivant leurs désirs, la permission de parcourir la mer Jaune. Aussi, le vaisseau de guerre le *Lion* (1), et le vaisseau de la compagnie l'*Indostan*, à bord desquels sont l'ambassade et les présens du roi d'Angleterre pour l'empereur chinois, ont fait le tour des îles d'Haynan et de Macao, et cinglé, sans perte de temps, vers le détroit de Formose.

Le premier juillet 1793, nous arrivâmes à Chu-san, dans la province de Ché-kian. Jusques-là, nous avions navigué avec assez de sécurité; car nous étions pourvus des journaux des vaisseaux qui avoient fait la route de Chu-san, où les Anglais avoient une factorerie, lorsque le commerce, que les Européens faisoient en Chine, n'étoit pas encore borné au seul port de Canton. Mais, suivant ce que j'ai appris, aucun navire européen n'étoit encore allé au-delà de Chu-san : or, il nous étoit nécessaire de prendre des pilotes du pays. Nous nous en procurâmes à Chu-san, mais non pas sans difficulté.

(1). De 64 canons.

L'art de la navigation , encore dans son enfance parmi les Chinois , ne diffère pas moins de celui des Anglais , que la première de ces nations ne diffère de l'autre. Les Chinois longent la terre , et ne se hasardent jamais au milieu de la mer Jaune. Aussi , les pilotes de Chu-san cessèrent de nous être utiles , dès que nous perdîmes de vue la côte , dont ils connoissoient les différens points. Cependant , quoique dépourvus même d'une carte , qui pût nous indiquer les rochers et les bancs de sable que nous avions à redouter , nous ne balançâmes pas à gagner la haute mer. Nous eûmes , il est vrai , la précaution de faire marcher en avant les deux brigantins , qui nous avoient jusqu'alors suivis , et de n'aller jamais la nuit qu'avec peu de voiles , ou bien de mettre en panne , ou de jeter l'ancre.

Nous eûmes , pendant quelques jours , un vent très-fort et d'épaisses brumes ; de sorte que le *Lion* , à bord duquel j'étois , ne pouvoit appercevoir ni l'*Indostan* , ni les bricks , et tiroit en vain des coups de canon pour se faire entendre d'eux ; ce qui devoit , sans doute , inspirer beaucoup de crainte à ceux

qui manquoient d'expérience. Mais les brumes se dissipèrent, le vent continua à être favorable, et le 16 juillet, nous découvrimus, sur les côtes de la Chine, des promontoires et des îles que sir Erasme Gower, capitaine du *Lion*, désigna de la manière suivante :

	Lat. nord.	Long. est.
Le Cap Macartney	36° 50'	102° 30'
Le Cap Gower...	36 55	102 36
L'île Staunton.....	36 46	102 25

Le 20 juillet, nous jetâmes l'ancre près de Mi-a-tau, petites îles dépendantes de la province de Schang-tong.

Quoique nos pilotes, qui avoient jusqu'alors différé dans toutes leurs assertions, se réunissent pour nous assurer que le peu de profondeur des eaux, ne permettoit pas à nos grands vaisseaux de se rendre jusqu'à Ta-cou, on crut qu'il étoit convenable de s'en éclaircir par soi-même, parce qu'on craignoit que si, pour se rendre à Péking, on faisoit par terre le long trajet que proposoient les mandarins, les présens destinés à l'empereur ne fussent endommagés. L'ambassadeur fit donc partir un des bricks pour sonder les eaux à l'entrée du Pei-ho,

et prendre tous les renseignemens nécessaires.

Nous ne tardâmes pas à être assurés que, dans le vaste golphe qu'entourent la Corée, le Leao-tong, et les provinces chinoises de Schang-tong et de Pé-ché-lée, la partie où se trouve Ta-cou, étoit trop peu profonde pour que nos grands vaisseaux pussent s'y hasarder. Le brick même, qui ne tiroit que quelques pieds d'eau, avoit plus d'une fois touché le fond. On envoya alors à Ta-cou le plus petit navire de notre escadré, afin de se coucarter avec les mandarins, sur le débarquement de l'ambassade et des présens.

J'avois été à bord du premier brick envoyé pour sonder, et je fus à bord du second : mais il m'est impossible d'exprimer à quel point je fus frappé de tout ce que je vis dans ce singulier pays. Les jonques (1), que nous rencontrions par centaines, les nombreux équipages qu'elles avoient, l'habille-ment, l'attirail de ces marins, le chant dont ils accompagnoient le mouvement de leurs rames, la construction, la commodité,

(1) *Jonque* vient probablement du mot chinois *Tschouang*, qui signifie *vaisseau*.

la propreté de leurs bâtimens ; ensuite , à terre , les maisons , les soldats , les cérémonies , et une foule d'autres objets , excitoient autant mon attention , que nos vaisseaux , notre costume , notre langue et nos mœurs pouvoient exciter celle des Chinois. Ces derniers paroissoient sur-tout étonnés de ce que nos coudes étoient enveloppés d'une cravatte , nos cheveux chargés d'une poudre blanche , nos corps pressés dans des habillemens étroits , qui , suivant eux , blessoient la pudeur , en laissant trop appercevoir le contour des membres. Dans le fait , nous n'avions pas grand'chose à répondre à ces observations. L'étoffe de nos habits , notre linge , nos épées , nos montres , nos chaînes de montre , nos boucles , plaisoient beaucoup aux Chinois. Il admiroient sur-tout nos souliers et nos bottes , car ils n'ont aucune idée de l'art avec lequel les Anglais préparent le cuir.

Trois mandarins (1) attendoient l'ambassade à Ta-cou , que les Chinois nomment

(1) *Mandarin* est un mot portugais , qui vient de *mandare* , et qui désigne un officier chinois , soit civil , soit militaire , quel que soit son rang. Le titre qu'ont les Chinois que nous appelons mandarins , est *Kouang* ,

Tong-ta-cou-peï-ho. Le premier, nommé Tsching-ta-zhin (1), étoit un tartare d'un rang très-élevé, et inspecteur-général des gabelles de l'empire. L'empereur l'avoit principalement chargé de veiller à tout ce qui avoit rapport à l'ambassade anglaise. Le second s'appeloit Chow-ta-zhin. C'étoit un mandarin de l'ordre civil, homme très-savant, et intendant de la grande ville de Tien-sing, dans la province de Pé-ché-lée. Enfin, le troisième étoit un mandarin militaire, nommé Van-ta-zhin, dont le grade répondoit à celui d'un de nos colonels.

Ces trois Chinois nous dirent avoir reçu de l'empereur l'ordre exprès de conduire avec sûreté, au lieu de leur destination, les présens qui étoient toujours les premiers objets dont ils faisoient mention, l'ambas-

ou Kouang-fou. Le mandarinat a autant de grades (*) que l'exige un empire aussi grand que celui de la Chine; et on distingue chaque grade à la couleur du bouton que les mandarins portent au haut de leur chapeau. Le rouge est le premier, ensuite le bleu, le blanc et le jaune. Le rouge et le bleu se distinguent en transparent et en opaque.

(1) Ta-zhin est un titre qu'on donne à tous les hommes d'un rang élevé.

(*) Il y en a neuf.

sade et tout le bagage qu'elle avoit. Ils firent préparer pour cela une grande quantité de grosses jonques, qui, deux jours après, se rendirent à bord de nos vaisseaux, éloignés de Ta-cou d'environ quatre heures de marche.

Nous craignons que les grandes pièces de mécanique, comprises parmi les présens, ne pussent passer des vaisseaux anglais dans les jonques chinoises sans être endommagées : mais ces craintes étoient vaines. Les Chinois suppléent à ce qui leur manquoit d'adresse, par la quantité de bras qu'ils employoient, par une extrême attention, et même par la force de corps, qui, quoiqu'elle ne puisse pas chez eux être comparée à celle des Européens, et sur-tout à l'étonnante vigueur des matelots anglais, est pourtant plus considérable qu'on ne devoit l'attendre d'un peuple dont presque la seule nourriture est du riz et de l'eau. On sait qu'au contraire nos matelots ont chaque jour de la viande et des boissons fortes.

En peu de jours tout fut mis à bord des jonques. Le 5 août (1) nous quittâmes

les vaisseaux qui nous avoient portés d'Europe , après une traversée de dix mois , et nous descendîmes sur la côte de la province de Pé-ché-lée. L'ambassade étoit composée de cent personnes. Lorsque l'ambassadeur quitta son vaisseau , il fut , ainsi que l'exigeoit son rang , salué de dix-neuf coups de canon et de trois buzzas.

En quelques heures la marée nous porta à Ta-cou , qui se trouve à l'embouchure du Pei-ho. Toute la campagne des environs a l'air d'une terre que la mer n'a abandonnée que depuis peu. Les eaux du port deviennent chaque jour moins profondes , et le rivage s'étend de plus en plus.

Des milliers de grandes jonques passent chaque jour en cet endroit , pour remonter le Pei-ho. Elles viennent de Canton , de Fou-kien , de Che-kian , de Schan-nan , de Schang-tong , sur-tout de Nan-king , chargées des productions des provinces du Midi , et prennent en retour les denrées de celles du Nord , principalement du sel. La proximité de la capitale et l'accroissement continuel de sa population , font que ce commerce augmente sans cesse.

A Ta-cou , les Chinois mirent les pré-

sens destinés à l'empereur et notre bagage, sur des jonques plus petites que celles qui les avoient pris à bord des vaisseaux anglais. nous nous embarquâmes sur des yachts très-commodes, et nous poursuivîmes notre route à travers la province de Pé-ché-lée. L'ambassadeur avoit été informé qu'on pouvoit se rendre par eau, non pas tout-à-fait jusqu'à Péking, mais très-près de cette ville ; de sorte qu'il préféra cette manière de voyager à celle d'aller par terre, où l'incommodité des voitures, la chaleur, la poussière et les insectes nous auroient fait horriblement souffrir.

Les yachts, à bord desquels nous étions, avoient une anti-chambre pour les domestiques, une grand'chambre dans le centre avec des tables, des chaises, et ordinairement quatre lits. Il y avoit en outre une cuisine sur le derrière. Les fenêtres étoient mouvantes et garnies en partie de lames d'écaille d'huître, et en partie de papier de Corée. Dans la cale, recouverte d'un plancher épais, qu'on pouvoit lever avec des arganeaux, il y avoit assez de place pour nos malles et le reste de nos effets. Les cloisons, les sièges, les tables et la

plus grande partie du bâtiment , étoient couverts d'un très-beau vernis jaune , que les Chinois tirent d'un arbre appelé *Tsi-chou* (1) , et dont l'éclat et la finesse surpassent de beaucoup les vernis d'Europe.

La longueur des yachts étoit d'environ trente pieds , et leur largeur de huit. Leur pont étoit absolument plat et sans balustrade. Leur équipage étoit composé à - peu - près comme dans nos vaisseaux. Les matelots dormoient sur une estrade très-étroite , qui s'étendoit au - dessous du pont , et n'avoit qu'environ deux pieds et demi de hauteur. Nous avons , dans ces yachts , toute sorte de commodités , à l'exception d'une , que les Européens regardent comme la plus nécessaire. Les voiles de ces bâtimens sont , pour la plupart , faites avec des nattes.

Comme nous allions contre le courant de la rivière , et que le vent ne nous étoit pas toujours favorable , une corde , attachée au haut du mât , servoit à haler les yachts : Ce ne sont point des chevaux qu'on emploie à ce pénible travail , ainsi qu'en Hollande et en Angleterre , mais bien des hommes fort mal-payés et exposés à toute l'incommodité

(1) *Rhus vernix*. Linn.

de la chaleur. Les cordes, qui traînent les yachts, sont faites d'écorce de bambou, et paroissent très - bonnes pour le halage ; quoique cependant, pour toute autre chose, elles ne pourroient pas remplacer les cordes de chanvre et de lin, qui sont d'une excellente qualité en Chine.

Dans la cuisine ou dans l'anti-chambre de chaque yacht, on voit une petite idole, dont l'autel est paré suivant les moyens du capitaine. On place chaque jour devant l'idole une offrande de viande et de fruits, et on brûle de petits bâtons enduits d'une pâte parfumée. Indépendamment de ce service régulier, le capitaine du yacht offre des sacrifices plus solennels, soit lorsqu'il passe d'une rivière dans l'autre, soit lorsque le temps est orageux ou trop calme. Il pose, sur le devant du tillac, des plats de viande et divers autres mets, et met des deux côtés de petits bâtons odoriférans ; il se prosterne trois fois jusqu'à terre, et allume ensuite une grande quantité de serpenteaux, pour que leur bruit puisse réveiller la divinité endormie. Il brûle, de plus, des morceaux de papier découpés à plusieurs coins, et couverts d'une légère feuille d'argent ou d'é-

tain. On trouve , dans toutes les parties de la Chine , de ces papiers à acheter , parce qu'ils servent à tous les sacrifices. Quand ceux du capitaine sont entièrement brûlés , il s'incline de nouveau et termine son sacrifice en jetant dans l'eau quelques grains de sel , et une petite partie de la sauce des mets offerts. Après quoi lui et ses gens se régalent de ce qui reste. Pendant tout le temps que dure le sacrifice , l'équipage se tient debout , derrière le capitaine , et ne prononce pas une seule parole.

Les Chinois regardent le devant du vaisseau comme sacré , soit parce que c'est dans cette partie qu'ils font leurs sacrifices , soit parce qu'elle est dédiée aux divinités des fleuves. Personne ne peut s'y asseoir , et encore bien moins y commettre quelque indécence.

L'agrément que nous avions à voyager par eau , fut souvent interrompu par le bruit du loo chinois , grand bassin de bronze , sur lequel on frappe avec un maillet de bois , pour avertir les haleurs qu'ils vont trop lentement ou trop vite , ou bien qu'ils doivent s'arrêter. Il y avoit des nuits entières durant lesquelles ce bruit ne nous permettoit pas de fermer l'œil ; et il nous échappoit des ma-

lédiction qui , pour le faire cesser , n'étoient pas moins inutiles que nos prières. Si nous passions une nuit sans être troublés par le loo , la chaleur qui , au mois d'août , est insupportable dans ces climats , et de gros maringouins très-piquans , nous enlevoient également le repos. Les gens du pays , accoutumés à cette double incommodité , en souffrent moins que nous n'en souffrions. Aussi s'embarquent-ils sur les premiers bâtimens qu'ils rencontrent. Il est très-peu de grandes villes chinoises qui ne puissent immédiatement communiquer avec le reste de l'empire , par une rivière ou par un canal ; la capitale seule est privée de cet avantage.

. Les Chinois devoient être très-flattés de voir une ambassade venir d'un pays aussi éloigné que le nôtre , et avoir besoin d'un aussi grand nombre de bâtimens que ceux qui nous servoient , car sur les pavillons de ces bâtimens , on lisoit en gros caractères chinois : — « Ce sont les gens qui portent » des présens au grand empereur (1). »

(1) Sur la liste des présens qui furent conduits à Zhéhol , les mandarins mirent , ainsi que sur les pavillons , le mot *kung* , au lieu du mot *ly* , ce qui déplut à l'ambassadeur. Mais ils déclarèrent que *kung* ne signi-

A chaque instant nous rencontrions des bateaux de transport et des yachts, où les marins et les passagers, tantôt avec des lunettes, tantôt seulement avec leurs yeux, nous regardoient d'un air fort curieux. La plupart sembloient très-étonnés de nous voir, d'autres rioient à gorge déployée, et montroient du doigt les choses qui les frapportoient le plus dans notre personne ou dans nos vêtements.

La campagne que nous traversâmes est très-plate; la rivière y fait plusieurs sinuosités, et tout y montre avec quel soin et quelle diligence les Chinois cultivent la terre. Les villes et les villages, qui quelquefois offroient un aspect très-agréable, la foule immense des curieux qui se rassembloient sur le rivage pour nous voir passer, la timidité un peu farouche des femmes qui nous regardoient par les portes entr'ouvertes ou par-dessus les murailles de leurs maisons, et enfin les fioit que présent; et ils ne firent aucune difficulté de remplacer ce mot par un autre. *Kung* est plus imposant, et est ordinairement employé pour les présens qu'on offre à l'empereur. Ainsi, on dit en Europe, qu'on sert quelqu'un, au lieu de dire qu'on l'oblige. L'idée qu'on avoit sur l'inscription des pavillons de l'ambassade, étoit donc mal fondée, et on avoit eu tort de traduire le mot *kung* par *tribut*.

usages des Chinois qui étoient auprès de nous, captivoient suffisamment notre attention.

Dès l'instant que l'ambassade entra en Chine, toutes les dépenses furent aux frais de l'empereur. Tous les jours on apportoit à bord de nos yachts des provisions de la meilleure qualité et en abondance. L'ambassadeur témoigna le désir de payer pour lui et pour sa suite ; mais on lui répondit poliment que l'empereur ne le souffriroit point , parce que l'usage de défrayer les envoyés étrangers , étoit l'un des plus anciens et des plus sacrés de la Chine.

Le 11 août (1), nous arrivâmes à Tien-sing, la seconde ville de la province de Pé-ché-lée. C'est-là que réside le Song-tou, c'est-à-dire le vice-roi de la province. C'étoit un homme âgé et très-estimable, que nous revîmes dans la suite en Tartarie , et qui nous accueillit de la manière la plus amicale. Il nous donna un superbe déjeûné, fit jouer sa troupe de comédiens, pendant toute une matinée , vis-à-vis de l'endroit où nos yachts étoient à l'ancre , nous envoya en présent des fruits , d'autres provisions , des étoffes de soie et des éventails, et il nous auroit retenus beau-

(1) 1793.

coup plus long-temps à Tien-sing , si l'ambassadeur n'avoit pas désiré de se rendre le plutôt possible au lieu de sa destination.

Avant d'approcher de la capitale , nous vîmes dans une étendue d'environ deux milles anglais , une quantité considérable de sel. Il étoit dans des sacs mis en tas et couverts de nattes. Il avoit été fabriqué en partie sur le bord de la mer dans la province de Pé-ché-lée , et en partie dans les provinces méridionales.

Le Pei-ho , que nous remontions , traverse la ville de Tien-sing , où nous eûmes , pour la première fois , occasion de former une juste idée de la navigation intérieure de la Chine. Indépendamment des yachts , destinés aux voyageurs et mouillés en très - grande quantité dans toute l'étendue du port , nous vîmes plus de six cents barques de transport , grandes ou petites , sur la pompe desquelles on lisoit en gros caractère d'où elles venoient et de quoi elles étoient chargées. Je n'exagère point ici le nombre de ces bâtimens ; car je l'ai entendu élever beaucoup plus haut que je ne le rapporte. Tous ceux qui étoient à l'ancre , ainsi que les endroits de la rivière , où il y avoit peu

d'eau , étoient remplis de gens , qui vou-
loient contempler les étrangers , auxquels
le Song - tou rendoit de si grands honneurs.
Quand le peuple n'eût pas pensé que ces
honneurs appartenissent à un ambassadeur ,
il auroit au moins cru qu'ils étoient dus à
notre pavillon jaune ; car le jaune est la
couleur impériale.

Nous eûmes quelque temps assez bon
vent ; et le 16 août, qui étoit l'onzième jour
de notre voyage sur le Pei - ho , nous arri-
vâmes à Tong-schou-fou. Là il fallut débar-
quer les présens destinés à l'empereur ainsi
que notre bagage , afin de les transporter par
terre jusqu'à Péking. Cette opération exigea
quelques jours de retard. Pendant ce temps
là nous fûmes loger dans un couvent de
bonzes , situé à peu de distance de la ville.
Nous étions libres d'entrer, quand nous vou-
lions, dans les deux temples, attenants à ce
couvent. On y adore une divinité femelle ,
qui est la Lucine des Chinois. Les jeunes
filles l'implorent pour en obtenir des époux,
et les femmes stériles la prient de leur ac-
corder des enfans.

Tandis que nous restâmes en cet endroit,
nous y fûmes beaucoup moins exposés à la

curiosité du peuple que sur nos yachts , et nous y jouâmes de plus de repos , que nous n'en avions eu jusqu'alors. Nous y fîmes pourtant d'abord inquiétés par la crainte des gros scorpions et des bêtes à cent pieds , que nous trouvâmes dans nos chambres à coucher : mais ces animaux , auxquels les Européens de nos climats froids ne sont point accoutumés , nous rendirent attentifs et ne nous firent aucun mal.

On construisit sur le rivage deux grands magasins , dont les parois étoient de simples nattes , et on y déposa les présens et le bagage. Tout fut débarqué avec célérité et sans le moindre accident. Mais comment pouvoir le transporter de même à Péking ? rien n'étoit plus aisé. Il y avoit un très-grand nombre d'hommes prêts à porter sur leurs épaules , ce qui ne pouvoit être charié dans des voitures , c'est-à-dire , presque tout ce que nous avions. M. Barrow chargé de surveiller le transport de nos effets , dit qu'il y avoit trois mille hommes (1) employés à les charier. Les mandarins mirent le plus grand ordre dans ce charroi ; et par la ma-

(1) Les manouvriers s'appellent en Chine , *coulis*.

nière dont ils s'y prirent, nos caissés les plus pesantes furent transportées avec facilité. En deux jours tout fut prêt à partir , et le 21 août nous nous remîmes en route pour Péking. Cette ville n'est éloignée de Tongschou-fou que d'environ deux milles ou deux milles et demi allemand (1); et on s'y rend par un chemin large et pavé avec de grands carreaux de pierre.

Les principales personnes de l'ambassade et l'interprète, firent la route dans des chaises à porteurs : mais les autres, ainsi que les artistes, les musiciens, les soldats et les domestiques, eurent des voitures à deux roues, très-dures, très-secouantes, qui me rappelèrent les doux cahots des chariots de poste de ma chère patrie. Nous fûmes, en outre, exposés à toute la chaleur du soleil, et à des nuages de poussière, que des voyageurs nombreux faisoient élever des deux côtés du chemin; ce qui ne rendit point ce jour-là le plus agréable de notre voyage.

Je viens de faire mention de l'interprète; et cela me rappelle qu'il est bien temps que je dise quelque chose d'un homme qui étoit si

(1) Deux myriamètres, ou deux myriamètres et demi.

intéressant pour nous dans le pays éloigné où nous nous trouvions. C'étoit un chinois que l'ambassadeur avoit amené d'Europe. Il y a à Naples un couvent où de jeunes chinois sont élevés aux frais de la Propagande pour devenir prêtres et missionnaires de la religion catholique. Le gouvernement anglais prit deux de ces élèves, et les fit partir pour la Chine avec l'ambassade. Mais il n'y en eut qu'un, le père Jacob Ly, qui osât accompagner l'ambassadeur à Péking. Cet ecclésiastique, non moins recommandable par ses sentimens que par des connoissances qui faisoient beaucoup d'honneur au collège de Naples, se rendit très-utile à l'ambassade. Eh ! quel tort n'auroit-il pas pu lui faire, s'il ne se fût pas montré aussi honnête que le croyoit l'ambassadeur, et que je suis bien certain qu'il a toujours été ? Comme il avoit plus de facilité qu'un étranger pour rendre dans sa langue les idées de ceux qui l'employoient, il étoit à cet égard bien préférable aux missionnaires européens qui se trouvoient à Péking.

Nous apprîmes tous quelque mauvais chinois, qui nous suffisoit pour les choses

ordinaires ; mais le jeune Staunton parvint promptement à parler , à lire , à écrire la langue chinoise d'une manière qui étonnoit tout le monde ; et il servoit souvent d'interprète à l'ambassadeur avec beaucoup de succès.

On savoit à Péking le jour que l'ambassade devoit y arriver. Le chemin étoit couvert de monde jusqu'à une grande distance de la ville , car chacun vouloit voir des étrangers sur lesquels on avoit répandu les bruits les plus merveilleux. Dès que la foule ou la fatigue nous obligeoit de nous arrêter , nous étions entourés de curieux. Les uns tâtoient nos vêtemens ; les autres s'étonnoient de la singulière couleur de nos mains ; et nous ne faisons cesser leur surprise à cet égard , qu'en ôtant nos gants , qui leur paroissoient fort ridicules. Quelques personnes croyoient que nous n'avions point de barbe. En un mot , tout en nous étoit nouveau pour les Chinois , et nos voitures étoient comme des caisses d'optique , dont les spectateurs s'approchoient les uns après les autres.

Les faubourgs qui , du côté par où nous arrivâmes , ne se traversent qu'en une

heure de marche, et la foule croissante des gens à pied, des cavaliers et des voitures, nous annonçoient une des plus grandes villes du monde.

Péking est entouré d'une muraille épaisse, très-haute, et dont les grandes portes, garnies de canons, ont de loin un aspect imposant et majestueux. Que ne font-elles pas espérer de l'intérieur de cette capitale ! Dès que nous y fûmes, l'empressement de la multitude nous parut insupportable ; et malgré la dureté des soldats qui nous conduisoient, et que nous étions bien loin d'approuver, nous eûmes beaucoup de peine à traverser la ville.

La première chose qui captiva mon attention fut le grand nombre de chaises à porteurs des dames, qui avoient jusqu'à vingt porteurs à-la-fois, et étoient suivies d'autant de domestiques. Il m'est impossible de peindre la variété des couleurs, les draperies, les rubans et les autres ornemens qui parent ces voitures. Ce qui y manque de goût est remplacé par la richesse et la somptuosité. Mes yeux furent ensuite frappés de la quantité de dorure qui couvroit l'extérieur des maisons ; et bientôt ils

se fatiguèrent de regarder les gros caractères dorés qui brilloient sur les longues enseignes des boutiques , la forte dorure des portes et des balustrades , les couleurs tranchantes qui s'y mêloient , et le nombre considérable et varié de lanternes de papier , suspendues de tous côtés.

Les rues de Péking sont larges et sans pavé. L'été on a soin de les arroser , ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait une poussière étouffante. Les maisons n'ont point d'étages , ou du moins c'est une règle à laquelle il y a très-peu d'exceptions : mais , on y voit beaucoup de galeries et de balcons. Le devant des maisons est sans fenêtres , et presque toujours occupé par des marchands ou des gens de métier. Il n'y a qu'une seule porte d'entrée , et il est impossible que , de la rue , on puisse voir dans l'intérieur des appartemens. Les toits sont carrés , et ont leurs angles très - alongés , pointus et recourbés. Les tuiles , qui les couvrent , sont cuites , et pourtant la couleur en est grise. On voit des maisons où le toit entier est couvert d'un vernis jaune et très-brillant.

Il faut convenir que dans toutes les bou-

tiques de Péking les marchandises sont étalées d'une manière très-avantageuse, et qu'il y règne un grand air de richesse. On voit çà et là des arcs de triomphe, qui sont en partie de pierres de taille et en partie de bois. Ils sont peints de diverses couleurs, ornés de sculptures et de dorures, et couverts d'un toit : malgré cela, notre goût, bien ou mal fondé, nous empêche de leur trouver l'importance que les Européens croient devoir distinguer ces sortes de monumens.

Je n'ai pas besoin de dire que les rues de Péking sont remplies d'une foule immense de gens chargés de divers fardeaux, de marchands de place, de charlatans, d'oisifs, de mendiants (1), de voitures, de chevaux, etc. On sait que cela est ainsi dans toutes les grandes villes.

J'ai lu quelque part qu'on ne voit jamais une femme dans les rues de Péking : mais cela est faux. Nous en vîmes plusieurs, et dans les rues et à leurs balcons ; et il y avoit non-seulement des femmes du peuple, mais des dames très-bien parées et très-jolies.

(1) Ceci contredit sir George Staunton, qui prétend qu'il n'y a point de mendiants en Chine. (*Note du Traducteur.*)

Péking est partagé en cité chinoise et en cité tartare. Nous fîmes environ deux heures à nous rendre au pied des murs de cette dernière, devant laquelle nous passâmes ; et comme nous ne devions pas d'abord demeurer dans la capitale, nous fîmes, de plus, environ un mille d'Allemagne pour nous rendre au palais impérial de Yuen-min-yuen, où les présens destinés à l'empereur, et le bagage de l'ambassade furent en même-temps portés. On avoit préparé pour l'ambassade, tout près du palais de Yuen-min-yuen, une petite maison de plaisance, habitée autrefois par le célèbre Cam-hi, et occupée encore quelquefois par l'empereur actuel (1).

Les Chinois aiment à voir, dans leurs jardins, des rochers artificiels, de petites montagnes, des groupes d'arbres plantés au hasard, des eaux, et des demeures ombragées et solitaires. A l'exception du principal bâtiment, tout étoit négligé et presque en ruine, dans la maison de plaisance où l'on nous conduisit. Quelques appartemens étoient ornés de tableaux, qui, d'après la parfaite imitation des objets, et l'éclat du coloris,

(1) Tchien-long, petit-fils de Cam-hi, ou Kang-hi.

méritoient l'admiration des connoisseurs. Les maisons, situées à côté de celle où nous étions , ne pouvoient guère être habitées. L'excessive chaleur nous auroit fait singulièrement souffrir, si l'on ne nous avoit pas fourni , soit dans cette maison de plaisance, soit à Péking , et même en Tartarie , une grande quantité de glace. Les Chinois en font beaucoup d'usage pendant l'été.

Près de la demeure occupée par l'ambassade est un palais plus considérable, qu'a bâti et qu'habite souvent l'empereur Tchien-long. C'est là qu'on déposa une partie des présens que le roi d'Angleterre envoyoit au monarque chinois, tels, par exemple, que deux superbes lustres de cristal, ouvrage du fameux Parker, un globe terrestre, un globe céleste, un planétaire, des pendules, et quelques autres objets.

Les palais chinois sont très-différens des palais européens. Celui où l'on mit les présens, s'élève au milieu d'un parterre et consiste en un édifice d'environ quatre-vingt-dix pieds de long sur quarante pieds de large. L'extérieur en est très-brillant. On y voit des fleurs et des dragons sculptés, dorés et en partie couverts d'un réseau de fil-

d'archaï, pour empêcher les hirondelles d'y faire leurs nids. L'œil ne peut, de loin, soutenir l'éclat de cet édifice : mais dès qu'on en approche, on remarque aisément le travail grossier de la sculpture et le mauvais goût avec lequel elle est dorée. La salle est carrelée en marbre blanc. Dans le milieu s'élève un trône avec des marches, autour desquelles est une balustrade d'un bois rouge foncé et très-bien sculptée. Des deux côtés du trône, on voit deux grands éventails de plume, faits avec beaucoup d'art. Audessus du trône, on lit en gros caractères dorés : Tschinn ta quann min, ce qui signifie *la vraiment grande et resplendissante lumière*. Le trône est couvert de drap jaune et le pavé tout autour d'un tapis rouge. On voit, dans la salle, des pendules organisées, des tableaux et différents chefs-d'œuvres des arts chinois. Les fenêtres ne sont garnies que de papier blanc de Corée : mais comme le toit est très-avancé, ce papier est à l'abri de la pluie. De grandes colonnes de bois, peintes en rouge et vernissées, supportent la couverture de l'édifice. A l'entrée du palais, sont deux figures colossales, en bronze, représentant des dra-

gons à cinq griffes, qui sont les armoiries de sa majesté impériale. Loin, et en avant de l'édifice que je viens de décrire, il y en a un autre à-peu-près pareil, devant lequel sont deux grotesques lions de bronze. Celui-ci n'est pas précisément un appartement, mais une galerie ou plutôt une salle ouverte qui conduit à l'autre. L'espace qui sépare les deux bâtimens, forme une très-belle cour, pavée de grands carreaux de granit d'un grain très-fin. Il y en a qui ont dix pieds de long sur quatre pieds de large. La plate-forme sur laquelle est construit le palais, a environ quatre pieds d'élévation, et on y monte par des marches en pierre.

Derrière la salle du trône, on voit un très-joli petit lac, entouré de rochers, de grottes, de grands arbres, ensemble dont l'aspect est très-pittoresque.

Nous trouvâmes dans ce palais, une foule d'eunuques d'un rang élevé, lesquels, par leur insolence, leur ignorance et leur empressement à se mêler de tout, se faisoient aisément distinguer des autres courtisans chinois.

Tandis que nous étions à Yuen-min-yuen,

il y eut une éclipse de lune (1). Elle n'eut pas plutôt commencé, que nous entendîmes le grand bruit qu'on faisoit dans une petite ville voisine, appelée *Kian-hai-tien*. Les petites cloches, les bassins, les claquets et une certaine espèce de tambours, firent peur au dragon qui tenoit déjà la lune dans ses griffes, et aussitôt il l'abandonna.

Au bout de quelques jours, nous quittâmes Yuen-min-yuen pour retourner à Péking, où nous fûmes logés dans un grand palais, consistant en plusieurs bâtimens séparés et très-commodes. Il avoit appartenu à un mandarin qui, d'abord hoppo (2) de Canton, ensuite inspecteur-général du sel, dans la province de Pé-ché-lée, fut accusé de concussion, dépouillé de ses biens et jeté dans une prison où il mourut.

L'ambassade consistoit en un si grand nombre de personnes, que pour faire connoître aux mandarins les diverses choses dont nous avions besoin, il sembloit nécessaire que nous eussions auprès de nous, quelqu'un des missionnaires européens qui se trouvoient à Pékin. L'ambassadeur obtint en conséquence

(1) Le 21 août 1793.

(2) Receveur principal des douanes et des impôts.

que le père Rox (1), missionnaire français, se rendroit tous les jours au palais. Dès-lors cet ecclésiastique nous devint très-utile.

Il auroit sans doute suffi que le missionnaire eût à ses ordres quelques domestiques pour nous procurer ce que nous demandions. Mais, soit par considération, soit par défiance, douze mandarins, au moins, étoient chargés de nous faire avoir les choses qui nous étoient nécessaires. Il y avoit de quoi rire en voyant ces mandarins courir toute la journée dans le palais, comme s'ils avoient été occupés des plus importantes affaires. L'un étoit le mandarin du lait, l'autre le mandarin du pain, un troisième le mandarin portier. Quelques-uns étoient notre conduite, et d'autres rendoient compte à l'empereur de tout ce qui avoit le moindre rapport à nous. Rien n'étoit aussi fatigant que l'importunité de ces mandarins qui, non-seulement se rassembloient autour de nous, lorsque nous étions à table, pour voir s'il nous marquoit quelque chose, mais qui venoient aussi jusques dans nos chambres à coucher.

Chaque mandarin avoit sans cesse, auprès de lui, au moins un jeune homme pour

(1) C'est, sans doute, *Roux* et non *Rox*.

porter sa pipe , chose dont les Chinois ne peuvent pas se passer ; de sorte qu'il entroit toujours chez nous autant de domestiques que de maîtres. Ces derniers amenoient , en outre , d'autres personnes ; car des parties les plus reculées de l'empire , des curieux étoient venus pour nous voir ; et ils n'étoient point admis sans faire des présens considérables aux mandarins qui avoient l'inspection de notre palais. Les deux mandarins même , qui nous avoient reçus à notre débarquement , et accompagnés jusqu'à Péking , ne pouvoient plus pénétrer jusqu'à nous qu'avec difficulté. On leur demandoit de l'or , parce qu'on prétendoit qu'ils avoient reçu de nous des présens considérables.

Les courtisans chinois sont en très-grand nombre , et n'ont , pour la plupart , que des emplois d'un modique revenu ; de sorte qu'ils manquent d'argent , s'endettent et profitent de l'occasion pour friponner. Cela leur étoit , cette fois-ci , plus facile que jamais ; car toutes les choses qu'on achetoit pour nous , étoient comptées à l'empereur dix fois plus qu'elles ne coûtoient , et on ne donnoit ni aux soldats ni aux domestiques ce qui leur étoit nécessaire. D'ailleurs ; nos mandarins

ne

ne se faisoient pas le moindre scrupule de nous demander ceux de nos effets qu'ils trouvoient à leur gré. Nos montres eurent particulièrement l'avantage de leur plaire : aussi plusieurs d'entre nous cessèrent bientôt d'en porter.

Tandis que divers Anglais étoient à Yuen-min-yuen , occupés à monter le planétaire , un missionnaire italien qui leur servoit d'interprète , tira , par hasard , sa montre. Un des principaux courtisans chinois la vit , l'admira , et le soir même il la fit demander au missionnaire , qui n'osa pas la lui refuser. Le chinois lui envoya en retour quelques boîtes de thé et d'autres bagatelles , ce qui ne valoit pas la douzième partie du prix de la montre. On nous raconta beaucoup de traits pareils à celui-là.

Il manquoit , dans le palais que nous occupions à Péking , un lieu commode pour faire notre cuisine : mais plusieurs d'entre nous ne s'en soucioient guère , parce qu'ils s'accoutumèrent aisément à la cuisine chinoise ; et quelques connoisseurs la comparoient à celle des Français. Dans les ragoûts chinois , la viande est coupée par petits morceaux , parce que , comme on sait , on mange

en Chine, non avec un couteau et une fourchette, mais avec de petits bâtons pointus. Les fruits même, tels, par exemple, que les oranges, n'y sont servis que coupés par petites tranches. Les mets y sont très-bien assaisonnés, très-variés, et ont un coup-d'œil agréable.

Les Chinois ne connoissent point l'usage du lait : aussi eûmes-nous beaucoup de peine à nous en procurer ; et j'ai souvent vu des Chinois s'étonner de ce que nous en buvions.

Nous résidions au milieu de Péking ; mais on ne nous permettoit pas de nous y promener à notre gré : nous étions, au contraire, gardés chez nous comme dans une espèce de prison. Il ne faut pourtant point en conclure qu'on manquât de considération pour l'ambassade. Je crois même qu'à tout prendre, nous n'avons pas à nous plaindre de la gêne dans laquelle on nous tenoit, gêne qu'on attribuoit à l'idée singulière que les Chinois se forment des Européens, à notre costume, et à la crainte de quelque émeute. Malgré cela on avoit peut-être quelques secrètes raisons de nous surveiller d'aussi près ; car il n'étoit pas plus permis aux Chinois de venir nous voir, qu'à nous de sortir.

CH A P I T R E I I.

VOYAGE DE PÉKING A ZHÉ-HOL. ACCUEIL
QUE REÇOIT L'AMBASSADE. FÊTES.
TEMPLES ET JARDINS DE ZHÉ-HOL.

N O T R E séjour à Péking ne dura que le temps qu'il falloit pour mettre nos effets un peu en ordre ; car il nous tarδοit d'être présentés à l'empereur, qui étoit alors dans son palais d'été , à Zhé-hol (1), en Tartarie (2). Une partie des présens y fut conduite avec nous.

Le 2 septembre, nous nous mîmes en route pour la Tartarie. L'ambassadeur et le secrétaire d'ambassade voyagèrent dans un carrosse anglais qu'ils avoient porté en Chine, pour leur usage, et dont la vue excita beaucoup d'admiration. La suite de l'ambassadeur monta à cheval, et le reste des Anglais dans des voitures du pays.

Si je voulois donner une preuve de la

(1) M. Hüttner écrit *Dschecho*, et on trouve sur les cartes *Geho* : mais j'ai suivi l'orthographe de sir George Staunton. (*Note du Traducteur.*)

(2) Dans la province de Leao-tong.

singularité des sons dont se composent les mots chinois, je rapporterois les noms des villes et des villages que nous vîmes sur notre route: mais je m'en abstiendrai, parce que la plupart de ces endroits sont de peu de conséquence et ne se trouvent sur aucune carte; d'ailleurs nous passâmes toutes les nuits dans les palais où l'empereur lui-même a coutume de coucher quand il voyage.

Il est cependant une petite ville trop remarquable pour que je n'en parle pas. Située près de la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie, elle se nomme *Chou-pai-kou* (1).

Un quart-d'heure avant d'arriver là, nous entrâmes par la porte de *Nan-tien-ming*, c'est-à-dire, la porte du ciel méridional, laquelle est placée sur une petite hauteur. Il y avoit déjà quelques jours que nous voyions la grande muraille que les Chinois appellent *Tschan-tschoung*. A Chou-pai-kou, nous en fûmes assez près pour pouvoir y monter, et nous y montâmes. Certes, un mur n'est qu'un mur, mais celui qui pendant deux mille ans, et s'il faut en croire

(1) Ce mot signifie *au milieu du mur ou adjacente au mur*.

les Chinois , pendant plus long - temps encore , a arrêté les incursions des belliqueux Tartares , mérite bien qu'on y fasse attention. J'entendis là , citer le célèbre Samuel Johnson , qui prétend qu'il est honorable pour un homme de pouvoir dire que son grand-père a vu la grande muraille de la Chine.

Cet antique ouvrage éprouve maintenant les effets du temps. Il tombe en ruine en beaucoup d'endroits. Cependant il y en a quelques-uns où il se conserve entier ; ce qu'on doit attribuer à l'excellente qualité des briques et de la chaux. Le milieu de la muraille , qui a environ dix pieds de large , est rempli de terre et de décombres. On y voit des tours à deux cens pas de distance les unes des autres , et absolument abandonnées. Ce qu'il y a de très-étonnant , c'est que la muraille passe sur le sommet des plus hautes montagnes. Dans l'endroit où nous y montâmes , nous en vîmes deux autres à quelque distance l'une de l'autre , mais dans la même direction que celle sur laquelle nous étions. Peut-être par-tout où l'on avoit le plus à redouter l'attaque des Tartares , la muraille étoit double et même triple. Parmi les raretés que nous nous proposons de recueillir

dans notre voyage , étoient des fragmens de cet antique rempart , car nous avions quelque espérance de les vendre fort cher à des curieux d'Europe. Le capitaine Parish, l'un des principaux officiers de la garde de l'ambassadeur , dessina avec beaucoup d'exactitude, la grande muraille chinoise sur les lieux mêmes.

Le pays que nous traversâmes dans les environs de Chou-pai-kou , est montueux et pittoresque. Nous y eûmes constamment la vue de quelque village. Les champs y sont bien cultivés : mais il y a très-peu d'eau. Nos journées de marche n'alloient jamais au-delà de trois milles d'Allemagne , et étoient réglées d'après la distance des palais où l'empereur a coutume de passer la nuit , quand il fait la même route. Nous arrivions toujours dans ces palais à midi , et nous passions le reste de la journée à nous promener dans les jardins , car il n'y a pas un seul palais qui n'en ait.

Nous eûmes un très-beau temps , en nous rendant de Péking à Zhé-Hol. Le ciel ne fut pas troublé par un seul nuage. Le chemin étoit médiocrement beau. Quand nos chevaux boitoient , faisoient un faux pas , ou

refusoient d'avancer, quand nos selles étoient sans étrier ou n'en avoient qu'un seul , ou bien quand les domestiques des mandarins s'étoient emparés des meilleurs chevaux et ne nous avoient laissé que des rosses éflaquées, c'étoit pour nous un sujet de plaisanterie , qui nous faisoit oublier tous les désagrémens de la route. Nous apprîmes alors qu'en Chine une marque d'attention de la part d'un voyageur étoit de fouetter le cheval d'un autre , sans en être prié ; chose que nous avions d'abord prise pour le contraire d'une politesse.

Il est sans doute inutile d'observer que par-tout où nous passions , nous attirions sur nous les regards des habitans. Cela étoit assez naturel : mais nos personnes et notre manière d'être vêtus n'étoient pas les seules causes de leur étonnement. Le bruit s'étoit répandu que , parmi les présens que nous apportions, il y avoit des choses très-extraordinaires. Un jour un mandarin tira à part notre interprète et lui demanda d'un air mystérieux , s'il n'étoit pas possible de lui faire voir , ainsi qu'à quelques-uns de ses amis venus exprès , les étonnantes raretés que nous devions présenter à l'empereur

L'interprète le pria de se mieux expliquer et de lui dire ce qu'il entendoit par ces raretés. — « Volontiers, reprit le mandarin. » J'ai ouï assurer à Péking et ailleurs, que vous avez, entr'autres choses, une poule qui ne se nourrit que de charbon et en mange cinquante livres par jour ; un nain d'un pied et demi de haut ; un éléphant, qui n'est pas plus gros qu'un chat ; un oreiller magique, qui procure à ceux qui y posent leur tête, la facilité de se trouver aussitôt par-tout où ils veulent être (1). »

Le mandarin étoit si persuadé de la vérité de ces rapports, qu'on eut assez de peine à le tirer d'erreur. Il parut accablé quand on lui dit qu'il nous étoit impossible de lui montrer des choses merveilleuses, puisque nous n'en avions point. Ce qu'on avoit débité à ce sujet étoit d'autant plus croyable pour le commun des Chinois, que les ambassadeurs des petits états voisins apportent toujours en présent à l'empereur des oiseaux ou des quadrupèdes rares, et d'autres curiosités naturelles.

Il arriva assez singulièrement que, pen-

(1) On dit que ces choses avoient été mises dans les Gazettes Chinoises.

dant plusieurs jours de suite, nous rencontrâmes des dromadaires chargés de charbon de bois; ce qui ne fit, peut-être, que confirmer l'opinion de beaucoup de personnes, qui avoient entendu parler de notre étonnante poule.

Ce qu'on voit de plus remarquable sur la route de Péking à Zhé-hol, est le chemin impérial, qui a 418 lys de long (1) et est entièrement réparé à neuf deux fois chaque année. Il suit le milieu de la grande route, a dix pieds de large, un pied de haut, et est fait avec un mélange de sable et de terre glaise, si bien humecté, si bien battu qu'il a la solidité du ciment. La propreté de ce chemin égale celle du parquet d'un de nos salons de compagnie. On le balaye continuellement pour en ôter non-seulement les feuilles d'arbre, mais le moindre brin de poussière; et il y a des deux côtés et à deux cents pas les uns des autres, des réservoirs, où l'on porte souvent de loin et avec beaucoup de peine, l'eau qui sert à l'arroser. Peut-être n'y a-t-il pas dans le monde entier un chemin plus joli que celui-là, au mo-

(1) Vingt-deux myriamètres, ou vingt-deux milles d'Allemagne, ou cent vingt-cinq milles anglais.

ment où on l'a préparé pour le passage de l'empereur. Nous trouvâmes par - tout des gens qui y travailloient. Il y a, de distance en distance, des gardes qui veillent jour et nuit pour écarter les téméraires qui voudroient y passer; car personne, sans exception, ne peut y mettre le pied avant que l'empereur s'en soit servi. Il est vrai qu'après, ce chemin est bientôt dégradé, parce qu'on doit toujours le refaire, soit lorsque l'empereur se rend en Tartarie, soit lorsqu'il retourne en Chine.

L'élévation et la roideur des montagnes sur lesquelles passe ce chemin ne sont point un obstacle à sa direction, et dans les endroits où il est traversé par des rivières, on construit des ponts neufs qu'on couvre bien de terre. Par-tout, où il y a assez d'espace, de chaque côté du chemin impérial, on en voit un autre, fait avec presque autant de soin, pour la nombreuse suite du monarque. Si les mortels pouvoient disposer de l'air et des rayons du soleil, comme ils disposent de la terre, je ne doute point que les Chinois ne voulussent attribuer à leur empereur le droit de respirer un air plus pur et d'être éclairé par les rayons d'un soleil plus doux, que

ceux dont jouiroient les autres hommes.

La petite partie de la Tartarie , que nous traversâmes dans ce voyage , est trop rapprochée de la Chine , et a trop de rapports avec cet empire , pour que nous pussions remarquer une grande différence entre les deux peuples. Les mariages qui unissent des familles chinoises avec des familles tartares , le même gouvernement , la même langue , produisent naturellement les mêmes mœurs : mais , comme une nation ne perd jamais entièrement le caractère qui lui est propre , on apperçoit toujours quelques traits qui distinguent les Tartares des Chinois.

Les voyageurs représentent les premiers comme des hommes grossiers , durs et francs ; et certes , ils nous parurent tels. S'ils ont un corps moins délicat , des manières plus simples , et des maisons moins propres que les Chinois , on ne trouve chez eux , ni la trompeuse ambiguïté , ni la cruauté lâche qu'on reproche aux autres. Ils sont plus pauvres que les Chinois : malgré cela , ils les regardent avec tout l'orgueil que leur inspire l'avantage de leur donner des souverains. Le moindre tartare n'obéit que difficilement à un mandarin chinois ; et j'ai

vu beaucoup d'exemples de la haine enracinée que ces peuples ont l'un pour l'autre. Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin, qui, déjà revêtus de beaucoup d'autorité, acquirent encore une plus grande importance, lorsqu'ils furent chargés de la conduite de l'ambassade, eurent bien de la peine à nous procurer, en Tartarie, les provisions dont nous avions besoin ; et ils attribuoient à l'opiniâtreté et à l'orgueil des Tartares, tous les embarras qu'ils éprouvoient. Les coups de bâton, qu'ils distribuoient en abondance, ne leur servoient pas de beaucoup.

Nous vîmes, dans les montagnes de la Tartarie, des goîtres, pareils à ceux qu'on a dans quelques cantons des Alpes, et dans d'autres pays montueux.

Le septième jour de notre marche, nous atteignîmes Zhé-hol. Le matin, nous déjeûnâmes dans un temple ; ce qui nous étoit déjà arrivé plusieurs fois. Les bonzes ne croient point offenser leurs idoles, en faisant dresser, de chaque côté de leurs autels, des tables pour déjeûner. Aussi, est-il reconnu que les divinités chinoises ont beaucoup plus de savoir vivre, que celles des autres nations. Il n'y a rien de plus ordi-

naire en Chine , que de voir dans un temple , la bonne compagnie fumer du tabac , boire du thé , ou prendre d'autres rafraîchissemens , tandis que de petits bâtons de bois odoriférant , brûlent sous le nez du dieu.

L'ambassadeur fit son entrée à Zhé-hol avec pompe. Il étoit en voiture avec le secrétaire d'ambassade ; et ses gens , ses gardes , ses musiciens , et diverses personnes attachées à l'ambassade , les précédoient , les uns avec leur livrée , les autres avec leurs différens uniformes. Il descendit , en avant de la ville , dans un palais qu'on avoit préparé pour le recevoir.

Les maisons de plaisance des princes d'Europe , sont ordinairement entourées de brillans édifices , de magnifiques allées , de chef-d'œuvres des arts , et tout y annonce le goût : mais on se tromperoit bien , si l'on se formoit une pareille idée du lieu qu'habite l'été le grand Khan des Tartares. Zhé-hol ressemble moins à une ville qu'à un village. A l'exception de deux ou trois maisons de mandarins , on n'y trouve que de misérables huttes , des rues tortueuses , et beaucoup de mal-propreté. Aussi , tout cela fait un grand contraste avec le palais

impérial , ses superbes jardins , et les riches temples des Lamas , qui l'avoisinent. Le choix de cette paisible campagne est cependant très-heureux pour l'un des souverains qui savent le mieux s'occuper.

Zhé-hol est dans une fertile vallée , située par les quarante degrés cinquante-huit minutes de latitude nord. Des chaînes de montagnes entourent la vallée , et elles seroient sans doute couvertes de riches vignobles , d'utiles oliviers , d'autres arbres fruitiers , et de toute espèce de jardinage , si les paresseux Tartares vouloient imiter les laborieux Chinois.

Quelques intrigues de cour rendirent assez tristes les premiers momens que nous passâmes à Zhé-hol. Malgré toute sa prudence , le vieux et respectable souverain qui gouverne aujourd'hui la Chine , n'est pas moins trompé que les autres princes. Les annales chinoises ne font mention d'aucune ambassade semblable à la nôtre ; et , dans le fait , toutes celles qui l'ont précédée étoient beaucoup moins importantes. L'empereur regardoit comme un événement honorable pour son règne , la réception d'une ambassade qui venoit de très-loin , et lui apportoit de ma-

gnifiques présens de la part d'un des plus puissans princes du monde. Il étoit impatient de la voir. On savoit qu'il en parloit tous les jours, et qu'il vouloit rendre à l'ambassadeur plus d'honneurs qu'aucun autre Européen ne pourroit se vanter d'en avoir reçu en Chine (1). Qu'y avoit-il de plus obligeant que l'ordre donné au premier ministre d'aller au-devant de l'ambassadeur ? mais le ministre n'y alla point.

Les ennemis de l'Angleterre cherchèrent à nuire à l'ambassade, et y réussirent d'autant mieux qu'ils étoient soutenus par le vice-roi de Canton, homme puissant, qui se trouvoit alors à la cour. Cet arrogant Song-tou (2) qui, lorsqu'il étoit dans son gouvernement, avoit coutume de traiter les Anglais avec le plus grand dédain, ne pouvoit voir sans envie qu'on préparât à l'ambassade un accueil très-honorable. Pour l'empêcher, il se servit de toute l'influence que lui donnoient et son rang et le titre de gendre de l'empereur. Il parvint si bien à prévenir le premier ministre, qu'on fit des difficultés, qui retardèrent la présentation

(1) Les mandarins l'avoient rapporté aux Anglais.

(2) Titre que les Chinois donnent à leurs vice-rois.

de l'ambassadeur. La coutume chinoise de se prosterner neuf fois devant l'empereur étoit trop humiliante pour s'accorder avec la dignité d'un ambassadeur britannique. Lord Macartney refusa de s'y soumettre; et grâce à sa fermeté, on décida que la cérémonie asiatique seroit remplacée par celle de la cour d'Angleterre, où l'on met seulement un genou à terre (1) quand on est présenté au souverain.

Pendant les difficultés qui précédèrent cet arrangement, il y eut une chose, dont je ne parlerois pas si tout ce qui sert à faire connoître le caractère d'un peuple ne méritoit pas qu'on en fit mention. Les mandarins, voyant avec un secret déplaisir que l'ambassadeur conservoit fièrement sa dignité dans toutes ses conférences, et exprimoit son opinion avec la franchise qui lui convenoit, essayèrent d'employer, non pas précisément avec lui, mais avec sa suite, un moyen qu'ils croyoient très-propre à intimider. Ils fournirent, pendant deux jours de suite, si peu d'alimens que plusieurs Anglais se plai-

(1) Ce sont les Anglais et non les étrangers qui plient le genou en présence du roi d'Angleterre. (*Note du Traducteur.*)

gnirent de n'avoir pas assez à manger ; et dans le même temps , on leur ôta toute occasion d'acheter des provisions. Cependant , comme cette ridicule conduite des mandarins eut un effet opposé à celui qu'ils s'en étoient promis , et qu'ils craignirent que si elle étoit connue , elle ne leur fit perdre leur place , ils furent assez prudents pour l'attribuer à un mal-entendu , et pour renoncer au projet de nous rendre dociles , en nous affamant.

Le 14 septembre , c'est-à-dire , huit jours après son arrivée à Zhé-hol , l'ambassade fut présentée à l'empereur. Ce prince tient sa cour de très-grand matin ; et comme les mœurs chinoises exigent que l'on arrive quelques heures avant lui dans le jardin où il donne ses audiences , la plupart des courtisans y passent la nuit sous des tentes. Nous nous levâmes de si bonne heure que nous fûmes rendus dans le jardin impérial avant que le jour commençât à poindre.

Ce jardin contient divers édifices , des lacs et des bosquets ; malgré cela , il doit moins à l'art qu'à la nature. Du côté du nord , on y voit des montagnes , dont les formes sont très-variées. Il y en a , dont la pente est douce ,

d'autres qui sont séparées par des précipices , quelques-unes sont groupées et se terminent par une pointe du haut de laquelle la vue s'étend sur toute la campagne des environs. Vers l'occident, le jardin est borné par des collines d'un accès très-facile.

Du côté du nord , on avoit dressé des tentes tartares , qui diffèrent de celles des autres nations , parce qu'elles sont entièrement rondes , ceintrées et n'ont pas besoin de piquets. Elles sont d'un clissage de bambou , artistement fait , et recouvert d'une étoffe grossière. Il y en avoit dans le jardin impérial une beaucoup plus haute et plus large que les autres. Elle étoit couverte de drap jaune , et ornée en dedans de tapis , de lanternes bien peintes et de guirlandes de papier. Sur le devant , étoit un tendelet , de chaque côté duquel on voyoit des coussins et des tables très-basses , chargées de beaucoup de rafraîchissemens. Dans le fond étoit le trône de l'empereur. Les Chinois appellent cette seule tente : *Moung-kou-beu* , mot tartare dont notre interprète ne put point m'apprendre la vraie signification.

L'ambassadeur et sa suite attendirent sous une petite tente l'arrivée de l'empereur ; et

nous y fûmes visités par un grand nombre de courtisans , qui , pour la plupart , étoient Tartares. Grossiers comme tous les hommes de leur nation , ils nous touchoient et nous montroient du doigt , avec aussi peu d'égard que si nous avions été de ces figures de cire , qu'on fait voir pour de l'argent. Les Chinois ont beaucoup plus de politesse.

Comme l'anniversaire de la naissance de l'empereur approchoit , la cour étoit extrêmement brillante. Tous les princes tartares , tributaires du souverain de la Chine , plusieurs vice-rois chinois , les gouverneurs de divers cantons ou de grandes villes , et cinq ou six cents mandarins de toute espèce (1) , étoient rassemblés à Zhé-hol. Leurs gens ,

(1) Indépendamment du bouton et des plumes de paon que les mandarins portent à leur bonnet , suivant leurs différens grades , il y a à la cour de la Chine deux autres marques d'une plus haute dignité. Les robes de cérémonie des mandarins ont sur le devant et sur le derrière un carré de riche broderie. Mais les princes , les vice-rois et les colaos , c'est-à-dire , les ministres , portent cette broderie ronde , non-seulement sur la poitrine et sur le dos , mais sur chaque épaule. En outre , plusieurs ont un vêtement jaune , couleur qui distingue les premiers de l'état , et qu'ils ne peuvent même porter que par une permission particulière de l'empereur.

ainsi que les soldats , les musiciens et les bateliers étoient aussi très - nombreux.

On nous montra des ambassadeurs au visage noirâtre , qui , comme nous , devoient être présentés ce jour-là. Ils portoient de longues robes de velours rouge, galonnées en or, et des turbans ; ils étoient pieds nus , et mâchoient de l'arêque. Les Chinois sont de si mauvais géographes , qu'il leur fut impossible de nous désigner le pays de ces ambassadeurs , autrement que par le nom qu'on lui donne en Chine. C'étoit probablement le Pégu.

Demi-heure avant le jour , un homme à cheval arriva d'un air empressé, et aussitôt la foule se mit en rang , ce qui annonçoit l'approche de l'empereur. Tout garda dès lors autour de nous le plus profond silence ; mais on entendoit une musique éloignée et le bruit du loo, et l'on voyoit sur le visage de tous les Chinois l'impression qu'occasionne l'attente de quelque chose d'extraordinaire. Quelqu'idée qu'un européen se fasse de la pompe d'un prince asiatique , il ne peut pas imaginer l'effet qu'elle a sur les sens et sur l'ame des fanatiques Orientaux.

Bientôt arrivèrent les principaux ministres, vêtus de jaune , et montés sur des chevaux

blancs. Ils descendirent à quelque distance de la tente impériale, et se mirent en rang. Le cortège parut ensuite , précédé de la musique et d'un détachement des gardes, et alors on vit l'empereur sur une chaise découverte , très - dorée , et portée par seize hommes. Les ministres et quelques-uns des principaux mandarins se mirent à sa suite.

Tandis que le cortège passoit devant nous , tous les spectateurs orientaux se tinrent prosternés , et frappèrent la terre de leur front. A son approche , l'ambassade anglaise avoit mis un genou à terre ; mais l'empereur nous fit aussitôt relever , et s'étant arrêté un moment, il parla à l'ambassadeur avec beaucoup d'affabilité. Un air de bienveillance étoit repandu sur le visage du vieux monarque. Il parloit lentement , et avec une douceur attrayante. Ses yeux , dont quatre-vingt-trois ans n'avoient pas encore éteint tout le feu , annonçoient le calme de son ame , et ses traits montroient encore qu'il avoit été dans sa jeunesse un très-bel homme. Mince, d'une belle taille, il avoit dans tous ses mouvemens de la grâce et de la dignité. Si l'on n'avoit pas su son âge , on l'auroit pris pour un homme de cinquante

ans. Il étoit vêtu avec la plus grande simplicité (1).

Après avoir parlé à lord Macartney, l'empereur se tourna vers les ambassadeurs noirs, avec lesquels il s'entretint un moment. Ensuite il entra dans sa tente et se plaça sur son trône. Lord Macartney, le secrétaire d'ambassade, le jeune Staunton son fils, et l'interprète s'avancèrent du côté gauche du trône, ce qui, nous dit-on, est un grand honneur, et n'avoit point encore eu d'exemple. Le reste de l'ambassade anglaise se tint à une certaine distance, parmi les courtisans.

Cependant le soleil se leva et éclaira tout le jardin. Le temps étoit extrêmement beau. Le calme du matin n'étoit interrompu que par une hymne solennelle, dont la musique très-douce s'accordoit avec les sons argentins d'une cymbale. Bientôt suivit la cérémonie des neuf prosternemens, qui sont d'usage en présence de l'empereur. Les courtisans se mirent le visage contre terre. Les Anglais ne firent que plier le genou.

Lord Macartney s'étant approché du trône,

(1) Sir. George Staunton dit aussi qu'il n'avoit d'autre ornement qu'une très-grosse perle qu'il portoit sur son bonnet. (*Note du Traducteur.*)

présenta à l'empereur la lettre du monarque britannique , renfermée dans une superbe boîte d'or, carrée, enrichie de diamans , et sur laquelle étoient les armes d'Angleterre en émail.

Après cette cérémonie , chacun se plaça pour déjeuner. Ceux qui ne sont point accoutumés de s'asseoir les jambes croisées , se trouvent très-embarrassés dans ces sortes d'occasions. On met à terre des coussins , sur lesquels les Chinois s'assoient et mangent très - commodément , comme tous les autres Orientaux , tandis qu'un européen , gêné par ses vêtemens étroits , ne sait comment placer ses pieds, se fatigue et fait une très-ridicule figure.

Divers mandarins s'avancèrent lentement à la suite les uns des autres , pour servir du thé à l'empereur. Le premier portoit une théière d'or , le second une tasse , le troisième un autre vase. Chacun d'eux tenoit ce qu'il portoit avec ses deux mains élevées au-dessus de sa tête, et s'approchoit du trône avec autant de respect que s'il eût été occupé par une divinité. L'empereur envoyoit aux convives, comme une marque de sa faveur particulière , tantôt du vin ,

tantôt quelque mets de sa table. Il fit servir du thé versé de ses propres mains , à lord Macartney et aux autres Anglais , placés à la gauche du trône , côté qui , comme nous l'avons déjà observé , est en Orient le plus honorable. Chacune de ces marques d'attention , si flattenses aux yeux des mandarins , exigeoit des inclinations de tête , qui , à force d'être répétées , devinrent très-fatigantes.

Pendant ce temps-là , l'empereur s'entretenoit avec l'ambassadeur. Il lui demanda des nouvelles de la santé du roi d'Angleterre , et lui remit pour ce monarque un sceptre d'agate blanche. Il en fit aussi présent de deux autres d'un moindre prix , l'un à l'ambassadeur , l'autre à sir George Staunton , et il leur donna en outre à chacun une bourse de soie jaune , qu'il avoit à côté de lui ; car les Chinois ont coutume d'en porter de pareilles à leur ceinture.

Ce prince témoigna beaucoup de bonté au jeune Staunton , dont les connoissances dans la langue chinoise parurent lui faire très-grand plaisir.

Après le déjeuner on fit venir devant la tente impériale , des lutteurs , des sauteurs ,

des danseurs, dont quelques - uns étoient très - amusans. Mais comme un des jours suivans , nous les vîmes beaucoup mieux que cette première fois , je n'en dirai rien à présent.

Quand les jeux furent finis , l'empereur se retira. A quelque distance de sa tente , on avoit placé les présens destinés au roi d'Angleterre et à l'ambassade ; ils furent offerts par le premier ministre. Ces présens consistoient en étoffes de soie et de coton , en thé, en lanternes ; en porcelaine , en sucre , en bourses de soie et en éventails. On ne peut se défendre de quelque surprise quand on voit payer avec des lanternes deux précieux instrumens de mathématiques , et avec des bourses de soie et des éventails , des armes d'un travail admirable et les plus beaux ouvrages des manufactures anglaises. Mais on doit songer que la Chine ne produit rien de meilleur que ce que donna l'empereur ; et qu'en outre les dépenses qu'occasionnèrent à ce monarque cinq mois de séjour d'une ambassade composée de cent personnes égalent au moins le prix des présens des Anglais.

Pendant que nous fûmes à Zhé-hol, il

ne se passa pas un seul des jours qui suivirent celui de notre présentation, sans que nous allassions à la cour, et sans que, conformément à l'usage du pays, nous reçussions quelques présens. La bienveillance de l'empereur ne se démentit jamais. Il chargea ses ministres de conduire les Anglais partout.

Parmi ces ministres, le premier étoit Hoa. On l'appelle tantôt Hoa-tschoung-tschan (1), c'est-à-dire, Hoa de la moyenne cour, tantôt le grand Kolao, parce qu'il est un des six ministres qui portent ce titre. C'est un homme d'un âge mûr, très-bien fait, et d'une politesse noble et prévenante. Des incommodités, qui l'empêchent de marcher librement, et peut-être aussi des chagrins secrets, lui ont donné un air de tristesse qui le rend plus intéressant. Son front ouvert, ses yeux perçans, et un jeu de physionomie très-expressif, qui accompagne ses paroles, décèlent l'homme d'esprit et de caractère. Il étoit l'ennemi secret des Anglais. Ses incommodités, ne lui permettant point de conduire par-tout l'ambassa-

(1) C'est le même que sir George Staunton nomme *Ho-choung-taung*.

deur , il en laissa le soin à un autre ministre , nommé Soung - ta - zhin , qui nous accompagna aussi , par la suite , de Péking à Han-chou-fou.

Il y a , dans les vastes jardins de Zhé-hol , divers palais , qui méritent d'être vus. Les uns n'ont qu'un rez-de-chaussée ; les autres ont un étage , et presque tous sont entourés d'eau , et ombragés par de grands arbres. D'ailleurs , ils n'offrent aucune variété dans l'architecture , et semblent être tous bâtis sur le même plan. Les appartemens en sont vastes , élevés , les fenêtres garnies de papier , au lieu de vitres , et le carrelage est couvert de tapis. L'un de leurs principaux ornemens , est une assez grande quantité de pendules organisées , faites en Angleterre , et sorties , pour la plupart , des mains du fameux horloger Cox. Les tableaux , dont les murs des appartemens sont souvent couverts , représentent les victoires de l'empereur , ses parties de chasse , et les cérémonies de la cour. Les connoisseurs trouvent que ces tableaux sont faits avec un extrême soin , et que le coloris en est très-brillant , mais qu'ils manquent d'ame et d'invention.

La patience des artistes chinois se montre

encore davantage, soit dans les ouvrages de bois, sculptés ou ciselés, qui sont appendus, en grand nombre, dans les palais de Zhé-hol, soit dans les pierres sculptées, qu'on y voit. On y remarque sur-tout une agathe noire et blanche, enchâssée dans du bois; et posée sur un piédestal en pierre (1). Une main industrieuse lui a donné la forme d'un rocher, sur lequel croissent des arbres, et on y a gravé, de chaque côté, des vers chinois, composés par l'empereur. Il seroit sans doute injuste de rappeler ici la supériorité des arts européens.

Dans chaque appartement des palais de Zhé-hol, est un grand fauteuil de bois brun, artistement travaillé, garni d'un riche drap d'or, et sur lequel on voit un sceptre d'agate, sculpté en forme de fleur. Suivant ce que les ministres nous dirent, ces sceptres sont les emblèmes de la prospérité et du bonheur de l'empire.

Les sièges, dont je viens de parler, sont les seuls qu'on trouve dans les appartemens impériaux. Les grands de l'état n'ont pas, plus que les autres, le droit de se mettre sur une chaise, en présence du souverain.

(1) Elle a 3 pieds de long, 19 pouces de large, et 2 pieds de haut. Voyez la planche intitulée : *Agathe sculptée*.

Le respect pour lui va même si loin, qu'en son absence on n'ose point s'asseoir dans certains appartemens de ses palais. Voilà, du moins, ce qui fut dit à quelques-uns des Anglais, qui, fatigués de leur course dans les vastes jardins de Zhé-hol, voulurent un peu se reposer.

Nous vîmes, dans tous les appartemens, des tables, sur lesquelles étoient des livres, de l'encre de la Chine, des pierres noires pour la broyer, des pinceaux et du papier. Il y avoit aussi de grands et de petits miroirs, et quelques carreaux de vitres, placés dans les cloisons ; mais jamais aux fenêtres extérieures.

Dans ces palais, tout, à une seule exception près, sembloit assorti à la dignité du maître. Quelque corrompues que soient les mœurs européennes, il y a des vices, dont rougit, parmi nous, l'homme le plus dissolu : mais il n'en est pas de même en Chine. Dans l'un des appartemens de Zhé-hol, on voit deux figures de jeunes garçons, parfaitement bien sculptées en marbre blanc, les pieds et les mains liés, et dans une attitude, qui prouve que le goût des Grecs n'excite point parmi les Chinois l'horreur qu'il doit inspirer. Un vieil eunuque nous fit remar-

quer ces statues avec un rire dévergondé. Il est difficile de dire si l'empereur va rarement dans cet appartement, comme le pensent quelques-uns de nous, ou bien, s'il ne désapprouve pas le groupe indécent qui s'y trouve. Quoi qu'il en soit, ce prince est très-dévoit. Il a à Zhé-Hol, non-seulement divers temples de Fô, mais des autels dédiés à ce dieu dans deux ou trois palais du parc.

Un de ces palais un peu caché, mais pourtant agréablement situé, se distingue des autres. Les appartemens y sont moins grands, ornés de tableaux, de sculptures, de choses rares; il y a divers endroits pour se reposer; chaque appartement a son escalier avec une entrée particulière et des fenêtres garnies de jalousies. Tout nous annonçoit que ce lieu étoit destiné à servir de serrail, et on ne fit aucune difficulté de nous le dire : mais nous n'osâmes point demander si les femmes l'avoient abandonné pour jamais, ou seulement pour nous laisser le temps de le voir; car c'eût été montrer trop de curiosité.

Un jour, que l'ambassadeur et sa suite déjeûnoient dans les jardins du palais, on fit jouer des marionnettes très-bien faites. Les

eunuques contrefont très-bien leur voix ; et l'on ne peut nier que l'arlequin chinois ne vaille l'arlequin allemand , qui , tous deux , ne sont surpassés que par le polichinelle (1) anglais. Certes , on est un peu étourdi quand on sort d'un spectacle chinois , quel qu'il soit ; car , pendant la représentation , un bassin de cuivre (2) , qu'on bat avec un maillet , des claquets et divers autres instrumens , font un tintamarre insupportable.

Le 17 septembre , anniversaire de la naissance de l'empereur (3) , l'ambassadeur et sa suite se rendirent à la cour. Cette fois , on se rassembla dans un des palais impériaux. Les cérémonies , que nous avons déjà décrites , furent répétées , et commencèrent par une autre , que nous n'avions point encore vue. Au milieu de la cour , où l'on se tenoit , étoit un assez grand espace couvert d'un tapis d'écarlate ; et à chacun des quatre coins de ce tapis , on voyoit un homme debout , avec un grand fouet à ses pieds. Aussitôt que l'empereur se fut placé sur son trône ,

(1) Les Anglais l'appellent *punch*.

(2) Le loo.

(3) Il avoit 83 ans.

les quatre hommes prirent leur fouet, firent plusieurs pirouettes en même-temps, balancèrent leur fouet et le firent claquer en frappant la terre avec force. Cela fut répété neuf fois, mais avec des intervalles. Après avoir frappé trois coups, les hommes posoient leur fouet, et au bout de quelques minutes, ils le reprenoient.

Peut-être quelqu'un a-t-il appris ce que signifie cette singulière cérémonie : quant à moi, j'avoue que j'ai fait, à cet égard, beaucoup de questions sans pouvoir obtenir une réponse satisfaisante. On doit croire que cet usage tire son origine de l'antiquité la plus reculée dont les annales chinoises et tartares fassent mention, et que très-peu de personnes sont en état de l'expliquer. Peut-être a-t-il rapport aux honneurs divins, qu'on rend à l'empereur; et ce qui le fait soupçonner, c'est que les coups de fouet se répètent neuf fois, ainsi que les prosternemens par lesquels on a coutume de rendre hommage à ce prince. Le nombre neuf est sacré, non-seulement en Chine, mais dans d'autres pays où les despotes ont dépouillé l'humanité de ses droits (1).

(1) Dans la lettre que le prince africain Dahomet
L'empereur

L'empereur n'eut , ce jour-là , aucun amusement public. Il resta la plus grande partie de la journée dans le temple de Fo ; journée que les prêtres célébrèrent , ainsi que la veille et le lendemain , par des jeûnes et des cantiques.

Le jour qui suivit celui de l'anniversaire , on tira un feu d'artifice dans le parc de Zhé-hol , où l'ambassade et tous les étrangers furent invités. Les Chinois ont la réputation d'être de grands artificiers ; ce qui nous faisoit espérer de voir de très belles choses : mais notre attente fut trompée. Le

adressa au roi d'Angleterre George premier , et que M. Henniker lut au parlement en 1789 , on trouve le passage suivant : — « Je sais que tu es le plus grand » d'entre les rois blancs , et je me considère moi-même » comme le plus grand des noirs , c'est-à-dire , comme » un empereur ; car j'ai sous moi beaucoup de rois qui » ne paroissent pas en ma présence , sans se prosterner , ni n'osent point me parler , sans avoir touché » neuf fois la poussière avec leur bouche ; et s'ils veulent obtenir de moi quelques dignités ou quelques » grâces , il faut qu'ils essuient la plante de mes pieds » avec les cheveux de leur tête , » etc. *Tiré du Magasin Européen du mois de juin 1789.* Le savant Pallas remarque dans son voyage que les Mongouls regardent le nombre neuf comme sacré.

grand bruit qui caractérise les plaisirs qu'on goûte dans ce pays-là, ne fut point oublié au feu d'artifice. Les pétards étoient plus forts et plus nombreux qu'ils ne sont ordinairement en Europe. D'ailleurs, cet art qui, dans nos climats, enchante nos yeux, est encore dans son enfance parmi les Chinois. Voici pourtant ce qui mérite d'être cité.

Une grande caisse, avec plusieurs compartimens et un fond de papier, fut élevée entre deux colonnes. On y mit le feu par-dessous, et il en sortit plusieurs rangées de lanternes, qui s'allumèrent au même instant, et restèrent suspendues au haut de la caisse. Les divers compartimens de la caisse brûlèrent, les uns après les autres, et il en sortit, comme du premier, des lanternes allumées, jusqu'à ce qu'enfin leur nombre s'éleva à cinq ou six cents. Il y eut plusieurs autres caisses pareilles.

Au reste, il ne faut point oublier qu'on tira ce feu d'artifice en plein jour; ce qui lui fit perdre presque tout son effet. On auroit choisi, sans doute, un moment plus favorable, si l'empereur ne s'étoit pas couché

régulièrement à six heures , et avoit voulu s'exposer à l'air du soir.

Tandis que le feu d'artifice étoit tiré à une certaine distance des spectateurs , deux cents danseurs, vêtus d'habillemens couleur d'olive, et portant des lanternes dans leurs mains , exécutèrent un ballet devant la tente impériale. Les gestes multipliés et le chant dont ils accompagnèrent leur danse , étoient bien plus agréables à voir et à entendre que le feu d'artifice.

A ces amusemens en succédèrent d'autres. D'abord parurent des lutteurs , qui entièrement , mais légèrement vêtus , ne combattoient jamais que deux à la fois , couroient l'un contre l'autre , des deux extrémités du cirque , et luttoient quelquefois cinq minutes de suite avant que la victoire fût décidée. C'étoit toujours par un croc en jambe que le plus adroit renversoit l'autre. Dès lors le combat cessoit , et le vainqueur se prosternoit devant le trône de l'empereur.

Après les lutteurs , s'avancèrent des danseurs de différentes nations de l'Asie. Les uns portoient des armes ; les autres n'en avoient point. Chaque nation avoit des instrumens de musique qui lui étoient propres ;

et s'accompagnoient en chantant à la manière des plus anciens peuples. Les diverses armes et les divers instrumens qui parurent alors , méritoient bien notre attention ; mais les circonstances ne nous permirent pas de les observer d'assez près. Les danseurs n'avoient ni légèreté , ni grâce. Ils portoient presque tous de grandes bottes , et étoient vêtus d'une manière incommode : malgré cela , on les voyoit avec plaisir.

La danse a toujours quelque chose d'analogue au caractère d'un peuple , et est l'expression la plus naturelle de la joie et de l'amour. Aussi , soit parce que son charme agit immédiatement sur nos sens , soit parce qu'elle nous rappelle des impressions effacées , elle nous intéresse. La danse des Tartares ressemble beaucoup à celle des Russes et des Polonais.

L'un des Tartares que nous vîmes danser à Zhé-hol , étoit décoré du bouton bleu , faveur qui prouvoit plus la partialité de l'empereur pour sa nation , que la supériorité du danseur (1).

(1) Le tribunal des censeurs ne manqua pas de faire des représentations à Tchien-long , sur ce qu'il donnoit le mandarinat à un danseur ; et ce prince publia un

Nous vîmes bientôt que, pour l'agilité et la souplesse de leurs membres, les Chinois ne le cèdent à nulle autre nation. Je vais en citer un exemple qui nous parut assez amusant. Un homme se coucha par terre, et éleva ses jambes de manière qu'il formoit une L. Alors on posa sur la plante de ses pieds un vase de pierre, très-pesant, et ayant à-peu-près la forme d'une bouteille, de deux pieds et demi de haut, et de dix-huit pouces de diamètre : il le fit tourner avec une extrême rapidité. Mais nous fîmes bien plus étonnés quand nous vîmes placer sur le vase un enfant qui en fit le théâtre de ses jeux. Il mit son corps et ses petits membres dans des postures les plus extraordinaires. Il se glissa ensuite la tête la première dans le vase, et en se pliant d'une effrayante manière, il en sortit. S'il eût fait le moindre faux mouvement, la chute du vase l'eût écrasé ainsi que l'homme qui le soutenoit.

Les Chinois ne sont pas moins exercés

Chang-yu pour justifier sa conduite. — Il y a environ onze cents ans que Tang-kao-tsou, fondateur de la dynastie des Tang, accorda la même faveur à un danseur tartare : l'histoire le lui a reproché comme une grande faute. (*Note du Traducteur.*)

que nos santeurs à faire des pirouettes et des sauts périlleux ; et ils connoissent si bien les loix de l'équilibre , qu'il n'est peut-être en cela aucun enropéen qui les égale. Des pots - à - feu , ou de gros pétards , qu'on tira pendant une demi-heure , et qui firent grand bruit sans avoir rien de neuf pour les yeux , terminèrent les amusemens de cette journée. L'empereur se retira un peu avant le coucher du soleil ; et tous les autres spectateurs se hâtèrent de se dérober au froid , qui , dans le pays et dans la saison où nous étions , succède rapidement le soir , à l'accablante chaleur du jour. Ce changement subit occasionna des maladies dangereuses , et coûta même la vie à quelques-uns de nos gens.

Le lendemain , on donna , en présence de l'empereur , un spectacle auquel l'ambassade assista. C'étoit dans une salle de comédie , bâtie sur une plate-forme assez haute , au milieu d'une cour carrée , et entourée de jolis édifices. Il y avoit trois théâtres , l'un au-dessus de l'autre , et l'empereur étoit placé en face de ces théâtres , qui n'avoient aucune décoration sur les côtés , mais dont le mur du fond étoit orné de fleurs et de dorures , et percé de deux portes. On re-

présenta la cour et les attributs du dieu de la mer , et des combats qui ne manquoient point de variété , et devoient faire grand plaisir à ceux des spectateurs pour lesquels un meilleur spectacle étoit étranger. Les acteurs qui représentoient d'anciens héros, des guerriers célèbres , ou des rois , s'étoient barbouillé le visage de noir et de blanc , portoient une longue barbe , avoient une double aile à chaque épaulè , tenoient dans leurs mains une grande lance , et crioient au lieu de parler.

Le cortège du dieu des mers étoit composé d'une foule de monstres marins. Comme ils ne pouvoient point nager sur le théâtre , on leur avoit prêté deux ou quatre pieds d'homme , avec lesquels ils s'avancèrent à la suite les uns des autres , et avec beaucoup d'ordre. Quand on songe combien les Chinois font de bruit dans leurs spectacles , avec leurs loos , leurs claquets et leurs autres prétendus instrumens de musique , on voit qu'il ne faut pas peu de patience pour y assister trois heures de suite.

L'empereur causant ce jour-là avec lord Macartney , lui dit : — « Vous ne devez pas croire que j'aie coutume de perdre

„ mon temps au spectacle. Un empereur
 „ a trop d'affaires pour cela. Mais certains
 „ jours de fête, comme l'anniversaire de
 „ ma naissance, je goûte, à l'exemple de
 „ mes prédécesseurs, quelques amusemens
 „ extraordinaires. „

Les Anglais n'avoient plus rien à voir à Zhé-hol que les couvens des lamas et les six ou sept temples de Fo qui y sont. Le colao Soung - ta - zhin se chargea de les y conduire. On a prodigué dans ces temples les dorures, et l'or et l'argent massif, ainsi que les figures colossales et bizarres de dieux, de déesses et d'animaux. On y voit, par exemple, des éléphans et des serpens, devant lesquels on fait fumer l'encens, et on expose des offrandes de viande et de fruits.

Un homme, peu instruit en architecture, ne peut rien dire de celle des temples de Zhé-hol, sinon qu'elle surpasse tout ce que le pays offre dans le même genre. Mais la seule vue de ces édifices montre qu'ils ne peuvent être comparés, ni pour l'élégance du style, ni pour le goût de l'exécution, aux chef-d'œuvres de l'Italie.

Un des temples étoit rempli de statues

de lamas, distingués par leur sainteté. Ces statues étoient en bois doré. Il eût été sans doute très-amusant d'apprendre l'histoire des fanatiques qu'elles représentoient : mais malheureusement notre interprète ne voulut ni faire des questions à cet égard, ni nous répéter ce qu'il en entendoit dire. Missionnaire catholique, il regardoit comme indigne de lui, et peut-être même comme un péché, de nous expliquer ce qui concernoit l'idolâtrie chinoise (1).

Nous trouvâmes dans deux temples un très-grand nombre de prêtres, assis sur le pavé, et chantant des cantiques tartares pour demander à Dieu le bonheur de l'empereur. La basse de leurs voix mugissantes, et les demi-tons par lesquels ils finissoient chaque couplet, rappeloient les braïmens d'un certain animal. Quelques-uns avoient à côté d'eux du riz sec et de l'eau, ce qui mon-

(1) Le savant missionnaire Amiot n'a point eu les mêmes scrupules. Il a donné beaucoup de détails sur des bonzes tao-tsée, et dessiné un grand nombre de leurs postures ; car la sainteté d'un bonze consiste à se tenir continuellement, soit les jambes en croix, soit sur un seul pied, soit la tête penchée, soit les bras élevés, ou dans quelque autre attitude gênante, et on appelle cela le *cong-tou*. (*Note du Traducteur.*)

troit que pendant ce temps-là , leur diète étoit très-rigoureuse.

Le plus remarquable des temples que nous visitâmes, est le Pou-ta-la , ou temple au toit d'or (1). Il est desservi par plus de huit cents prêtres. La colline sur laquelle il est situé , domine la vallée de Zhé-hol , mais il ne paroît point à quelque distance, parce qu'il se trouve au milieu d'une cour, formant un carré long de 75 toises sur 65, et borné par divers bâtimens où logent, les lamas. Cette cour est élevée et carrelée de grands carreaux de pierre , et on y monte par deux grands escaliers. Le temple est carré , et a environ cent pieds de haut. Le dehors est peint de couleurs si brillantes , et chargé de tant de dorures que l'œil ne peut s'y reposer. Il en est de même de l'intérieur. Les idoles sont très-richement vêtues , et les murailles couvertes d'or. On voit sur un autel deux pagodes (2) en or , enrichies de pierreries et

(1) Dans la *Description de l'Inde de Tieffenthaler*, tome 1^{er}., page 417, on voit que le château où réside le grand Lama , s'appelle *Patala* , ou *Parara* , ou *Pou-tala* ; et on y voit même un dessin de cet édifice.

(2) On sait que ce qu'on appelle des *pagodes* , sont des espèces de tours.

d'un travail très-délicat. Probablement elles faisoient autrefois partie des ouvrages que Cox fût chargé de fournir pour la Chine.

Nous observâmes dans le Pou-ta-la , ainsi que dans les deux autres temples dont nous avons parlé , un grand nombre de lamas assis à terre , et chantant des hymnes tartares. Les bâtimens extérieurs sont couverts en terrasse , ornée d'une double balustrade , d'où l'on peut voir le toit d'or du temple. Les lames qui couvrent ce toit ont les proportions des grandes tuiles : il y en a environ deux ou trois mille , et si on en croit les mandarins , elles sont d'or massif ; j'entendis moi-même Soung-ta-zhin le dire à notre interprète. Les prodigieuses richesses de l'empereur , et le goût chinois sont également à l'appui de cette assertion. Malgré cela , nous pensâmes tous , et peut-être avec raison , que le toit n'étoit formé que de tuiles , revêtues de fortes lames d'or.

La vue dont on jouit de dessus les bâtimens du Pon-ta-la , n'est ni si variée ni si étendue que celle des jardins , mais elle nous parut plus agréable.

Peut-être est-ce ici le moment d'observer l'extrême ressemblance qui se trouve entre

les bonzes ou les lamas et les prêtres d'une (1) des principales communions chrétiennes. Ils ont la tête rasée , et portent des bonnets noirs carrés , comme les moines d'Europe. Leurs robes sont amples et ont aussi la forme de celles des moines. Ils habitent des cloîtres , et font vœux de chasteté , de silence et d'obéissance.

On voit dans le Pou-ta-la plusieurs figures représentant une femme qui tient un enfant dans ses bras , et certes , cette déesse des bonzes , ressemble beaucoup à la Vierge-Marie des chrétiens. Quand les bonzes dévots meurent , on place leurs portraits dans les temples , et quelque nom qu'on donne à cet usage , ce n'en est pas moins une canonisation. Tous ces rapports et beaucoup d'autres ont fait croire à quelques personnes de l'ambassade que les deux religions avoient une commune origine ; mais on combat cette opinion , en disant que ni l'histoire sacrée , ni l'histoire profane qui parle de la religion chrétienne , ne font aucune mention de la Chine. Il est pourtant probable que depuis plus de dix siècles , les chrétiens ont connu ce pays , sans qu'on puisse expliquer

(1) La religion catholique.

comment, et qu'enfin on ne peut rien conclure de certain, d'après quelques ressemblances, parce que souvent des causes différentes produisent les mêmes effets. Je rapporte ces assertions avec impartialité ; mais quoi qu'on puisse croire à cet égard, il paroît très-vraisemblable à ceux qui voyagent en Chine, qu'il y a eu entre cet empire et l'Europe, des relations plus anciennes que ne le rapporte l'histoire, et si cela est un jour démontré, il faudra effacer du nombre des inventions dont s'honorent les Allemands, celle de la poudre à canon.

CHAPITRE III.

VOYAGE DE ZHÉ-HOL A PÉKING,
ET DE PÉKING A CANTON.

LE 21 septembre (1), l'ambassade anglaise quitta Zhé-hol, et reprit le chemin de Péking. L'un de ceux de nos gens qui étoient attaqués de la dyssenterie, mourut le second jour que nous fûmes en route. Les deux mandarins qui nous avoient accueillis à notre entrée en Chine, et continuoient de nous accompagner, furent très-affligés de cet accident. Ils craignoient qu'il ne fût connu et ne leur occasionnât une éclatante disgrâce. Il faut savoir qu'en Chine, on ne permet à personne de mourir dans les palais impériaux, parce qu'on veut que rien ne puisse rappeler à l'empereur qu'il est homme. Ainsi on traita, pendant quelques heures, l'anglais mort, comme s'il étoit encore vivant. On le transporta dans un des bâtimens extérieurs du palais, où un médecin le visita, et lui fit donner une garde, des alimens et

(1) 1793.

d'autres choses dont les malades ont besoin. Le lendemain, on le mit dans une chaise à porteur pour continuer la route, et peu après on déclara qu'il étoit mort sur le chemin.

Un autre malade, qui craignoit d'avoir le même sort, et manquoit de confiance en notre médecin, demanda un médecin chinois. Ce dernier lui tâta le pouls pendant plus de dix minutes, tantôt au bras gauche, tantôt au bras droit, et avec l'air d'un homme qui réfléchissoit profondément. Ensuite, il adressa quelques questions au malade, fit un long discours sur le froid et le chaud, qui est dans le corps humain, discours auquel personne ne put rien comprendre et qui ressembloit au galimatias d'un vendeur d'orviétan. — « La racine que je vais envoyer au malade, dit-il, rétablira la chaleur de son corps, et à l'instant il sera guéri ». — Cependant, cette merveilleuse racine ne fit qu'empirer le mal; et l'anglais ne guérit que par les secours de la médecine, plus lente, plus sûre et moins jactancieuse, de ses compatriotes.

Ce n'est pourtant point d'après ce seul exemple, qu'on doit juger de tous les mé-

decins chinois. Les missionnaires , et surtout l'estimable Amiot (1), en citent plusieurs non moins modestes qu'habiles. Je n'ai point l'orgueil de révoquer en doute leur assertion. J'observerai seulement que c'est à tort que beaucoup de gens ont cru ; d'après les mémoires de ces missionnaires , que la médecine européenne étoit très-inférieure à celle des Chinois. Si une pareille erreur avoit besoin d'être réfutée , il suffiroit d'observer que les Chinois eux-mêmes , sont persuadés du contraire. Non-seulement les deux habiles médecins de l'ambassade anglaise furent souvent consultés pendant leur séjour en Chine , et y guérissent aisément des maladies contre lesquelles les docteurs du pays ne pouvoient trouver aucun remède , mais un empirique européen , qui étoit à la tête des missionnaires , à Péking , avoit , par rapport à ses connoissances prétendues dans l'art de la médecine , acquis une grande influence sur le premier ministre.

Après cinq jours de marche , nous fûmes

(1) Ce modeste et savant homme , auquel nous devons tant de renseignemens sur la Chine , mourut dans le temps que l'ambassade anglaise étoit à Péking. (*Note du Traducteur.*)

de retour (1) à Péking. L'empereur ne tarda pas à quitter la Tartarie, et se rendit à Yuen-min-yuen, où lord Macartney alla lui offrir le reste des présens du roi d'Angleterre. J'ignore les détails de cette audience et tout ce qui se passa pendant les quinze jours qui la suivirent, parce que, cruellement attaqué de la dyssenterie, je ne pus quitter ma chambre. A peine commençois-je à me rétablir, que l'ambassade se préparoit à son départ.

Les Chinois ont toujours montré une grande défiance à l'égard des étrangers. Ils ne permettent jamais à une ambassade de séjourner plus de quelques mois chez eux, ainsi que le prouvent les relations de toutes celles qui ont précédé la nôtre. Mais ce ne fut pas le seul motif qui fit accélérer le départ des Anglais. Dans presque tous les pays, les voyages par terre, sont plus incommodes que les voyages par eau, et cela est ainsi, sur-tout en Chine. L'ambassadeur voulut, en conséquence, profiter des rivières et des canaux, qui vont de Péking à Chusan, où il comptoit se rembarquer à bord du *Lion*, et pour cela, il n'avoit pas de temps

(1) Le 26 septembre.

à perdre , car autrement , il auroit été contrarié par le froid qui , dans ces contrées , fait geler les rivières dès le mois de novembre.

Le 7 octobre , nous quittâmes Péking. Quelques heures avant notre départ , on présenta , avec beaucoup de solennité , à lord Macartney , la lettre que l'empereur adressoit au roi d'Angleterre , lettre écrite en différentes langues , et qu'un messenger à cheval qui marchoit devant la chaise de l'ambassadeur , porta jusques à TOUNG-SCHOU-FOU.

Toutes les lettres adressées à l'empereur , ou expédiées par lui , sont déposées dans un étui , couvert d'une étoffe de soie jaune , et attaché sur l'épaule d'un messenger à cheval. La couleur jaune fait que tous les voyageurs reconnoissent de loin les messagers impériaux. Aussi remarquâmes-nous qu'à la vue de celui qui précédoit l'ambassadeur , tous les gens à cheval , que nous rencontrions , mettoient pied à terre ; et ceux qui étoient en voiture ou à pied , se rangeoient et s'arrêtoient pour le laisser passer.

Nous n'eûmes que peu de chemin à faire le premier jour de notre route. Les bateaux que nous avions demandés , nous attendoient

à Toung-schou-fou ; de sorte que le lendemain de notre départ de Péking, nous nous embarquâmes sur le Pei-ho.

Pour témoigner une considération particulière à l'ambassade, l'empereur la fit accompagner par le colao (1) Soung-ta-zhin, dont j'ai déjà fait mention. Il eut bientôt gagné le cœur de tous les Anglais ; car il unissoit à beaucoup de franchise et de modestie, une grande bienveillance et un aimable empressement à obliger. On lui donna pour adjoints ou pour subordonnés, dans sa mission auprès de l'ambassade anglaise, les deux mandarins Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin, nos anciens conducteurs, qui furent de nouveau chargés du pénible soin de nous procurer tout ce qui nous étoit nécessaire.

Non-seulement ils étoient obligés d'expédier continuellement des gens à cheval avec des lettres, pour nous faire fournir des vivres, mais leur rang élevé ne les empêchoit pas d'être souvent présens à la distribution de ces vivres dans les différens yachts qui nous portoient ; car quelques-uns des mandarins inférieurs, à qui ce soin étoit confié au commencement du voyage, avoient si

(1) Ministre d'état.

peu de délicatesse, qu'ils avoient souvent gardé la moitié de ce qui nous étoit destiné, et avoient même laïssé quelquefois des yachts entiers sans leur rien donner.

L'embarras que l'ambassade occasionnoit à Chow-ta-zhin et à Van-ta-zhin leur auroit rendu leur emploi très - désagréable, s'ils n'avoient eu un véritable attachement pour elle. Des relations continuelles avec nous, leur avoient donné une meilleure idée des Européens que celle qu'ils en avoient auparavant. Ils aimoient et admiroient la franchise et l'honnêteté du caractère anglais. Une confiance et des complaisances réciproques fonda entr'eux et les Anglais une amitié qui ne se démentit jamais, et sembla détruire des deux côtés cette prévention qu'on a contre les étrangers, prévention honteuse pour l'esprit humain, et si commune encore parmi les nations les plus éclairées.

Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin résidoient l'un et l'autre dans la province de Pé-ché-lée, et ne devoient pas nous accompagner au-delà des limites de cette province. Mais lord Macartney obtint de l'empereur qu'ils ne quitteroient l'ambassade, qu'au moment où elle se rembarqueroit à bord du *Lion*;

et ces deux mandarins en furent extrêmement flattés.

Nous ne perdîmes aucun temps, et ne fîmes que les haltes nécessaires : ainsi nos observations en route furent très-imparfaites. Il nous étoit impossible de voir autre chose que ce qui se trouvoit sur les bords des canaux et des rivières, où nous naviguions.

Nous suivîmes le cours du Pei-ho jusques à Tien-sing, où nous tournâmes à droite pour remonter une autre rivière qui se jette dans le Pei-ho. Toutes les fois que nous avions vent contraire, il falloit haler les yachts. Les hommes qu'on employoit à ce travail étoient payés : mais soit qu'on les prît malgré eux, soit qu'on les traitât trop mal, il y avoit des bateaux que les haleurs quittoient souvent tous à-la-fois, et alors la flotte étoit obligée de s'arrêter une partie de la journée.

Les yachts des Anglais étoient plus rarement abandonnés que ceux qui portoient les mandarins et leur suite. Un jour le colao Soung-ta-zhin fut forcé de rester plus de quarante lys (1) derrière nous. Lorsque les déserteurs étoient attrapés on les punissoit

1) Vingt lys font un myriamètre.

à coups de bambou : mais la désertion n'étonnoit pas beaucoup et paroissoit même une chose ordinaire.

Nous entrâmes bientôt dans la province de Schang-tong. C'est dans cette province qu'est situé Lin-schin-fou, où commence le fameux canal impérial, qui fait qu'on peut aller par eau depuis Canton jusqu'auprès de Péking. Il s'étend de Lin-ching-fou à Han-chou-fou, dans la province de Sché-kiang, et a soixante-douze écluses, où l'on perçoit des droits au nom de l'empereur. Ces écluses sont toutes construites en granit. Elles n'ont point de portes comme celles des écluses que nous voyons en Europe. On les ferme avec de simples planches pour arrêter l'eau ; et elles sont si étroites que le passage en est très-dangereux. Aussi arrive-t-il beaucoup d'accidens, parce que des bateaux ne passent pas bien dans le milieu. Pour rendre ces accidens moins funestes, chaque côté des écluses est garni de gros coussins et de paquets de paille ; et la nuit on y allume une grande quantité de lanternes. Mais ce que dit le missionnaire Lecomte, de l'attention et de tous les soins des gardiens des écluses, pour empêcher les bateaux de heurter con-

tré les piliers , a cessé d'avoir lieu. Il est aisé de voir combien les écluses européennes l'emportent sur les écluses chinoises. Mais en Chine on est tellement persuadé de l'excellence et de la perfection de tout ce qu'on y a , que la proposition de faire quelque changement , y paroîtroit ridicule ou punissable.

Nous ne nous avançâmes pas très-loin dans la province de Schang-tong , parce que l'ambassadeur apprit que le *Lion* étoit déjà parti de Chu-san. L'*Indostan* y étoit encore , et l'ambassade auroit sans doute pu s'y embarquer ; mais ce n'eût pas été sans beaucoup de gêne. Lord Macartney témoigna alors le désir de se rendre directement à Canton , et dès que l'empereur en fut instruit , il y donna son agrément.

La province de Schang - tong est plus plane que montueuse , et on y voit des campagnes très - agréables : mais elle est bien inférieure à la province de Schian-nan , où nous entrâmes vers la fin d'octobre. Les Chinois regardent cette dernière province comme la plus belle et la plus riche de leur empire. Lorsqu'ils avoient encore un empereur de leur nation , Nan-

king étoit la ville la plus florissante de la Chine , et la plus grande du monde. Le nom de cette ville est connu des Européens les moins instruits, à cause de l'étoffe qu'on en tire , et dont on y fabrique une immense quantité. Tout ce qui vient du Schian-nan, et sur-tout de Sou-chou et de Nanking , paroît meilleur aux Chinois que ce qui sort d'ailleurs.

Le plus grand des fleuves de la Chine , le Whang-ho , ou le Kouang-ho , c'est-à-dire le fleuve Jaune , arrose la province de Schian-nan , avant de se jeter dans la mer. Nous le traversâmes ; et il nous parut plus large que le Rhône et la Saône , dans l'endroit où ils se réunissent près de Lyon. Il parcourt peut-être plus de terrain qu'aucun autre fleuve du monde. Il prend sa source dans les montagnes qui bornent la province de Sé-chuen , arrose une partie de la Tartarie , traverse la Chine dans une étendue de six cents lieues , et tombe enfin dans la mer orientale.

Les ravages que fait ce fleuve sont horribles. Il détruit souvent des villes entières , malgré les nombreuses digues élevées pour arrêter ses débordemens. Aussi charie-t-il , sur-tout dans les temps de pluie , une grande

quantité d'argile et de limon qui donne à ses eaux une couleur jaune , à laquelle il doit son nom.

Après avoir traversé le Whang-ho , notre petite flotte rentra dans le canal impérial. Toutes les fois que nos regards n'étoient pas attirés par de jolies campagnes , des villes , ou d'autres objets remarquables , nous voyions au moins des soldats. Il suffit de dire , une fois pour toutes , que dans les diverses parties de la Chine où voyagea l'ambassade , on lui rendit constamment des honneurs militaires. Indépendamment des soldats que nous voyions en garnison dans les villes et dans les villages , nous rencontrions des corps-de-garde de demi-heure en demi-heure , aussi bien sur les chemins que sur le bord des rivières. Les soldats prenoient aussitôt les armes , faisoient jouer leur musique , et tiroient le canon pour nous saluer. Cela avoit lieu même la nuit ; et dans les grandes villes , les longs rangs de troupes qui bordoient le canal et portoient des lanternes , dont l'eau réfléchissoit la lumière , formoient un coup-d'œil magnifique.

Dans la province de Schian-nan , le canal impérial suit plusieurs milles de long le bord

de grands lacs et traverse des marais. Ces marais sont coupés par des fossés, qu'on a creusés par-tout où on l'a pu, afin d'élever la terre, et d'y cultiver du riz. Ça et là sont des maisons et des groupes d'arbres, et tout le pays paroît être un riant jardin potager, semblable à quelques-uns des fertiles marais de la Hollande, et sur-tout à ceux du voisinage de Rotterdam.

Les lacs sont remplis d'excellent poisson, et comme les habitans des environs en font leur principale nourriture, ils ont inventé, pour le prendre, des moyens par-tout ailleurs inconnus. Le plus extraordinaire de ces moyens est l'art de se servir d'une espèce de canard (1) qu'on instruit à rapporter ce qu'il pêche, et qui en chinois se nomme hwui-ging. Cet oiseau appartient, suivant les naturalistes, à l'espèce du pélican. On s'en sert dans toute la Chine, et nous en vîmes en très-grand nombre dans les provinces de Schang-tong, de Schian-nan, de Sché-kiang, de Kiang-si et de Quang-tong.

Ces oiseaux sont placés ordinairement sur

(1) Sir George Staunton dit que c'est un cormoran, ce qui paroît plus vraisemblable. Il dit aussi, qu'en chinois, on le nomme le Leu-tsé.

le bord des canots de pêche , et attachés par le pied droit avec une longue ficelle , que le pêcheur tient dans sa main. Jamais le poisson, qui passe aux environs du canot, n'échappe à leur regard perçant; et dès-lors l'oiseau, plongeant avec la rapidité d'une flèche , saisit sa proie et la rapporte à son maître. Lorsque quelque poisson est trop pesant pour un seul oiseau , un second va l'aider , et ils le rapportent ensemble. Ces oiseaux sont si voraces , qu'ils mangeroient tous les poissons qu'ils prennent , si l'on ne leur mettoit pas au cou un anneau , qui les empêche d'avaler les gros. Mais on ne peut les priver des plus petits , qui servent à leur nourriture.

Il en coûte beaucoup de soins pour instruire ces oiseaux à rapporter. Mais une fois qu'ils sont éduqués , leur propriétaire a en eux un capital qui lui donne de gros intérêts. Aussi est-il obligé de payer à l'empereur un droit considérable. Le poisson qui constitue la principale nourriture de ces oiseaux , leur donne une odeur repoussante.

Malheureusement , la route que nous suivîmes , ne passoit pas près de Nanking ; mais

la vue de la fameuse ville de Sou chou-fou nous en dédommagea. Située dans la douce latitude de 31 degrés nord , éloignée de la mer de deux journées de marche seulement , environnée de la campagne la plus riante et la plus fertile , jointe à toutes les provinces de l'empire , par des rivières et des canaux , séjour des plus riches marchands , école des plus grands artistes , des plus célèbres savans , des plus habiles comédiens , et des meilleurs danseurs de corde et joueurs de gobelets , possesseur des femmes à la plus jolie taille et aux plus petits pieds , législatrice du goût chinois , de la mode et du langage , rendez-vous des plus riches oisifs et voluptueux de la Chine , Sou - chou - fou doit , à tant de titres , être placée entre les premières villes de la Chine. Les Chinois ont un dicton , qui exprime le cas qu'ils font d'elle. —
 « Le paradis est dans les cieux , disent-ils ,
 » Sou-chou-fou est sur la terre. »

Ce qui prouve que Sou-chou-fou est une des plus vastes cités de la Chine , c'est que , quoique l'ambassade anglaise n'en traversât qu'une partie , elle fut plus de quatre heures en chemin. Les nombreux milliers d'hommes rassemblés par-tout sur notre passage ,

montraient combien cette ville étoit peuplée. Les canaux couverts de gondoles qui se promènent dans la ville , et les ponts qu'on y voit , ont engagé quelques missionnaires à comparer Sou-chou-fou à Venise, avec la seule différence que les canaux de Venise n'ont que de l'eau de mer , et ceux de Sou-chou-fou que de l'eau douce. Mais il en est de cette comparaison comme de beaucoup d'autres : elle cloche fortement.

Les maisons bien bâties sont en plus grand nombre à Sou-chou-fou que dans les autres villes chinoises, et elles annoncent plus de goût et de noblesse. Il est vrai qu'il y a aussi beaucoup de maisons qui paroissent mal-propres et négligées, lorsqu'elles n'ont point de boutiques, qui, en Chine, sont toujours tenues avec un grand soin; mais on doit, en partie, attribuer ce défaut à ce que les habitans de Sou-chou-fou et les étrangers qui s'y trouvent, passent beaucoup de temps dans les nombreuses et jolies petites gondoles, qu'on voit se promener dans l'intérieur et au-dehors de la ville.

Ces gondoles sont très-propres et admirablement bien vernissées. On dit que beaucoup de gens y dépensent, en peu de temps,

leur fortune, et que des négocians qui vont vendre leurs marchandises à Sou-chou-fou, doivent souvent aux plaisirs des gondoles le malheur de s'en retourner la poche vuide. Les rameurs se tiennent sur le devant et sur le derrière de la gondole, où il y a aussi une cuisine. Dans le milieu, est une chambre couverte, ayant des fenêtres, et meublée d'une table, de quelques petits sièges, d'un lit de repos et de coussins.

Nous vîmes, dans quelques-unes, des jeunes-gens qui se promenoient pour s'amuser; dans d'autres, des personnes qui mangeoient; et dans plusieurs d'entr'elles, nous entendîmes des instrumens de musique et des chanteurs. Beaucoup de ces gondoles étoient conduites par des femmes, et avoient à bord de jeunes filles, dont la parure légère, l'air libre et les éclats de rire annonçoient qu'elles étoient de la voluptueuse école, qui fleurit dès long-temps à Sou-chou-fou; car, en Chine, comme dans le reste de l'Asie, on fait une étude de la volupté, et un commerce des écolières qui s'y distinguent.

Sou-chou-fou et Han-chou-fou sont les villes chinoises, où les filles étudient l'art

de plaire , et où on les achète comme d'autres marchandises. Les harems de l'empereur et des plus riches mandarins , sont composés de femmes , dont la plupart sortent de ces deux villes. On leur apprend , dans leur jeunesse , à chanter , à jouer du cistre , à faire tous les ouvrages qui conviennent à leur sexe , et même à composer des vers. Notre interprète m'assura que les plus jolies chansons que chantoit le peuple chinois , étoient faites par ces femmes-poètes ; mais leur plus grand talent s'exerce dans un art honteux. Sou-chou-fou et Han-chou-fou ont la réputation de voir naître les premières beautés de la Chine , et les filles y sont une des meilleures productions.

A Sou-chou-fou , le canal impérial s'agrandit ; mais , un peu plus loin , il reprend sa largeur ordinaire. Les ponts , qui le traversent dans les environs des villes et des villages , sont construits d'une manière qui mérite l'attention des voyageurs. Je ne possède pas assez de connoissances en architecture , pour les décrire convenablement : mais il suffit de les voir pour croire qu'ils ne manquent ni de solidité , ni d'élégance. Ils sont composés de grosses pierres de taille , qui sem-

blent n'être liées que par leur propre poids. Leurs arches sont toujours très-élevées et très-larges, et plus ou moins nombreuses. On les a tellement multipliées dans quelques endroits où des marais impraticables bordent le canal, qu'un de nos compagnons (1) de voyage, dont la véracité ne peut être soupçonnée, nous assura en avoir compté quatre - vingt - dix dans un seul pont.

Le 8 novembre, nous arrivâmes à l'extrémité de la fortunée province de Schian-nan, et nous entrâmes dans celle de Ché-kiang, qui ne lui cède guères, ni en richesses, ni en commerce. La culture des vers à soie y est dans toute sa perfection, et les fabriques de soieries y sont les plus florissantes de la Chine. Quand les personnes, qui voyagent dans le Ché-kiang, ne seroient pas d'avance instruites de ce fait, elles le devineroient à la seule vue des campagnes, qui sont presque par-tout couvertes de plantations de mûriers. Il eut été sans doute assez intéressant d'apprendre, dans tous ses détails, la manière dont on obtient la soie, dans un pays que cette brillante pro-

(1) M. Barrow.

duction

duction a, depuis si long-temps, rendu célèbre (1) : mais plusieurs causes nous en empêchèrent, et il fallut nous contenter de recueillir

(1) La soie a été connue en Chine dès les premiers temps dont parlent les annales de cet empire. Ceux qui entendent la langue des Chinois peuvent, dit-on, lire dans les anciens livres de cette nation ; que, sous le règne d'Yao, qui vivoit plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne, les princes, ses vassaux, lui payoient un tribut de trois pièces d'étoffe de soie. Mais avant même que les Chinois eussent trouvé l'art d'employer la soie à faire des étoffes, ils en tiroient des sons doux, et la faisoient servir à leur musique. Fou-hi fut, dit-on, le premier qui en fit des cordes pour l'instrument de son invention, qu'on appelle Kin. Les Chinois retirent de la soie de plusieurs espèces de chenilles : mais celle que leur fournissent les vers qui se nourrissent de feuilles de mûrier, est incomparablement plus abondante. Elle est même à présent si commune en Chine, que les soldats en sont vêtus. Jadis, la soie ordinaire se vendoit au poids de l'or, et une autre soie, bien plus belle, qu'on nommoit *cho-cho*, et qu'on tiroit d'une espèce de pinne d'eau douce, y coûtoit le centuple de l'or. Le mémoire, dont j'emprunte cette remarque, dit que probablement le *Cho-cho* des Chinois n'étoit que ce que le prophète Ezéchiel a appelé *Chod-chod*, et que les commentateurs n'ont pas su expliquer. Voici le passage : — « Et Bissum » et Sericum et Chod-chod posuerunt in mercatu » suo ». — EZECH. Cap. 17. (*Note du Traducteur.*)

Tome V.

§

T

le peu d'observations que je vais rapporter.

Il y a en Chine des mûriers blancs et des mûriers noirs ; mais les feuilles des premiers y sont plus estimées (1). On plante les mûriers dans la seconde ou la troisième lune , c'est - à - dire , au mois de mars ou d'avril , sans choisir une espèce de terrain plutôt que l'autre. Aussi , quand on achète une plantation de mûriers , on considère son étendue , et non la qualité du sol. Cependant , on préfère , pour les nouvelles plantations de mûriers , le terrain sec au terrain humide , qui , en revanche , convient mieux à la culture du riz. Les feuilles de mûrier poussent le premier , le second , le troisième ou le quatrième mois , suivant le plus ou moins de chaleur du climat. Chaque arbre donne même des feuilles deux ou trois fois par an ; mais celles de la première pousse sont les meilleures. Au surplus , on choisit les plus tendres pour les jeunes vers à soie , et on donne les autres à ceux qui ont acquis de la force.

(1) Sir George Staunton dit précisément le contraire. Est-ce le voyageur anglais , est-ce le voyageur allemand qui se trompe , ou bien est-ce une faute d'impression , dans l'une des deux relations ? (*Note du Traducteur.*)

Les propriétaires des mûriers ne s'occupent point à élever les vers à soie. Ils sont, pour la plupart, établis à la campagne, et ils vendent les feuilles (1) de leurs arbres aux habitans des villes, qui font éclore et nourrissent les vers. Les Chinois ne donnent jamais à ces petits animaux d'autres feuilles que celles du mûrier (2).

Quoique les soieries de la province de Ché-kiang soient plus fortes, et aient des couleurs plus durables que celles de la province de Quang-tong, ces dernières sont presque les seules qu'on importe en Europe, parce que la façon des autres, et les fleurs et les figures dont elles sont parsemées, et qui plaisent beaucoup aux Chinois, ne flatteroient pas notre goût. Les étoffes de soie, fabriquées à Canton; sont unies, et

(1) On les vend au poids.

(2) Autre contradiction avec sir George Staunton, qui prétend qu'ils les nourrissent aussi avec des feuilles de frêne. Les missionnaires disent qu'on en nourrit, non-seulement sur le frêne, mais sur le chêne, et ils soupçonnent même que le cyprés et le térébinthe servent au même usage, ainsi que Pline dit que cela avoit lieu dans l'île de Co. Il est vrai qu'il y a à la Chine diverses espèces de vers-à-soie. (*Note du Traducteur.*)

d'après les dessins et les couleurs que demandent les marchands européens.

Dans le Ché-kiang les plantations des mûriers ne sont interrompues que par des champs de riz et par les marais qui bordent des deux côtés le canal impérial, et que nous fûmes quelques jours à traverser. Il y a lieu de croire que ces marais sont encore plus étendus que ceux de la province de Schian-nan. Sur la chaussée qui forme les deux bords du canal, et qui est d'une assez grande largeur, nous vîmes çà et là des cercueils qui n'étoient pas couverts d'un seul brin de terre et qui ne pouvoient qu'empester l'air. Quelques-uns seulement, qui sembloient renfermer les restes des gens riches, étoient entourés d'un petit mur. Peut-être doit-on attribuer le choix d'un tel cimetière à une cause que nous ignorons; peut-être aussi les habitans de ces marais, ayant besoin d'employer à l'agriculture tout le terrain qu'ils peuvent arracher à l'eau, sont forcés de déposer leurs morts sur le bord du canal. Si l'on creusoit des fosses dans la chaussée, on nuirait peu-à-peu à sa solidité, et c'est sans doute pour cela qu'on n'en creuse point.

Ces objets avoient, au moins, pour nous

l'attrait de la nouveauté, attrait que ne pouvoient conserver les villes et les villages uniformes , devant lesquels nous passions continuellement. Mais si nous ne trouvions plus autant de plaisir à voir ces villes et ces villages , l'empressement que les habitans avoient à nous voir, étoit par-tout le même. Pour éviter les regards des curieux, nos soldats et nos domestiques ne se tenoient plus sur le pont des yachts , lorsque nous arrivions près de quelque ville. Non-seulement les habitans du lieu, mais ceux des campagnes voisines qui venoient pour nous voir, étoient trompés dans leur attente; ce qui fit que les mandarins prièrent les officiers de la garde de l'ambassadeur d'empêcher les soldats de se cacher.

La capitale de la province de Ché kiang est Han-chou-fou , rivale de Sou-chou-fou , et l'une des plus importantes villes de la Chine. Située presque au centre de l'empire, ayant d'un côté l'embouchure du canal impérial, et de l'autre la rivière de Tchiang (1), la ville de Han-chou-fou est l'entrepôt du commerce des provinces du nord avec celles du midi. Les maisons y sont d'une architecture médiocre,

(1) Sir George Staunton donne à cette rivière le nom de *Chen-tang-chaung*. (*Note du Traducteur.*)

les rues étroites , mais bien pavées et les boutiques très-riches et en très-grand nombre. J'en crois pas avoir vu , nulle autre part , autant de cabarets ; ce qui prouve qu'il y a là beaucoup d'étrangers et d'ouvriers. Les voyageurs , qui ont écrit sur la Chine , ne parlent qu'avec enthousiasme de la campagne qui environne Han-chou-fou ; et certes , on ne peut les blâmer , lorsqu'en suivant les bords du Tchiang , on se retourne pour regarder du côté d'Han-chou-fou. Des collines verdoyantes et des montagnes , dont trois sont distinguées par de hautes pagodes , s'élèvent à côté de la vallée où est bâtie la ville et forment un paysage très-pittoresque. Il m'est impossible de décrire les beautés de ces montagnes ; peut-être , même , ne peuvent-elles être bien rendues que sur la toile.

Il n'y a point de jonction entre le canal impérial et la rivière de Tchiang. La ville et un des faubourgs d'Han-chou-fou les séparent. Nous traversâmes donc Han-chou-fou , pour nous rendre du canal au bord de la rivière ; nous étions en chaise à porteur , et nous mîmes plus de deux heures à faire ce trajet. Les yachts , dans lesquels nous nous embarquâmes sur le Tchiang , étoient

plus petits, mais non moins commodes que ceux du canal impérial. Un plus grand nombre de soldats, que nous n'en avions encore vu, étoit assemblé sur le bord de la rivière, et salua l'ambassade par des coups de canon et des airs d'une bruyante musique.

Le colao Soung-ta-zhin, qui nous avoit accompagnés depuis notre départ de Péking, nous quitta à Han-chou-fou, et nous partîmes de cette ville avec Chang-ta-zhiu, qui avoit été jusqu'alors gouverneur du Ché-kiang, et qui se rendoit à Canton, dont il étoit nommé vice-roi.

Nous ne naviguâmes que six jours sur le Tchiang. Le peu d'eau qu'il y avoit, à cause de la saison, et les rochers qui hérissoient le lit de la rivière, d'un bout à l'autre, rendoient la navigation non moins dangereuse que désagréable. Chacun des nos yachts eut presque continuellement vingt hommes et quelquefois plus, qui tantôt le haloient, et tantôt le pousoient; sans quoi il eût été impossible de le faire avancer. Le bruit que faisoient les rames en frappant les rochers, les heurts subits qui sembloient mettre les yachts en pièces, les cris continuels des matelots, et la manière étourdissante d'ap-

peler les haleurs , anroient rendu très-fatigante cette partie de notre voyage , si les beautés du pays , où coule le Tchiang , n'eussent pas captivé toute notre attention.

Des deux côtés de la rivière , s'étendent de hautes chaînes de montagnes , qui tantôt se rapprochent et resserrent son lit , tantôt s'écartent très-loin , et ont à leurs pieds des plaines fertiles et cultivées avec le plus grand soin. L'œil du voyageur y rencontre sans cesse des champs de riz , des plantations de cannes à sucre , des orangers , des pamplemousses , des grenadiers , des maronniers , de très-beaux légumes , des arbres à thé , des camphriers , des arbres à suif et des bambous. Parmi ces végétaux , celui qui attiroit le plus nos regards , étoit l'arbre à suif⁽¹⁾ , parce qu'il nous paroissoit très-singulier qu'un arbre pût produire ce que les Européens tirent du règne animal. Il le produit pourtant , et ce n'est pas un des moindres avantages du riche sol de la Chine.

L'arbre à suif a la forme du cerisier , et se fait distinguer de loin par ses feuilles ronges. Son fruit ressemble beaucoup à celui du fusain , avec cette différence qu'il

(1) *Le croton sebiferum* de Linnæus.

est blanc ainsi que son écale. Il a quatre graines enveloppées d'une farine grasse, qu'on en extrait en faisant bouillir le fruit. On ne fait des chandelles avec cette substance qu'en y mêlant de l'huile, parce qu'autrement elle seroit trop grumeleuse et trop cassante. Les chandelles des Chinois sont très-différentes des nôtres. Indépendamment de ce qu'elles sont plus courtes et plus grosses, elles ont des mèches de bois, entourées de jonc, et donnent quelquefois de la fumée(1). D'ailleurs, elles répandent beaucoup de clarté, n'ont jamais de flammèches, et se vendent à bon marché.

Mais si le fruit de l'arbre à suif, est un des plus utiles de la Chine, l'orange-paroît, avec raison, aux Chinois et aux étrangers, l'un des plus délicats et des plus sains. Ce fruit nous est suffisamment connu, et le nom (2) que lui donnent les Allemands, rappelle son origine. Les Portugais commencèrent à le naturaliser en Europe; et l'on prétend que

(1) Sir George Staunton dit que les mèches des chandelles chinoises sont d'amiante, d'armoise, ou d'une espèce de chardon. (*Note du Traducteur.*)

(2) *Appelsine*, mot corrompu, qui signifie pomme de la Chine. (*Note du Traducteur.*)

le premier pied d'oranger qu'ils y transportèrent , se conserve encore à Lisbonne. Il y a en Chine trois espèces d'oranges. La première et la meilleure est assez grosse , et a une écorce rouge , qui se sépare aisément de la pulpe , sans y laisser la seconde peau blanche et cotonneuse qu'elle recouvre. Cette orange a en outre l'avantage de s'ouvrir , sans qu'on en perde le jus , qui est extrêmement doux et rafraîchissant.

La seconde espèce d'oranges est un peu oblongue, a une écorce rude et d'un jaune pâle. Elle se partage facilement , mais elle n'est ni si douce, ni si abondante en jus que la première.

La troisième espèce , la seule que nous connoissions en Europe , est d'un jaune foncé , et plus remplie de jus , mais moins douce que les autres. Sa pulpe est aussi plus ferme.

Les habitans de Canton donnent différens noms à ces trois espèces d'oranges. Ils appellent la première , l'orange des mandarins , à cause de son extrême délicatesse. La seconde , l'orange des capitaines , parce qu'elle approche de l'autre. Et la troisième , l'orange des coulis c'est-à-dire , l'orange des journaliers , attendu qu'elle est la moins chère et la plus commune.

Quand l'habitant du nord de l'Europe voit croître abondamment et spontanément en Chine, ces fruits du midi, que son pays natal ne produit que par le moyen d'une chaleur artificielle et fort chère, il sent qu'il ne peut rien comparer à la richesse des campagnes des bords du Tchiang, d'ailleurs si romantiques. Leur aspect change à chaque pas. Là, des rochers escarpés et totalement dépouillés de verdure, bordent les deux côtés de la rivière. Ici, cette rivière fait un coude, et l'on découvre tout-à-coup les champs les plus rians. Les nombreuses sinuosités du Tchiang nourrissent la curiosité du voyageur, et écartent l'ennui qu'occasionne l'uniformité d'une perspective toujours agréable ou toujours triste.

Les cultivateurs étoient par-tout occupés à faire la récolte du riz et de la canne à sucre; et l'un et l'autre étoient portés dans les différens moulins qui sont construits au bord de la rivière et que font mouvoir ses eaux. Comme ces moulins sont très-bas, les pluies qu'occasionnent les changemens de mousson, font augmenter la rivière, qui dès-lors les couvre, et ne permet pas qu'on s'en serve. Nous en vîmes plusieurs dans ce cas. Mais quelque singulier que cela

paroisse , le Chinois est trop attentif à ses intérêts , pour qu'on doive croire que l'inconvénient d'avoir ses moulins ainsi placés , en puisse balancer l'avantage.

Notre petite navigation sur le Tchiang ne dura que jusques au 21 novembre , jour que nous arrivâmes à Chang-san-chieng. Là, ceux qui vont à Canton sont obligés de voyager un jour par terre. Ce changement nous parut très-agréable, et remplit le vœu que nous formions tous d'avoir occasion de voir la culture de l'intérieur de la Chine. Elle est très-célèbre , et à juste titre ; car pendant cette journée nous eûmes continuellement des preuves de la plus laborieuse industrie.

Ce n'est point assez pour les Chinois de cultiver leurs plaines avec le plus grand soin , ils cultivent aussi leurs montagnes , comme les Tyroliens et les Suisses , et y font dans tous les endroits où ils peuvent atteindre , des gradins qui sont couverts de différentes sortes de jardinage , et plus souvent encore du riz. Pour arroser les plantations de riz , ils fouillent des trous , où ils rassemblent non-seulement les eaux de la pluie , mais celle des petits ruisseaux qui coulent des montagnes. De petits canaux

conduisent ensuite ces eaux dans les champs voisins, et lorsque les endroits où l'on veut la porter sont plus élevés que les réservoirs, on se sert de pompes à chaîne.

Ces sortes de pompes sont très-communes dans toute la Chine, et la culture du riz les y rend très-nécessaires. Dans la province de Schang-tong, il y en a de grandes qui ne peuvent être mues que par quatre et même par six hommes. Quoique les Anglais aient des pompes à chaîne de plusieurs manières, ils avouent que la première idée leur en est venue des Chinois. Ainsi beaucoup de savans pensent que la boussole, qu'on dit avoir été inventée en Italie quelque temps après le retour de Marc-Paul, n'est qu'une imitation de la boussole chinoise. Il est, en effet, plus vraisemblable que nous l'avons prise d'eux, que non pas qu'ils l'ont prise de nous.

Nous vîmes de près, pour la première fois, des arbres à thé, qui, par leurs fleurs et par leurs feuilles, ressembloient au jasmin (1). A la vérité, nous ne rencontrâmes

(1) Encore une contradiction entre deux voyageurs qui ont vu ensemble les mêmes objets. Sir George Staunton dit que la fleur de l'arbre à thé ressemble à la rose. (*Note du Traducteur.*)

point de ces plantations de thé où l'on cueille les jeunes feuilles, pour en préparer une boisson. Nous n'en aperçûmes que quelques touffes isolées.

Plusieurs montagnes étoient couvertes de pins, qui, à en juger par leur grosseur, n'avoient pas plus d'un an de croissance. La Chine a peu de bois, et il est sage de chercher à multiplier une chose aussi nécessaire dans un pays où la navigation intérieure sert à répandre les autres objets de nécessité, avec une activité dont il n'y a point d'exemple ailleurs.

Des deux côtés du chemin nous aperçûmes divers bosquets de ces pins, qu'on nomme pins de Canada (1). Mais nous vîmes bien plus de bambous, qui étoient si droits et d'un verd si foncé, qu'on ne pouvoit s'empêcher de les distinguer. Plusieurs camphriers, aux branches étendues et touffues, frappèrent aussi nos regards. Il n'y avoit presque pas de maison qui n'eût auprès d'elle quelques arbres à suif; et il est probable que chaque paysan fait lui-même les chandelles dont il a besoin.

Le chemin que nous suivîmes étoit en

(1) *Pinus canadensis*, Linnæi.

partie ferré avec du gravier , en partie avec du petit moellon , et par-tout très-uni et assez large. De pesantes voitures de transport et des diligences , comme celles d'Europe, l'auroient bientôt gâté. Mais en Chine, presque tous les fardeaux sont portés sur les épaules , et les voyageurs vont plutôt dans des chaises à porteur ou à cheval, que dans des voitures à roues. Le grand nombre de villes et de villages qui se succédoient rapidement à nos yeux, prouvoient la population de ce pays, où la douceur du climat n'exige pas des maisons d'une construction dispendieuse.

Les villes chinoises offrent une singularité qu'on peut plus impunément voir que décrire ; ce sont les temples de la déesse Cloacine. Ils ne sont point, ainsi qu'ailleurs, érigés pour la commodité du public, mais pour l'utilité de celui qui les fait bâtir, et qui considère les sacrifices qu'on y offre, comme un grand bien pour ses champs. On ne les trouve pas dans quelque coin secret de la ville, mais dans les rues les plus passagères; et les Chinois montrent par-tout une si grande attention à ne rien perdre des offrandes qu'on y dépose, que.....

mais c'en est déjà trop sur ce sujet (1).

Nous vîmes, à côté de la montagne, plusieurs tombeaux en maçonnerie, peu élevés, entourés d'arbres, et dont quelques-uns avoient des fenêtres. On sait quel respect ont les Chinois pour les tombeaux de leurs pères. Ils en choisissent la place avec le plus grand soin, et les ornent de la manière la plus dispendieuse que leur fortune le permet.

Le même jour, nous arrivâmes à Zau-ping, dans la province de Kiang-si, et nous nous embarquâmes à Yu-sang-tchien, sur la rivière de Yu-sang-ho. Nos barques étoient très-commodes. Elles avoient non-seulement cuisine, chambre à coucher, salle à manger, mais assez de place pour contenir notre bagage; et les appartemens étoient peints ou tapissés de papier blanc.

Le Yu-san, ainsi que plusieurs autres rivières, qui coulent de l'Occident et du Midi, porte ses eaux dans le lac Po-yang, qu'on

(1) Sir George Staunton est entré dans de plus grands détails sur cela; et l'utilité dont ils peuvent être pour l'agriculture, et la manière décente dont ils sont rendus, excusent ce qu'un pareil sujet peut avoir de désagréable.
(Note du Traducteur.)

nomme aussi le *Hwoï-yang-chou*. Nous traversâmes ce lac , qui abonde en poisson , et sur lequel vivent plusieurs milliers d'hommes , dont le seul métier est de pêcher.

Les filets et les autres instrumens ordinaires des pêcheurs , ne sont pas les seuls moyens qu'emploient ceux-ci. On voit sur les bords du lac un grand nombre de planches peintes en blanc , et inclinées du côté de l'eau. Auprès de ces planches sont les canots et les filets des pêcheurs. Lorsque la lune brille , les planches réfléchissent sa lumière dans l'eau , le poisson trompé , s'élance vers elles , tombe dans le canot , ou dans le filet , et les pêcheurs n'ont que la peine d'emporter une proie si facilement acquise (1).

Long-temps avant notre arrivée dans cette province , on nous avoit peint le danger d'y naviguer. On assuroit que nous y aurions des cascades à franchir. Le jésuite Lecomte , quelques autres missionnaires , et sur-tout la relation d'une ambassade hollandaise en Chine , confirment tout ce qu'on peut dire d'effrayant à cet égard. Quiconque a seulement entendu des cascades , et sur-tout qui-

(1) Ce moyen est un peu différemment décrit par sir George Staunton. (*Notes du Traducteur.*)

conque en a vu, doit sentir ses cheveux dresser sur sa tête, quand il pense qu'il doit passer par-dessus une cascade. Mais il est des libertés itinéraires, comme des libertés poétiques, et c'est au genre des premières qu'appartient la description des cascades dont on voulut nous effrayer. Cette description est, pour n'en rien dire de plus, très-exagérée. La rivière de Ta-tchiang, dans laquelle nous entrâmes en sortant du lac Po-yang, est en grande partie remplie de rochers, et d'une navigation difficile. Mais malgré cela, notre flotte, qui étoit composée de soixante barques, n'éprouva pas un seul accident.

Nous voyagâmes dans une partie de la province de Kiang-si, qui est plane et sablonneuse, et reste très-souvent cinq mois de suite sous les eaux du lac Po-yang. Nous en traversâmes une autre rocheuse et montueuse. Toutefois nous vîmes, pendant quelques jours, des plantations de cannes à sucre et des champs de riz, qui bordaient les deux côtés de la rivière. Pour les arroser dans les endroits où le rivage est haut, on place de grandes roues, par le moyen desquelles l'eau est élevée dans un canal qui la porte dans les plantations où elle est nécessaire.

Plusieurs montagnes étoient couvertes de tcha-chwa (1), qui est la *camelia japonica* de Linnæus. Sa fleur ressemble beaucoup à celle du thé, et sa noix donne une huile dont les Chinois font un grand usage. Cette huile, il est vrai, n'égale pas l'huile d'olive; mais elle est claire, grasse et n'a point de mauvais goût. C'est un des objets du commerce du Kiang-si.

Les paysans de cette province portent des sandales de paille, qui ressemblent assez à la chaussure des anciens Romains. Elles sont attachées avec des liens qui passent entre les doigts du pied et derrière le talon. Probablement la chaleur du sable rend nécessaire l'usage de ces sandales qui sont également communes dans toute la province de Quàng-tong et à Macao.

Jusqu'à présent, je n'ai point remarqué que dans tout le pays que nous traversâmes par eau, en nous rendant de Tong-chou-fou à Canton, la campagne étoit décorée de beaucoup de pagodes; ce qui étoit une preuve de la beauté et de la fertilité de ces contrées, car les bonzes, ainsi que les fondateurs des

(1) Sir George Staunton écrit ce mot *cha-whaw*: ce mot signifie en chinois, *fleur de thé*.

monastères ont toujours choisi les lieux les plus avantageux pour leurs établissemens.

La capitale du Kiang-si est Nan-chang-fou. En passant près de cette ville, nous fûmes étonnés de la quantité de grandes et de petites barques qui étoient mouillées dans son port. L'un de nos voyageurs, qui essaya de compter les plus grandes, en trouva plus de quatre cents. Pour se faire une idée de ces barques, il faut songer qu'en général elles ont cent cinquante pieds de long, quatorze pieds de large et douze pieds de profondeur, et qu'elles portent deux cent cinquante tonneaux. Le nombre des barques d'une moyenne grandeur, et des petites, étoit, autant que nous pûmes en juger, deux fois plus considérable. Que de commerce! et combien sont étendus les besoins de la ville où il se fait!

A Nan-chang-fou, nous prîmes des haleurs pour nos yachts; et nous les trouvâmes mieux vêtus que ceux que nous avions eus auparavant. Ils chantoient souvent, et paroissoient moins sentir la dureté de leur condition qu'on n'auroit d'abord pu le croire. Nous ne sommes point accoutumés à voir faire par des hommes le travail des

animaux (1). Mais si nous y réfléchissons bien , peut-être trouverons-nous que beaucoup de nos journaliers prennent autant de peine que ceux qui halent un bateau. En passant devant les plantations de cannes à sucre , les haleurs chinois en prennent toujours quelques-unes pour se désaltérer ; et il paroît que cela leur est permis.

Vers l'extrémité de la province de Kiang-si , la rivière de Ta-tchiang est resserrée entre deux montagnes , et ce n'est qu'à Nan-gan-fou qu'elle s'élargit de nouveau. Là , nous débarquâmes , et nous fîmes , pour la dernière fois , la route par terre. Le chemin étoit médiocrement pavé , s'élevait insensiblement , et traversoit des vallées bien cultivées qui étoient de chaque côté entourées de montagnes , et offroient souvent des points de vue très-pittoresques.

Nous vîmes beaucoup de champs de riz inondés. Après environ deux heures de marche , nous nous trouvâmes sur la haute montagne de Miling , qui sépare les pro-

(1) Si M. Hüttner avoit voyagé dans nos provinces méridionales , il auroit vu les plus grosses barques , halées , non par des chevaux , mais par des hommes. *(Note du Traducteur.)*

vinces de Kiang-si et de Quang-tong. Le chemin étoit par-tout pavé, et en quelques endroits bordé de maisons : mais il étoit très-roide et très-pénible pour les chevaux. Plusieurs de ces pauvres animaux furent tellement épuisés de fatigue, quoique ceux qui les montoient eussent mis pied à terre, que dans l'après-midi, ils tombèrent roides morts au milieu du chemin. Il est vrai qu'on pouvoit l'attribuer, en grande partie, au peu de nourriture qu'on leur avoit donnée; car les Chinois sont pour le moins aussi cruels envers leurs chevaux que les Européens.

On dit que la montagne de Miling s'élève de trois mille pieds au-dessus du niveau du lac Po-yang. Elle est entourée de plusieurs autres montagnes moins grandes qui semblent remplies de précipices, et sont couvertes d'arbres et de grandes herbes; ce qui leur donne un coup-d'œil sauvage et romantique.

Nous rencontrâmes durant toute cette journée, des troupes d'hommes allant à Nan-gan-fou et portant sur leurs épaules des jarres d'huile de tcha-chwa dont j'ai déjà parlé. De Nan-gan-fou, on transporte cette huile ailleurs. La plus grande partie de la

montagne étoit couverte de l'arbuste qui produit la graine dont on l'extrait.

Dès que nous entrâmes dans la province de Quang-tong , où Flore a prodigué tous ses bienfaits, nous aperçûmes beaucoup de femmes dans les champs; ce que nous n'avions point encore vu. Les habitans de cette province sont très-laborieux, et préférés à tous les autres pour le service intérieur des maisons, comme pour les travaux de l'agriculture.

Les Européens sont plus connus à Canton que dans le reste de la Chine. On les y méprise et on leur y donne le nom de kouï-tsé, c'est-à-dire, diables; parce que sur les théâtres chinois, on représente le diable avec des vêtemens étroits, comme ceux que nous portons. Nous nous attendions que le peuple nous salueroit par ce titre. Mais comme nous voyagions avec le vice-roi, et que nos mandarins étoient d'un haut rang, personne n'osa nous insulter.

Nous nous embarquâmes pour la dernière fois à Nan-tchan-fou (1), seconde ville de la province de Quang-tong. Nous n'étions plus alors qu'à deux journées de marche du

(1) Sir George Staunton l'appelle *Nan-chou-fou*.

lieu que nous désirions tant d'atteindre. Il n'est, sans doute, pas difficile de deviner pourquoi il nous tardoit d'y arriver : nous étions, depuis quinze mois, privés des nouvelles publiques d'Europe, dans un temps où s'y opéroient les changemens les plus importans.

Les bords du Sik-ho (1), qui coule de Nan-tchan-fou à Canton, sont très-montueux et en partie hérissés de rochers. On y voit divers endroits d'où l'on tire de la chaux ; ainsi que diverses mines de charbon : mais ce charbon est très-inférieur. En approchant de Canton, nous aperçûmes plusieurs briqueteries. Peu de montagnes étoient cultivées ; et une d'entr'elles étoit couverte de pins. Il y en a cinq qui se distinguent par la singularité de leur forme ; et comme les Chinois sont ceux, qui ont le plus d'occasions de les remarquer, ils leur ont trouvé une ressemblance d'après laquelle ils les ont nommées Ou-ma-tchon, c'est - à - dire, les cinq têtes de cheval. Dans le Fo-kien, la forme d'une de leurs idoles est imitée de diverses montagnes ; et les remarques des missionnaires sur les noms et les ressemblances

(1) Sir George Staunton l'appelle le *Pé-kiang*.

prétendues des montagnes dans plusieurs autres provinces sont extrêmement singulières.

A environ une journée de marche de Canton , nous vîmes le rocher Kouan-inn-chann , pour lequel les Chinois ont la plus grande vénération , et à cause de ses masses inégales , creuses et suspendues , et à cause du temple antique qu'il renferme. Il a environ six cents pieds de haut et deux cents pieds de large. Ses flancs sont à pic , et la nature les a rendus inaccessibles. Mais du côté que baigne la rivière , il y a une assez grande caverne , que les bonzes (1) habitent de temps immémorial. Cette caverne a trois différentes ouvertures. La première a environ douze pieds au-dessus de l'eau ; la seconde a cinquante pieds , et la troisième en a cent. Celle d'en bas sert de porte , et les deux autres servent de fenêtres au premier et au second étages , si toutefois l'on peut nommer étages les excavations supérieures , qui communiquent l'une à l'autre par des escaliers commodes et où sont des autels du Pouh-sa.

(1) Le mot bonze n'est point chinois. Il y a apparence que les Européens l'ont pris du mot chinois *hwoa-chang* , qui signifie *prêtre*.

Le premier étage est planchéié et garni de sièges. Mais ses parois de rocher n'ont aucun autre ornement que quelques anciens caractères qu'on y a gravés et qui contiennent des sentences morales et des allusions mystiques à la merveilleuse histoire de l'idole. Les bonzes nous accueillirent avec beaucoup de bienveillance , parurent très-contens de voir des étrangers , et ne dédaignèrent pas quelques aumônes.

Le nouveau vice-roi de Canton , avec lequel nous fîmes , ainsi que je l'ai dit plus haut , une partie du voyage , avoit pris les devans pour se rendre dans la capitale de la province , et y accélérer l'exécution des ordres donnés pour la réception de l'ambassade. Pour qu'il pût gagner plus de temps , notre marche fut ralentie. Quoique nos barques fussent assez commodes , le vice-roi envoya au-devant de nous des yachts de cérémonie , très-bien construits et très-bien ornés , qui nous portèrent à Canton. Nous arrivâmes dans cette ville le 19 décembre. Il y avoit soixante-quatorze jours que nous étions partis de Péking et que nous voyagions sans interruption.

CHAPITRE IV.

ARRIVÉE ET SÉJOUR A CANTON. OBSERVATIONS SUR LES MŒURS ET LES ARTS DES CHINOIS. DÉPART DE CANTON. SÉJOUR A MACAO.

LE vice-roi rendit à l'ambassade anglaise plus d'honneurs que ne le désiroient les orgueilleux mandarins de Canton, et les nations rivales qui faisoient le commerce dans cette ville. Il lui donna pour logement, divers bâtimens situés dans un jardin du faubourg, et meublés à l'anglaise. Sans parler de tous les honneurs militaires qu'on lui rendit à son entrée dans Canton, je me bornerai à dire qu'elle fut reçue avec pompe par le vice-roi, le fou-yen, le hop-po et les autres principaux mandarins de la cour du vice-roi. On avoit, pour cela, préparé une salle d'audience à la manière chinoise.

L'usage chinois est que quant un ambassadeur est prêt à quitter le pays, il remercie solennellement l'empereur des marques de bienveillance qu'il en a reçues, et sur-tout de

la sécurité et des agrémens dont il a joui en voyageant dans ses états. Il faut alors répéter les mêmes cérémonies qu'on a coutume de faire en présence de l'empereur. L'ambassade accomplit volontiers ces cérémonies; car d'après les ordres de l'empereur, elle avoit été, dans toute la route, traitée avec la plus grande distinction; en outre, le vice-roi, homme de mérite et plein de droiture, et les mandarins Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin, dont j'ai déjà cité l'inclination pour les Anglais, s'étoient à l'envi efforcés de nous être agréables.

Nous demeurâmes trois semaines à Canton, et chaque jour, nous y reçûmes quelque nouvelle preuve de la bienveillance du vice-roi. Il fit différentes proclamations à l'avantage des Anglais, qui s'honorèrent en ne voulant pas que les autres Européens en fussent privés. Aussi, tous les réglemens qui ont été déjà faits ou qu'on fera par la suite, deviendront communs à toutes les nations d'Europe.

Peut-être lord Macartney auroit visité d'autres contrées d'Asie, ou seroit parti sans délai pour retourner en Europe, si la guerre n'eût pas exigé que le *Lion* convoyât les

vaisseaux de la compagnie jusqu'en Angleterre. Mais avant que je parle de notre retour, peut-être désire-t-on apprendre quelque chose de Canton. Cette ville est, en effet, si commerçante et si digne d'être observée, que quelque peu qu'on la connoisse, il seroit impardonnable de ne pas communiquer aux autres ce qu'on en sait.

Quand bien même Canton ne resteroit pas en possession de recevoir tous les vaisseaux européens qui vont en Chine, elle seroit encore très-considérable par l'avantage qu'elle a d'être la capitale de la province, résidence du vice-roi, ville manufacturière, l'une des plus commerçantes de l'empire, et port où s'arment la plupart (1) des jounques qu'on expédie pour le Japon, Manille, la Cochinchine, Batavia et autres contrées voisines. Mais c'est sur-tout parce que les habitans des pays les plus lointains y portent leurs richesses, qu'on la regarde comme la première ville commerçante de l'Asie; et tant que

(1) Le mot *la plupart* n'est pas dans l'allemand; mais je l'ai mis ici, parce que Canton n'est pas le seul port de la Chine d'où l'on expédie des jounques pour le Japon, Manille, la Cochinchine, etc. comme on pourroit l'inférer d'après M. Huitner. (*Note du Trad.*)

le thé sera un objet de très-grande nécessité en Europe et en Amérique, tant que les Chinois continueront à avoir du goût pour nos manufactures, et auront besoin de productions étrangères, cette ville conservera son rang.

Le Song-tou, que dans le jargon de Canton on appelle le *Santok* ou *Tchontok*, n'est pas sans raison comparé, par les Européens, à un vice-roi. C'est le premier personnage de la ville et de la province; et son origine tartare et son alliance avec l'empereur, le rendent aussi l'un des premiers de l'empire. Il gouverne deux grandes provinces, celle de Quang-tong et celle de Kian-si. Ses revenus sont très-considérables. Pour montrer le pouvoir despotique dont il est investi, on raconte que ses prédécesseurs ont toujours eu coutume de choisir les choses les plus précieuses qu'apportoient les vaisseaux d'Europe comme; par exemple, les pendules organisées d'Angleterre, que les Chinois nomment *Sing-songs*. Les Co-haungs (1), dont j'aurai bientôt occasion de parler, étoient aussitôt obligés d'acheter ces pendules et d'en faire présent au vice-roi; et par ce moyen, les fraudes

(1) Ce sont les marchands chinois de Canton.

de ces Co-haungs restoient impunies. — Il y a tout lieu de croire que le vice-roi actuel est trop juste pour imiter les vils et coupables abus de ses devanciers.

Canton est situé sur le bord d'une rivière, à laquelle il donne son nom, et qui va, à cinquante milles anglais (1) au-dessous, prendre celui de Bocca-tigris, et se jeter dans la mer. Cette embouchure de la rivière est défendue par deux petites forteresses, situées chacune sur l'un de ses bords, et ne doit le nom de Bocca-tigris qu'à l'île du Tigre, qui est tout auprès.

Tous les vaisseaux étrangers qui se rendent à Canton, doivent passer par le Bocca-tigris. Mais on peut mettre au nombre des difficultés, auxquelles on a soumis le commerce européen en Chine, l'obligation où ils sont de se rendre d'abord à Macao, île située à seize milles plus loin : là, on leur fait payer chèrement, et des pilotes, et une permission écrite pour entrer dans la rivière. Indépendamment de ce que ce détour paroît très-désagréable à des navigateurs qui viennent de faire un long voyage,

(1) Sir George Staunton dit environ 80 milles.
(*Note du Traducteur.*)

il est aussi fort dangereux , parce que la mer y est excessivement tempétueuse et remplie de rochers et de petites îles.

Le peu de profondeur de la rivière ne permet pas aux vaisseaux de remonter au-delà Vam-pou , lieu qui est à trois heures de marche de Canton , et où le mouillage est sûr. Entre Vam-pou et Canton , il n'y a pas moins de trois bureaux de douane (1); et à chacun de ces bureaux , les chaloupes et les canots européens sont rigoureusement visités , avant d'arriver à la factorerie de leur nation.

(1) A Canton , on appelle ces bureaux maisons du Tchop (*). Tchop signifie proprement un sceau , et sert à désigner tous les ordres écrits des mandarins , parce qu'ils y mettent leur timbre. On appelle aussi tchop-piastres , les piastres d'Espagne sur lesquelles les mandarins impriment en caractères chinois , le prix qu'elles valent. Presque toutes celles de ces piastres qu'on voit en Chine , ont non-seulement cette marque , mais des coupures sur le côté par où l'on peut voir si elles sont de bon argent. On se sert souvent dans les magasins de Canton d'une expression singulière qui a la même origine que les deux autres. On appelle les marchandises de la meilleure qualité : *premier tchop* , et celles qui viennent ensuite : *second tchop*.

(*) Osbeck écrit ce mot , *Tiapp* ; et Sonnerat , *la Chappe* :

Les factoreries ont été établies sur le bord occidental de la rivière, par les Hollandais, les Anglais, les Français, les Espagnols et les Suédois, et on les distingue de loin à leurs pavillons, qui flottent très-haut. Il y a sur le devant des factoreries anglaise et hollandaise, des galeries couvertes, que, d'après un mot indien, on appelle des *ferandes*. Toutes les factoreries, et principalement celle des Anglais, qui est bien plus considérable que les autres, n'ont qu'un étage; mais elles sont spacieuses et meublées avec goût.

Aucun européen ne peut demeurer dans la cité de Canton. Ainsi, les factoreries sont dans un faubourg, et ce faubourg a plusieurs rues, dont toutes les maisons ont des boutiques. Plusieurs boutiques sont tellement remplies de marchandises européennes, qu'il semble qu'on est là dans une de nos villes. Il n'y a point de lieu qui ressemble plus à un autre, que le faubourg de Canton ne ressemble à la *Merceria* de Venise. On y trouve presque tout ce qu'on peut rencontrer dans les ports d'Europe, et les vivres n'y laissent rien à désirer pour la qualité, la quantité et le bon marché.

Il y a non-seulement de très-bonne viande, mais des légumes et des fruits excellens.

Les habitans de Canton savent si bien imiter les meubles et les ustensiles des Européens, et sur-tout des Anglais, qu'ils en font beaucoup, tout aussi bien et à aussi bon marché qu'en Angleterre. Il en est ainsi, par exemple, de l'argenterie ordinaire, des malles, et de divers autres objets.

Les tailleurs chinois sont en grand nombre à Canton; ils travaillent aussi bien que les Anglais, et se font payer la moitié moins. Comme on y fabrique une grande quantité d'étoffes de soie et de coton, il n'y a pas de ville au monde où l'on s'habille à meilleur marché.

De plus, on y blanchit le linge parfaitement bien, et à un plus bas prix que dans nos grandes villes d'Europe. On voit donc qu'à beaucoup d'égards, le séjour de Canton convient beaucoup aux marins. Mais il faut qu'ils soient très-attentifs à ne pas se laisser tromper par les négocians du pays. On reproche à toute la nation chinoise d'être peu loyale, et même de regarder la fourbe comme une chose ingénieuse et digne de louange; mais ce sont sur-tout les habitans de Canton

qui se distinguent en ce genre d'habileté, et il est rare qu'un étranger quitte cette ville, sans avoir été trompé par eux. On peut au moins se tenir en garde contre les ruses des marchands; mais on est obligé de souffrir patiemment les fraudes manifestes du Hop-po (1) et des autres mandarins.

Les capitaines des vaisseaux européens sont obligés de payer à ces voleurs dix pour cent au-dessus de la somme à laquelle s'élèvent les droits qu'exige l'empereur. Ces droits se montent, pour chaque grand vaisseau, à 2,200 taels (2) d'argent; mais les douaniers prennent en outre 1,950 taels. Cette dernière somme n'étoit d'abord qu'un présent; peu-à-peu on s'est accoutumé à en regarder le paiement comme une obligation, et maintenant c'est un droit.

Les Européens qui font le commerce à Canton ne peuvent point traiter avec qui ils veulent, mais seulement avec dix marchands qu'on leur indique, et qui sont désignés sous le nom de co-haungs, ou plus communément sous celui de haungs. Le Hop-po ex-

(1) Receveur-général des douanes.

(2) Le tael est l'once chinoise, qui vaut sept francs cinquante centimes.

torque de ces co-haungs tout ce qu'il veut , et en revanche , il leur laisse mettre à leurs marchandises des prix exorbitans.

Dans les deux mois qui précédèrent notre arrivée , le Hop-po avoit tiré des Co-haungs deux cent mille piastres. Or , comme le séjour des Européens à Canton dura encore quatre mois , on peut aisément juger à quelles sommes s'élèvent ces exactions. Ce qu'il y a de plus humiliant pour les négocians européens qui vont à Canton , c'est qu'on ne leur permet d'y rester qu'une partie de l'année , et qu'ils sont obligés d'aller passer le reste du temps à Macao. Quoique ces négocians aient bâti les factoreries à leurs frais , elles appartiennent non à eux , mais aux propriétaires du terrain où elles sont. Les Européens ne peuvent pas même acheter ce terrain , de sorte que pour demeurer dans leurs propres maisons , ils faut qu'ils en payent le loyer. Quoiqu'ils payent tout ce qu'ils achètent avec de l'or comptant ou des marchandises , ils sont obligés de faire crédit pour ce qu'ils vendent , et même sans que les magistrats leur donnent aucune sûreté.

Toutes les fois qu'ils se rendent à Macao , et qu'ils retournent à Canton , ils sont soumis

aux droits de douane pour les effets qu'ils transportent avec eux, de sorte qu'ils n'ont pas un seul meuble pour lequel ils n'aient payé ces droits au moins douze fois.

Avant que l'ambassade anglaise arrivât à Canton, les Européens n'avoient aucun moyen de s'adresser au vice-roi verbalement ou par écrit. Il étoit sévèrement défendu d'apprendre le chinois à un étranger ; et d'après les mœurs du pays, il y a trop de distance entre un vice-roi et un marchand, pour que celui-ci ose approcher l'autre, et lui fasse entendre ses plaintes par le secours d'un interprète. Tous les négocians sont d'autant plus sensibles à une telle humiliation, que dans toutes les parties éclairées de l'Europe, leur profession est honorée. Mais les Anglais en souffrent doublement, parce que les Chinois, qui donnent le nom de barbares à tous les Européens, les regardent comme les plus féroces de ces barbares. C'est un honneur qu'ils doivent à leurs matelots, qui, dans le fait, ne sont pas les plus doux des hommes.

Si désormais les négocians d'Europe qui trafiquent à Canton, ne font pas en sorte que leur conduite ne blesse point les Chinois,

le mépris qu'on a pour eux , et les insultes auxquelles ils sont ouvertement exposés , ne peuvent qu'accroître. Il est aisé de s'en faire une idée , si l'on songe que le peuple s'emporte quelquefois , jusqu'à poursuivre les Européens à coups de pierre. — Le dernier des mandarins se croit beaucoup au-dessus d'un commerçant.

Le fait que je vais citer prouvera que l'ambassade anglaise n'auroit pas été traitée avec moins de mépris que le reste des Européens , si la considération que lui témoignoit le vice-roi n'eût prévenu ce désagrément. Divers habitans de Canton étoient venus au-devant du vice-roi , jusque dans la province de Kiang-si , et leurs ridicules aveux ne tardèrent pas à nous faire remarquer qu'ils croyoient la nation anglaise entièrement composée de marchands et de marins , c'est - à - dire de gens qui , d'après leurs idées , sont les derniers des hommes. Ils virent avec surprise l'estime et la bienveillance des premiers mandarins pour les principaux personnages de l'ambassade , et avec mécontentement , la conduite libre de ceux-ci envers les autres. Ils crurent qu'une telle conduite étoit indécente , et ils se permirent

à cet égard , dans le mauvais anglais qu'on parle à Canton, des remarques assez mal-honnêtes. Personne n'y fit d'abord attention, mais bienôt un incident plus sérieux donna occasion de les mieux observer. Un jour, deux de nos savans avoient quitté les yachts, et herborisoient sur le rivage. Un des premiers mandarins de Canton les aperçut. Ne sachant pas, ou bien ne voulant pas savoir qui ils étoient, il ordonna à un soldat de les faire rentrer à bord. Ils refusèrent; le soldat les frappa. Indignés d'un pareil traitement, les deux Anglais coururent vers le mandarin qui avoit donné l'ordre, et le forcèrent de se rendre avec eux dans le yacht de nos deux principaux conducteurs (1). Il étoit pâle et suppliant, mais sa conduite ne pouvoit pas rester impunie. Le vice-roi ne se contenta pas de le dépouiller de sa dignité; il lui fit de plus infliger quarante coups de bambou. Le soldat fut encore plus cruellement puni. Malgré l'intercession des Anglais, on lui perça les oreilles avec un fer brûlant, on le frappa long-temps, et on l'étendit ensuite dans une machine qui fait beaucoup souffrir.

(1) Les mandarins Chow - ta - zhin et Van-ta-zhin.

La gêne dans laquelle les Européens sont tenus à Canton prouve aussi qu'on les y regarde comme des barbares auxquels on ne doit pas se fier. Les factoreries et quelques rues étroites du faubourg sont les seuls endroits où on les souffre. Il ne leur est permis d'aller , ni dans la ville , ni dans la campagne , ni même sur les rivières , au-dessus de la ville. Autrefois ils pouvoient, dit-on, faire tout cela ; mais la conduite turbulente de leurs matelots , le leur a fait défendre. Quoi qu'il en soit , il semble probable qu'on leur rendra et le droit d'aller par-tout , et beaucoup d'autres , quand la cour de Londres jugera à propos de resserrer les liens qui l'attachent à celle de Péking.

Pendant le séjour de l'ambassade à Canton , le vice-roi rendit plusieurs ordonnances en faveur des Anglais et des autres Européens. Les deux plus importantes étoient qu'à l'avenir ils n'auroient à payer que les droits impériaux , et que le premier agent de la compagnie anglaise , auroit le droit de l'approcher quand il le voudroit. Cependant il est difficile de dire si ces réglemens seront fidèlement suivis.

S'ils ne le sont pas , si au contraire , l'on

gène davantage les étrangers et qu'ils renoncent à faire le commerce avec les Chinois, ou que les Chinois eux-mêmes le fassent cesser, l'Angleterre et la Chine souffriront-elles de cette cessation, ou bien n'occasionnera-t-elle que des pertes individuelles ? — Des personnes qui prétendent être parfaitement instruites à cet égard, soutiennent que le commerce de la Chine est le plus désavantageux que l'Angleterre puisse faire. En l'année 1792, la balance de ce commerce s'éleva en faveur des Chinois à un million et demi de livres sterling, dont la plus grande partie fut payée en argent. — En 1793, les Anglais tirèrent de Canton vingt-trois millions pesant de thé, et la balance fut à-peu-près la même que l'année précédente. La compagnie anglaise, il est vrai, et sur-tout les agens qu'elle a en Chine, et les capitaines des vaisseaux qu'elle y envoie, s'enrichissent. Mais, si, en même temps, les besoins et les dépenses du peuple augmentent, parce qu'on lui procure avec profusion une chose dont il pourroit facilement se passer, ce commerce est-il avantageux à l'état ?

Et la Chine souffriroit-elle de la cessation du commerce des Européens à Canton ?

— Comment peut-on en douter, me dira-on ? Plusieurs millions comptant que les Européens lui portent tous les ans pour le thé et les autres marchandises qu'elle leur fournit, doivent entretenir chez elle un grand nombre de plantations et de manufactures ; et si cette source tarissoit, bien des gens resteroient dans le besoin.

Personne ne peut nier qu'une partie de l'argent que les Européens portent en Chine, ne passe dans les mains des pauvres cultivateurs et manufacturiers chinois ; mais les deux tiers de cet argent enrichissent des fripons de mandarins qui l'extorquent des Co-haungs ; et malgré cela les Co-haungs acquièrent une fortune qu'ils prodiguent ordinairement en maisons, en jardins et autres objets de luxe.

L'éloignement des Européens feroit nécessairement cesser tout cela, et Canton y perdrait beaucoup. Mais quelle fausse idée on se fait d'un pays qui est le plus vaste et le plus riche du monde, et qui en possède plusieurs autres très-considérables ! combien peu l'on connoît les sources inépuisables de ses richesses, sources, dont quelques-unes sont encore toutes entières, combien, dis-je,

on s'abuse sur la Chine, si l'on croit que l'interruption de son commerce avec l'Europe se feroit sentir dans toute l'étendue de cet empire (1) !

Quelle est la langue que les Européens parlent à Canton, puisqu'ils ne veulent ni ne peuvent apprendre celle du pays ? Lorsqu'Albuquerque eût rendu le Portugal formidable en Asie, la langue portugaise devint en usage dans toutes les îles et sur les côtes de cette partie du monde ; et encore à présent un jargon dérivé du portugais sert à s'y faire entendre. A Canton, les étrangers et les gens du pays qui savent parler différentes langues, se servent de plusieurs mots portugais, tels, par exemple, que *comprador*, *fiador*, *mandarin*, etc. Cependant depuis que la puissance et le com-

(1) Cependant Sonnerat pense ainsi. Ce voyageur qui n'a pu pénétrer que jusqu'à Canton, ose critiquer amèrement le jésuite Lecomte et les autres missionnaires qui ont passé la plus grande partie de leur vie en Chine. Mais quand il auroit raison, autant qu'il a tort, à l'égard du commerce des Européens, cela ne prouveroit rien contre les relations des missionnaires ; car quiconque parcourt la Chine, les trouve en général très-exactes. Qu'il est petit l'homme qui cherche à dénigrer le mérite, parce qu'il a quelque léger défaut !

merce de l'Angleterre se sont élevés au-dessus des autres , un patois anglais commence à devenir commun en Asie ; et presque tous ceux des habitans de Canton qui ont des rapports avec les Européens , parlent ce patois , quoique plusieurs d'entr'eux entendent encore le portugais.

On ne peut s'empêcher de rire quand on entend , pour la première fois , le nouveau jargon de Canton (1). Ceux qui le parlent s'imaginent que c'est un si bon anglais , qu'ils disent quelquefois aux étrangers qui ne peuvent pas les *comprendre : — *You no savée that english talkée* ; c'est-à-dire , dans leur baragouin : vous n'entendez point l'anglais. J'ai déjà observé qu'il n'est pas permis aux Chinois d'enseigner leur langue : mais cela n'arrête pas toujours quelques-uns d'entr'eux , qui non moins ardens à gagner de l'argent que quelques Européens ne le sont à s'instruire , leur donnent des leçons auxquelles nous devons en partie la traduction de divers ouvrages chinois.

Quoique depuis plusieurs années un grand

(1) En voici quelques exemples : *to much good* , pour très-bien ; — *he hap gone walkée walkée* , pour il est sorti ; — *chop chop* , pour vite.

nombre de négocians européens demeure a Canton et à Macao , la défense d'enseigner la langue chinoise , et l'extrême difficulté qu'offrent les caractères chinois , sont cause qu'à tout prendre , la littérature de cet empire nous est encore étrangère. Quiconque sait que depuis près de cent ans la Propagande fait constamment élever douze chinois , qui après avoir fini leurs études retournent en qualité de missionnaires dans leur pays et sont aussitôt remplacés par d'autres , qui , pour la plupart , connoissent assez les caractères dont on se sert dans leur langue ; quiconque , dis - je , sait cela , doit s'étonner que ces chinois n'aient encore traduit aucun des livres de leur nation. Mais le goût naturel qu'on a pour la littérature du pays où l'on a reçu le jour , le désir si commun aux savans de rechercher et de faire connoître les écrits rares , et l'ambition plus noble encore d'étendre ou de mieux cultiver le champ des connoissances humaines , sont étouffés chez ces élèves de la Propagande , parce qu'on leur persuade que c'est un crime pour un prêtre catholique que de faire connoître un ouvrage payen , et qu'ils ne doivent s'occuper que de la

conversion de ceux de leurs compatriotes qui, nés enfans du diable, vivent dans une damnable idolâtrie. J'ai vu moi-même un de ces chinois missionnaires repousser avec une sainte horreur la demande qu'on lui faisoit d'expliquer le titre d'un livre, qui traitoit d'une idole chinoise. Si les missionnaires français avoient eu de pareils scrupules, nous ignorerions encore presque tout ce qui concerne la Chine.

Indépendamment des Chinois qu'on élève en Europe dans la religion catholique, il en est quelquefois d'autres qui passent de Canton en Angleterre; mais ce sont des hommes d'une classe inférieure, et trop ignorans, pour qu'on doive en rien attendre (1). D'ailleurs ils font ce voyage si furtivement et avec tant de crainte d'être découverts, qu'ils s'en retournent toujours le plus promptement possible, et n'osent jamais parler à Canton de ce qu'ils ont vu en Europe.

Parmi les Asiatiques que le commerce attire

(1) Cela n'est pas sans exception. Le jeune chinois Wang-atong, qui étoit à Londres, il y a une vingtaine d'années, savoit, dit-on, très-bien sa propre langue et la langue anglaise, et il avoit quitté l'état de lettré pour s'adonner au commerce. (*Note du Traducteur.*)

à Canton , les plus considérés et les plus riches sont les Arméniens. J'ignore absolument quelle est l'étendue de leur négoce , et de quelle manière ils le font. — Ils diffèrent peu des Européens , et par leur teint et par leurs vêtemens. Les seules choses qui les distinguent , c'est qu'ils portent , au lieu de chapeau , un bonnet de velours noir très-haut , et par-dessus leurs culottes une espèce de jupon qui leur tombe jusqu'au genou. Ils parlent portugais , et fréquentent beaucoup les Européens.

Il me reste encore quelques observations à faire sur l'origine , le gouvernement , la grande population et la musique des Chinois ; et je crois que c'est ici qu'il convient de les placer.

L'origine des Chinois a long-temps été l'objet des laborieuses recherches , et des disputes des savans. Je me rendrois , sans doute , ridicule , si j'osois prétendre que le peu de renseignemens que j'ai pu me procurer dans un séjour de cinq mois , m'ont mis à même de décider de ce qu'on doit penser sur cette origine. Les Guignes , les Paw et les William Jones sont trop célèbres pour qu'on puisse entrer dans l'arène contr'eux ,

armé à la légère. Toutefois il est permis d'avouer que l'opinion de sir William Jones me paroît la plus probable. Cet homme habile et intègre, dit que les Tchéinas, ou Chinois, sont sortis de l'Inde, et il en donne, entr'autres preuves celles, que lui fournissent les révélations de Ménou, écrites dans la langue sanscrit.

La Chine est maintenant gouvernée par Tchien-long (1), quatrième empereur de la dynastie tartare. Cependant on croit qu'il coule dans ses veines moins de sang tartare que de chinois. Son père étoit un des plus ardens partisans des lamas et des Pouh-sas, et comme ses femmes, soit par inclination, soit par contrainte, n'avoient pas moins de bigoterie que lui, il accorda aux prêtres l'entrée de ses harems. Parmi celles qui peuploient ces lieux, la mère de Tchien-long étoit une des plus dévotes, et elle eut avec un beau prêtre chinois de fréquens entretiens, dans lesquels il ne se borna pas à lui donner des consolations purement spiri-

(1) On a vu dans la relation du Voyage de lord Macartney, que le 8 février 1796, ce prince a cédé la couronne à son dix-septième fils. (*Note du Traducteur.*)

tuelles. Lors du grand tremblement de terre de Péking, quelques femmes de l'empereur furent ensevelies sous les ruines du palais, et quand on écarta ces ruines, on trouva le prêtre zélé, dont je viens de parler, à côté de sa pénitente, ce qui ne confirma que trop un soupçon dès long-temps conçu (1).

Je tiens cette anecdote d'un missionnaire, dont il faut un peu se défier, quand il parle des prêtres d'une autre religion que la sienne. Mais que le fait soit vrai ou faux, la prédilection de l'empereur pour les Tartares est évidente. Un étudiant de cette nation obtient facilement le grade de mandarin, tandis qu'un chinois a besoin d'être très-instruit pour y parvenir. Il est vrai que l'empereur traite les mandarins tartares de la manière la plus despotique. Il leur fait souvent donner des coups de bambou, sans avoir égard à leur rang, mais un chinois éprouve rarement une pareille humiliation.

Les Chinois estiment et aiment Tchien-

(1) Cette anecdote est contredite par ce que les missionnaires français ont rapporté de la mort de la mère de Tchien-long, mort qui eut lieu en 1771, et lorsque cette princesse étoit âgée de quatre-vingt-sept ans. (*Note du Traducteur.*)

long. Malgré cela, il ne faut pas croire que la jalousie des grands et du peuple contre le gouvernement tartare, s'endorme. Les deux nations se détestent mutuellement. J'ai eu souvent occasion de remarquer qu'en Chine, le mot tartare signifioit traître et méchant. Un anglais se plaignoit une fois d'un mal de dents. « Et pourquoi, lui demanda un de » nos mandarins, ne pries-tu pas le chirurgien » de te donner quelque moyen d'appaier » ta douleur »? — « Je l'en ai prié, répondit » l'anglais; mais il veut m'arracher la dent » qui me fait souffrir.—O le Tartare! s'écria » le mandarin. »

Tandis que nous voyagions en Tartarie, nous nous étions un jour arrêtés dans un des palais impériaux, où nous avions coutume de loger. Toute la porcelaine qui en dépendoit avoit été cachée. Le mandarin, intendat du palais, fut interrogé sur ce qu'elle étoit devenue. Il répondit insolemment qu'il l'ignoroit, et que cela lui étoit égal. Alors Chow-ta-zhin lui fit donner des coups de bambou. Mais cela eut si peu d'effet sur le Tartare qu'il laissa redoubler deux fois la bastonnade, avant d'avouer qu'il savoit où étoit la porcelaine. Chow-ta-zhin indigné de

tant d'opiniâtreté, s'écria : — « Oui, un » Tartare est toujours un Tartare ! »

La haine des Chinois contre cette nation est encore augmentée, parce qu'on voit la plupart des grands de la Tartarie élevés aux premières dignités de l'empire et remplir les places de vice-rois et colaos. Peut-être cette mesure est-elle très-nécessaire ; car si l'on en croit un bruit accrédité en Chine, l'empereur craint tellement de perdre son trône, qu'il fait fondre en gros lingots tout l'or qu'il peut mettre en réserve, et l'envoie près de Moukden en Tartarie, où on le dépose dans des appartemens voûtés sous le lit d'une rivière.

Il est certain que les principaux Tartares font souvent porter en Tartarie les restes de leurs pères, qui avoient été depuis longtemps enterrés en Chine, parce qu'ils appréhendent d'être tôt ou tard obligés d'abandonner ce beau pays, et qu'ils ne peuvent supporter l'idée de voir les cendres révérees de leurs aïeux exposées aux outrages d'un ennemi.

L'empereur Tchien-long jouiroit d'une grande considération quand il ne seroit qu'un simple particulier. Mais le mérite personnel

acquiert bien plus d'estime et de célébrité quand il est le partage d'un monarque. Les ennemis même de Tchien-long ne nient point que les soins du gouvernement ne soient sacrés pour lui. Il se lève tous les jours à deux heures du matin, fait d'abord sa prière dans un temple de lamas, et emploie le reste de la journée aux affaires. Il connoît si bien la Chine, les mœurs de ses sujets et les événemens qui reviennent toujours de la même manière, que malgré les soins, trop souvent heureux, de ses ministres pour le tromper, il découvre bien des fautes, ce qui fait que depuis le premier colao jusqu'au dernier mandarin, tous les membres du gouvernement se tiennent sur leurs gardes. Il lit lui-même tous les avis, les requêtes et les projets qu'on lui adresse; c'est pourquoi il faut qu'ils soient écrits avec la plus grande pureté; autrement l'auteur s'attire des reproches amers et des explications auxquelles il ne s'attendoit pas. Quelquefois même un homme perd son emploi, parce qu'il a laissé échapper une expression vague, ou qu'il a négligé son écriture.

L'empereur est un des plus savans lettrés de son empire. Il sait si bien le tartare et

le chinois, qu'il a composé des poèmes dans ces deux langues. Le plus fameux de ces poèmes est celui du Thé, qu'on connoît en Europe par une traduction française. J'ai déjà dit combien l'extérieur de ce prince est prévenant. Il veut abdiquer le trône, lorsqu'il aura atteint l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et qu'il en aura régné soixante. Cette résolution fut rendue publique par un édit dans toute l'étendue de l'empire, pendant le séjour de l'ambassade anglaise à Macao. Mais en attendant, l'empereur s'occupe des affaires avec la même ardeur. Cette activité rare est cause que, jusqu'à présent aucun mandarin n'ose quitter sa place, sous prétexte qu'il est trop vieux pour la remplir, car le souverain répond aussitôt à une pareille excuse : — « Ne voyez-vous pas » que je suis moi-même très-âgé, et que, » cependant, je m'acquitte exactement de » mon devoir? »

Quatre-vingt-trois ans n'ont pas rendu à ce prince ses harems inutiles. Il en a un en Chine, et l'autre en Tartarie. Le nombre des femmes qui les composent m'a paru un peu exagéré. En Chine, on vend les filles; et c'est une grande branche du commerce

intérieur; de sorte que le recrutement des harems n'opprime point le peuple : mais en Tartarie il faut, suivant ce qu'on m'a raconté, que toutes les filles âgées de dix-huit ans se présentent devant certains eunuques, qui connoissent le goût de l'empereur et choisissent les plus propres à lui plaire. Elles ne peuvent se marier que lorsqu'elles n'ont pas été jugées digne du Khan.

Les princesses du sang impérial sont données en mariage aux principaux Tartares. Le dernier vice-roi de Canton, qui habite à présent la Tartarie, et le fils du grand colao, ont épousé des filles de l'empereur.

Les courtisans ignorent encore quel est celui des fils (1) de l'empereur qui succédera à ce prince (2); car ce n'est point la primogéniture, mais la volonté du souverain, qui doit en décider. On dit qu'il a déposé son testament dans une pagode, et que celui qui y est nommé n'apprendra son choix que lorsqu'on ouvrira cet écrit.

Dès que les princes atteignent l'âge de

(1) Il en a eu dix-sept, dont quatre seulement vivent encore.

(2) J'ai déjà dit que son dix-septième fils l'avoit remplacé en 1796. (*Note du Traducteur.*)

douze ans, ils mènent une vie très-pénible, soit à cause de la gêne bizarre à laquelle les soumet leur rang, soit parce que leurs instituteurs les tyrannisent. La qualité et quantité même de ce qu'ils mangent sont fixées. Durant tout le temps de leur minorité, on ne leur assigne aucun revenu; et ils sont obligés de demander à l'empereur de quoi fournir à leurs dépenses les plus nécessaires. Leur gouverneur est chargé de rendre très-sévèrement compte de leur conduite, et des progrès qu'ils font dans les sciences et dans l'art militaire; et malheur à eux, si ce témoin ne leur est pas favorable! Leur minorité dure jusqu'à ce qu'ils aient vingt-cinq ans. Alors, on leur accorde une petite pension, avec le titre de roi.

Beaucoup de gens regardent comme un conte ridicule ce que les missionnaires ont dit de la population de la Chine (1). Que pensera-t-on donc quand j'avancerai qu'elle est presque le double de ce qu'ont prétendu les missionnaires? On peut juger si je suis fondé ou non. Chaque année le nombre des

(1) Les missionnaires français ont dit qu'en 1761 on comptoit dans l'empire chinois, d'après un dénombrement légal, 198,214,555 personnes. (*Note du Trad.*)

habitans de l'empire est très - exactement inscrit dans les registres qui servent pour la perception des impôts.

Le mandarin Chow - ta - zhin procura à l'ambassadeur la copie d'un de ces registres , où le dénombrement des diverses provinces étoit séparément établi ; et la totalité de la population se montoit à trois cent trente-un millions , quatre cent mille habitans (1).

Les missionnaires de Péking , dont quelques-uns sont des hommes très-respectables et très-vrais , ne doutent point de l'exactitude de ce calcul ; et s'il m'est permis de dire ce que j'en pense , j'ajouterai que je ne le crois point exagéré.

En Chine , les eaux même sont habitées par des hommes. Des millions de ces hommes passent leur vie entière dans de petits canots qui sont sur les rivières. Ils y naissent , ils s'y marient , ils y meurent , sans avoir jamais

(1) Sir George Staunton la fait monter à 333,000,000 dans l'écrit remis par Chow-ta-zhin à lord Macartney. On y a porté tous les pays tributaires , comme le Thibet , l'île d'Hainan , l'île Formose , le Tonquin , etc. de sorte que le nombre de deux cent millions que les Missionnaires comptent pour la Chine seule , est exact.

connu d'autre asyle. Tous les objets de transport qui ne peuvent point aller par eau, sont, ainsi que je l'ai déjà observé, charriés par des hommes. Et si ce qu'un missionnaire de Péking nous assure est vrai, si en Chine un homme, qui se nourrit de riz, n'en consomme dans un an que pour quatre piastres d'Espagne, est-il dans le monde un pays où l'on puisse vivre à meilleur marché, et qui soit plus propre à une grande population? Il est vrai qu'aussi toutes les relations affirment que lorsque la récolte de riz y manque, la famine fait bientôt périr des milliers d'habitans. Un autre inconvénient, non moins affreux, d'une immense population, c'est qu'en Chine on se soucie peu de la vie des hommes. Nous en avons eu divers exemples. On sait, en outre, quoique les Chinois ne veuillent pas l'avouer, que beaucoup de malheureux affamés ont la barbarie de dévorer leurs enfans.

Il reste bien peu de chose à dire de nouveau sur la musique des Chinois. Leurs instrumens sont assez connus, et on sait qu'à cet égard les Chinois n'ont ni harmonie ni oreille. Nos airs lents sont ceux qui leur plaisent; et, suivant ce que le missionnaire

Grammont me dit à Péking, les sons argentins de notre forté-piano, de nos clavecins, de nos flûtes les enchantent. Mais les tierces, les quintes si agréables pour notre oreille, leur paroissent une discordance. Ils n'aiment que les octaves; et quand ils jouent de quelques instrumens à corde, le *samm-jinn* (1) a la mélodie de l'octave la plus basse. — Le *samm-jinn*, le *yut-komm* (2) et le *r'jenn*, instrument à deux cordes, dont on joue avec un archet de crin, ne sont point désagréables. Mais les Chinois détruisent tout l'effet des tons doux et plaintifs de ces instrumens, parce qu'ils y joignent l'horrible bruit d'un très-grand bassin de bronze, de quelques tambours, et des crecelles.

Le *r'jenn* ressemble à un gros maillet de bois, qu'on a creusé pour le rendre retentissant. Ses deux cordes ne reposent point sur un manche; malgré cela on les touche avec les doigts, comme les cordes d'un vio-

(1) Dans la langue des mandarins cet instrument se nomme *sann-jenn*, ce qui signifie une espèce de théorbe à quatre cordes.

(2) *Yio-kenn* dans la langue des mandarins : c'est une espèce de guitare.

lon. Le son du r'jenn est un peu rauque , et ne cesse pas de le paroître lorsqu'on joue de l'instrument , car au lieu de passer légèrement d'un accord à l'autre par des tons simples , on se traîne sur tous les demi-tons et les quarts de tons , ce qui devient bientôt fatigant pour des oreilles européennes , quoiqu'il pût faire un bon effet , s'il étoit aussi rare que dans notre musique. On peut en dire autant du tremblement continu que font les musiciens en jouant de leurs instrumens. Leur flûte de bambou ressemble à notre fifre. Elle a un son doux , mélancolique et très-assorti au ton élégiaque de leurs chansons populaires.

Les Chinois , même les enfans , font presque toujours le fausset , ce qui rendant leur chant plus semblable au son de la flûte , qu'à une musique vocale , a peu d'agrément pour nous. Beaucoup de gens même le comparent au miaulement des chats , et les nombreux fredons dont il est accompagné , rappellent les cris de la chèvre.

Beaucoup de personnes croient que la musique chinoise n'est soumise à aucune mesure , mais elles se trompent. Peut-être même n'a-t-on pas besoin du secours de l'ex-

périence pour juger de l'absurdité de leur opinion. L'on peut aisément se convaincre que la mesure n'est point l'ouvrage de la réflexion , comme le sont les notes de la musique : elle est l'accompagnement naturel de toute espèce de mélodie. Il y a bien des individus qui n'ont aucun sentiment de la mesure , mais ce sont des exceptions à une règle générale ; et on n'a jamais vu une nation entière dans le nombre de ces exceptions. Quand les acteurs chinois chantent sur le théâtre , leur mouvement est réglé par le schiak - pann et le tson - kou (1) ; et je puis invoquer le témoignage de tous ceux de mes compagnons de voyage , qui se connoissoient en musique , pour prouver qu'à la Cochinchine , en Tartarie , en Chine et sur-tout à Canton , nous avons entendu des chants où la mesure étoit très-exactement observée.

A la Cochinchine où les usages sont presque les mêmes que ceux de la Chine , nous entendîmes quatre comédiennes chanter avec beaucoup de mélodie une ronde , dont chaque couplet avoit le même refrain. Depuis , nous eûmes occasion d'admirer à Canton le jeu

(1) Le schiak-pann est une baguette de bois , et le tson-kou , un tambourin.

supérieur d'une troupe de comédiens, qui étoient venus de Nanking, et nous fîmes extrêmement étonnés à la représentation d'un opéra où il y avoit non-seulement un récitatif fort naturel, mais des airs pleins d'expression, chantés avec la plus grande justesse, et accompagnés d'une musique et d'instrumens parfaitement bien assortis.

La musique qui nous parut la plus belle, est celle que nous entendîmes à Zhé-hoi, la première fois que l'ambassadeur anglais fut présenté à l'empereur. Après que ce prince se fut assis sur son trône, et qu'un religieux silence régna tout autour de lui, nous entendîmes sortir du fond de la grande tente, des accords ravissans. Des sons doux, une mélodie simple et pure, la solennité d'un hymne lente me communiquèrent cet enthousiasme qui transporte les ames passionnées dans des régions inconnues, mais qu'un froid, raisonneur ne peut jamais sentir. Je fus longtemps incertain si j'entendois des voix humaines ou des instrumens: mais les instrumens furent apperçus par quelques-uns de mes compagnons, qui firent cesser mon doute. Heureusement cette fois-ci, les Chinois mirent de côté le schiak-pann et le tson-kou,

dont ils se servent ordinairement pour diriger le mouvement de leur musique, et étourdir les auditeurs. On entendoit seulement une cymbale de métal, qui régloit la mesure et le ton, sans avoir rien de désagréable. L'éloignement des musiciens et la foiblesse de ma vue m'empêchèrent d'en observer davantage.

Les danseurs des différentes nations que nous eûmes occasion de voir à Zhé-hol, avoient tous leur musique particulière. Mais la place où ils dansoient étoit trop loin de moi, et ils y restèrent trop peu de temps, pour que je pusse bien les remarquer. D'ailleurs, leur musique étoit fort peu attrayante.

Je ne sais rien de certain sur l'opinion que les Chinois avoient de la musique que leur faisoient entendre les musiciens de l'ambassadeur; car je ne m'en suis jamais informé. Il est vrai que j'ai entendu quelquefois d'autres personnes demander aux mandarins comment ils la trouvoient, et ceux-ci répondoient : chau, c'est - à - dire, bien. Mais comme notre interprète m'a assuré que cette musique ne leur faisoit aucun plaisir, j'ai bien peur qu'ils n'aient donné, par politesse, une marque d'approbation, ce qui leur est fort ordinaire.

Quand nous avions concert , j'examinais attentivement les Chinois et les Tartares d'un rang élevé , ainsi que ceux du dernier rang , et jamais je n'ai pu distinguer sur leur visage aucun signe qui me prouvât que ce qu'ils entendoient leur plaisoit.

Cependant leur attention étoit captivée par la manière ingénieuse et dès long - temps exercée , dont nos musiciens se servoient de leurs instrumens.

La musique militaire des Chinois est très-pauvre , sans cadence , sans mélodie et sans la moindre expression . Ce sont des hautbois et des cors de chasse , qui font entendre seulement cinq ou six sons , et jouent quelquefois la même chose pendant une heure de suite . En même-temps on y joint une espèce de clairon , dont le bruit ressemble aux hurlemens du loup.

Il ne faut point que je termine ces observations sur la musique chinoise , sans rappeler les chansons que nous eûmes tant de plaisir à entendre sur les rivières des provinces septentrionales de cet empire , et sur - tout de celles de Pé - ché - lée et de Schan-tong.

Notre séjour à Macao dura environ deux

mois, et fut le seul temps de repos que nous avons eu depuis notre départ d'Angleterre. Ce loisir eût été utile et doublement agréable, si Macao avoit égalé la riche Manille (1), qui n'en est que peu éloignée, et qu'on dit être un paradis terrestre. Cependant, quoique Macao ne soit pas lui-même d'une grande importance, il est remarquable par l'établissement qu'y ont formé les Portugais. Les Chinois ne connoissent l'île de Macao que sous le nom de Gaumin. Elle n'appartient pas toute entière aux Portugais, comme le croient quelques personnes. Ils n'en possèdent au contraire qu'une petite partie, qui est séparée du reste par un isthme et par une muraille, et qui leur fut accordée dans le temps où ils avoient acquis une grande puissance dans les mers de l'Inde. Ils ne sont pas même les seuls maîtres du coin de l'île qui passe pour être à eux. Indépendamment d'un tribut annuel de cinq cent mille ducats, qu'ils payent à l'empereur de la Chine, il faut que leur gouverneur prenne bien garde d'avoir le moindre démêlé avec le mandarin qui réside dans la ville. Il y a dans cette ville beaucoup plus de

(1) Capitale des îles Philippines.

Chinois que de Portugais ; et ceux-ci pourroient bien en être chassés , s'ils vouloient transgresser les conditions auxquelles on les a soumis , ou même s'ils osoient défendre leurs droits , sur lesquels les Chinois ne cessent d'empiéter (1).

Quoique les fortifications de Macao soient en bon état , elles seroient inutiles aux Portugais , en cas de rupture avec les Chinois , parce qu'à l'exception de quelques champs insuffisans qu'on cultive , tout le pays est convert de rochers , et il faut qu'il tire ses provisions des îles qui sont en dedans de la bouche du Tigre. Si cette communication étoit arrêtée , Macao seroit bientôt réduit aux plus grandes extrémités.

Les Portugais de Macao vivent paisiblement et modestement entr'eux. Le gouverneur est remplacé tous les trois ans. En quittant Macao , il se rend à Goa , pour y rendre compte de sa conduite ; et si l'on en est satisfait , on lui accorde un commandement plus important.

L'on peut juger de la dévotion des Portugais de Macao par le grand nombre d'é-

(1) Le mandarin chinois qui réside à Macao traite avec le plus grand mépris le gouverneur portugais.

glises et de couvens qu'on voit dans la ville; et ce que je vais rapporter est une preuve de leur zèle pour leur religion. Il n'y a pas long-temps qu'ils envoyèrent quelques personnes à Péking, pour supplier l'empereur de la Chine d'ôter un impôt injuste qu'on avoit mis sur eux. Ils n'obtinrent point ce qu'ils désiroient : malgré cela leur démarche déplut tellement aux Chinois de Macao, qu'ils s'en vengèrent d'une manière très-sensible pour les Portugais. Ils promenèrent trois jours de suite toutes leurs idoles (1) dans les rues de Macao et dans les environs. Les Portugais eurent une telle horreur de cette procession, que tandis qu'elle dura, aucun d'eux ne mit le pied hors de chez lui. L'évêque de Macao offrit aux Chinois beaucoup d'argent pour les engager à faire rentrer leurs idoles. Mais cette offre ne fit qu'irriter les Chinois, et ils continuèrent leur procession et leurs moqueries aussi long-temps que cela leur plut.

Il y a dans les environs de Macao un îlot, sur lequel les jésuites avoient bâti un couvent, dont il ne reste que les ruines.

(1) Les Portugais de Macao nomment ces idoles, *tchos*, c'est-à-dire, *dios*.

Les négocians européens , n'ayant la liberté de séjourner que quelques mois de l'année à Canton , sont obligés de passer le reste du temps à Macao. Les Anglais, les Hollandais , les Français, les Suédois, les Espagnols, y ont de belles factoreries dans lesquelles ils demeurent tous, à l'exception des Anglais, qui étant bien plus nombreux et bien plus riches que les autres, laissent leur factorerie aux principaux agens de leur compagnie, et occupent chacun en particulier , des maisons qu'ils louent des Portugais, mais qui sont bâties et meublées à l'anglaise.

Le commerce de Macao a tellement diminué, et les Portugais de cette île sont si paresseux et si indifférens sur de nouveaux moyens de fortune, qu'ils vivent, en général, dans l'indigence. Ceux même d'entre eux qu'on appelle riches, n'ont d'autre revenu que le produit des maisons qu'ils louent aux étrangers. Les sommes considérables que ces étrangers, et principalement les Anglais, dépensent à Macao, passent presque entièrement dans les mains des laborieux Chinois. Les Chinois font ou fournissent tout ce qui est nécessaire aux Européens. Ils construi-

sent toutes les maisons , et rien de ce qui leur vaut de l'argent ne leur paroît ni trop pénible ni trop humiliant. Ce sont eux seuls qui servent de domestiques aux étrangers. Les Portugais ont des esclaves nègres. Plusieurs de ces Portugais sont si misérables qu'ils ne rougissent point de faire un trafic de leurs femmes, et les récits scandaleux de cette infamie, sont dans la bouche de tout le monde. L'indigence des Portugais est en grande partie ce qui les empêche de fréquenter les négocians des autres nations ; et ensuite leur ignorance des langues étrangères, leur jalousie et la différence de mœurs et de religion, contribuent à ce qu'il n'y ait aucune société entr'eux et ces négocians. L'évêque et les autres ecclésiastiques de Macao détestent les Anglais, parce qu'ils les regardent comme les plus dangereux des hérétiques. D'ailleurs, si les Anglais ont peu de liaisons avec le reste des Européens qui se trouvent en Chine, on doit moins l'attribuer à la singularité des mœurs de cette nation qu'à d'autres causes.

Le collège de la Propagande entretient à Macao un agent (1), qui envoie aux mis-

(1) Procurator.

sionnaires répandus dans les provinces chinoises , l'argent qu'il reçoit pour eux , fait passer en Italie les néophytes chinois , qui doivent y être élevés , et placé dans différens diocèses les nouveaux prêtres , qui arrivent en Chine. — Il y a aussi à Macáo un préfet français qu'entretenoient autrefois les *Missions étrangères* de Paris , et qui , maintenant , reste privé de tout secours. Ces deux ecclésiastiques ont les mœurs les plus pures et les plus aimables.

C'est à Macáo que le Camoëns composa son beau poëme de la *Lusiade* dont M. Mickle a nouvellement publié en anglais une intéressante traduction , accompagnée de remarques très-savantes. On connoît encore le lieu où le poëte portugais aimoit à se retirer. C'est une grotte qui se trouve dans un rocher élevé , et est assez spacieuse pour qu'on puisse s'y asseoir commodément. De là , on voit plusieurs petites îles , qui , lorsque l'Océan est tranquille , au lever et au coucher du soleil , offrent une perspective très-pittoresque. Le Camoëns y contemploit à son gré la mer , dans le temps où , tourmentée par les génies qui la dominent , elle soulevoit ses vagues tempétueuses , et , avec

un bruit semblable aux éclats d'un tonnerre éloigné, elle se brisoit sur le rivage. Ses yeux pouvoient se promener sur cet élément, théâtre des brillantes victoires d'une nation que sa lyre a rendue immortelle. Enfin la grotte du Camoëns⁽¹⁾ est faite pour enflammer l'imagination d'un poëte.

Macao est un lieu sain. Cependant il y fait si chaud l'été, que les matelots anglais disent proverbiallement: — « Que l'enfer n'est séparé » de Macao que par une feuille de papier. »

Les îles des Larrons, voisines de Macao, sont toujours remplies de pirates, par qui sont fréquemment enlevés les petits bâtimens chinois qui font le cabotage entre Canton et Macao. Une puissance européenne extermineroit facilement ces pirates; mais le gouvernement de la Chine ne veut ou ne sait pas les chasser de leurs repaires.

(1) Voyez la planche de la Grotte du Camoëns.

Fin du Voyage de J. C. Hüttner.

NOTES⁽¹⁾

QUE le Traducteur a ajoutées à la seconde Édition du Voyage en Chine, et qui s'adaptent à la première Édition en quatre volumes de cet Ouvrage, avec les renvois à cette première Édition.

TOME PREMIER.

Page 4, ligne 8, après le mot Chine.

Le portugais Lopez-Souzez, vice-roi des Indes, fut le premier qui, en 1517, s'occupa du commerce de la Chine. Il y envoya de Goa une escadre de huit vaisseaux richement chargés, dont il confia le commandement à Fernand d'Andrada. Ce dernier acquit la bienveillance du vice-roi de Canton, qui fit avec lui un traité avantageux. Ce traité fut suivi d'une rupture, occasionnée par la mauvaise conduite des Portugais. Ils furent contraints, pendant quelques années, de fuir la Chine; mais ensuite ils y parurent d'une manière plus favorable, et délivrèrent Macao des brigands qui l'infestoient, ce qui leur en valut la concession.

(1) Ces notes sont, en grande partie, tirées des Relations de divers Voyageurs, et des Mémoires des Missionnaires français.

Page 5 , ligne 7 , après le mot Manchoux.

La dynastie des Tai-tsin, qui monta sur le trône en 1664. L'empereur Tchièn-long est le quatrième de ces princes.

Page 34 , ligne 17 , après le mot mérite.

Le colonel Cathcart, nommé, en 1788, ministre plénipotentiaire d'Angleterre auprès de l'empereur de la Chine.

Page 124 , ligne 25 , après le mot India.

Le nopal. On l'appelle aussi, en français, *raquette* ou *cardasse*.

Page 162 , ligne 8 , après le mot Ferro.

L'île de Fer.

Page 172 , ligne 21 , après le mot éventail.

Le latanier.

Page 192 , ligne 22 , après le mot mystères.

On conduit les nouveaux voyageurs sur le gaillard d'avant, où on les fait asseoir sur une planche étroite, posée en travers sur un cuvier, et les enfans de Neptune, qui se tiennent sur les hunes et sur les vergues, les inondent de seaux d'eau. C'est ce qu'on appelle le *baptême de la ligne* : celui du tropique se fait de

même, quand les navires ne vont qu'aux Indes occidentales.

Page 220, ligne 17, après le mot ichneumon.

La mouche *ichneumon* a un aiguillon comme les abeilles. Il y en a de diverses espèces. — On appelle encore *ichneumon*, un animal gros comme un chat, qu'on dit être l'ennemi du crocodile et de l'aspic, et qu'on connoît aussi sous le nom de *rat de Pharaon* ou de *mangouste*.

Même page, ligne dernière, après le mot cochenille.

Dans la planche (intitulée : *Feuille de Nopal, et insectes qu'elle nourrit*) les deux insectes que nous venons de décrire, sont représentés de la manière suivante :

Fig. 1 et 2. Le coccus mâle, ou insecte à cochenille, d'après sa grandeur naturelle.

3 et 4. Le même, plus grand. Les filamens qui partent des extrémités de l'abdomen, sont blancs; on a été obligé de les graver en noir, pour qu'on pût les distinguer.

5 et 6. Le coccus femelle, de grandeur naturelle, à deux différentes espèces de sa croissance.

7. Premier état de la mouche qui dévore l'insecte à cochenille.

8. La même, plus grande.
9. La même, au moment de devenir chrysalide.
10. La même, devenue chrysalide.
11. La même dans son état de perfection et dans sa grandeur naturelle.

Page 302, ligne 17, après le mot chou-
crout.

Ce mot vient de l'allemand *sauerkraut*, qui signifie, *choux confits*.

Page 303, ligne 7, après le mot rochers.
Tryal-rocks.

Page 304, ligne 15, après le mot Contra-
riante.

Thwart-the-way.

Page 323, ligne 14, après le mot curieux.

M. Isaac Fitzing. Il a été nommé ambassadeur auprès de l'empereur de la Chine, vers la fin de 1794, et a eu pour adjoint dans cette mission M. Van - Braam Houckgeest, qui en a écrit la relation.

Page 453, ligne 15, après le mot surface.

C'est dans une forme de sucre, la partie que les raffineurs appellent *la patte* par opposition à la pointe, qu'ils nomment *la tête*.

Page 459 , ligne 11 , après le mot faveur.

Dans le centre de l'Afrique , des hommes appelés des *agageers* , font sans cesse la chasse aux éléphants , pour leur enlever leurs dents , dont il se fait un grand commerce , et en même-temps ils se nourrissent de la chair de ces animaux , après l'avoir fait sécher au soleil.

Page 461 , ligne 20 , après le mot Cochinchine.

La Cochinchine et le Tunquin , qui ne faisoient autrefois qu'un seul royaume , étoient appelés *Ki-lin-koue* , c'est-à-dire , le royaume *des coqs et des forêts* , parce qu'il y a en effet beaucoup de forêts , et que ces forêts sont remplies de faisans et de coqs de bruyères. Nous devons cette remarque , ainsi que beaucoup d'autres , aux savans missionnaires français qui ont écrit sur la Chine.

Page 48 , ligne 13 , après le mot Rialto.

Nom du célèbre pont de Venise.

Page 49 , ligne 17 , après le mot étain.

Ces feuilles d'étain sont très-minces et collées sur du papier doré. On les brûle devant les divinités du pays.

*Page 54 , ligne 2 , après le mot Angle-
terre.*

L'Angleterre n'est pas le seul pays où les tailles minces ont été recherchées. L'Europe entière a suivi cet usage; en France, sur-tout, les femmes s'efforçoient de façonner leur taille comme celle des guepes. Aujourd'hui c'est tout le contraire : les grosses tailles, les ventres arrondis sont à la mode, et beaucoup de demoiselles portent des ventres postiches.

Page 78 , ligne 14 , après le mot siècle.

Il y a ici un petit anachronisme. La boussole fut portée en Europe, en 1295, par le célèbre voyageur Marc-Paul, qui en fut assez long-temps regardé comme l'inventeur.

Page 90, ligne 13, après le mot Venise.

A Saint-Michel de Murano. Dans cette carte de Marc-Paul, est distinctement marqué le promontoire des Tempêtes, que les Portugais n'ont découvert que plus de cent ans après, et auquel ils ont donné le nom de Cap de Bonne-Espérance.

Page 110, ligne 7, après le mot paysan.

On a vu plus haut qu'il en avoit tué deux.

Page 174, ligne 12, après le mot roseaux.

Roseaux à balais.

Page 239, ligne 10, après le mot légat.

Ce légat, dont l'auteur anglais n'a point voulu dire le nom, s'appeloit *Tching-ta-zhin*.

Page 257, ligne 2, après le mot Akouï.

Akouï, l'un des plus illustres généraux de la Chine, naquit parmi les Tartares-Manchoux, et possédoit une compagnie héréditaire dans la bannière rouge simple. Il passa sa jeunesse à étudier les sciences chinoises et y fit de si grands progrès, qu'il n'étoit aucun livre estimé dont il ne pût rendre compte. Lorsqu'il eut vaincu les Miao-Isée, il conduisit à Péking leur roi Sonom, et deux cent cinquante paréns ou officiers de ce prince. L'empereur Tchien-long fit couper par morceaux Sonom, son frère

Cholopen , sa tante Atchim , et quelques-uns de ses ministres. Le reste fut envoyé en exil. Akoui fut fait ministre et se distingua singulièrement dans cette place ; ensuite il répara les dégâts occasionnés par les débordemens du fleuve Jaune et du Kiang. Employé depuis à faire des recherches sur les vexations des mandarins , il les dévoila avec une intégrité qui entraîna la perte des coupables.

Page 259 , ligne 4 , après le mot homme.

Le colonel Cathcart.

Même page , ligne 14 , après le mot Eleuths.

Les Eleuths ou Zongores.

Page 329 , ligne 6 , après le mot Yong-lo.

Yong-lo , empereur de la dynastie des Ming , vivoit vers la fin du quatorzième siècle.

Page 369 , ligne 6 , après le mot Tien-tan.

L'architecture chinoise a déployé toute sa magnificence dans le Tien-tan. L'empereur ne peut avoir dans aucun de ses palais rien d'aussi riche et d'aussi parfait que ce qui sert à orner ce temple du ciel.

Page 374 , ligne 5 , après le mot première.

C'est-à-dire , lorsque la première a quarante ans.

Page 374 , ligne 8 , après le mot crime.

Les législateurs chinois permettent le concubinage, et Confucius l'autorise sous le voile de l'allégorie : « Quand l'habit qu'on porte est vieux , usé , ou hors d'usage , dit ce philosophe , on peut en prendre un autre » .

Page 387 , ligne 5 , après le mot jeunesse.

C'est probablement le savant Amiot , mort pendant le voyage de lord Macartney , et à qui nous devons une grande partie des Mémoires des missionnaires de Péking , imprimés chez Nyon , l'ainé.

Page 3, ligne 11, après le mot polygonum.

La persicaire, dont il est ici question, est nommée par les Chinois *siao lan*, c'est-à-dire, petit bleu. Le jésuite d'Incarville en envoya des graines en France, et il y a plus de quarante ans que le botaniste Jussieu écrivoit qu'elles avoient bien réussi au jardin des plantes. Pourquoi, n'a-t-on donc pas encore profité de cette conquête ?

Page 4, ligne 17, après le mot carthamus.

La graine de la plante qu'ils appellent *tséc-tsao* leur fournit une jolie teinture rouge. Cette plante croît spontanément dans les environs de la grande muraille, et pourroit être naturalisée dans nos climats.

Page 5, ligne 24, après les mots climats froids.

Les beaux dromadaires, qui sont en si bon état à la ménagerie de Paris, font espérer qu'on multipliera, en France, ces animaux si utiles. Ils conviennent, sur-tout, à nos départemens méridionaux.

Page 10, ligne 6, après le mot gen-sing.

Le *gen-sing* est une racine qui fortifie l'estomac et facilite la circulation du sang. Le *gen-sing* du *Léao-tong* est le plus estimé : il se vend, à la Chine, plus qu'au poids de l'or.

Page

Page 15, ligne 15, après le mot pivoine.

A force de soins et de culture les Chinois ont, pour ainsi dire, métamorphosé la pivoine, et l'ont conduite par degrés, comme disoit le savant Cibot, à charmer les yeux, par l'éclat de sa beauté, et l'odorat, par la douceur de son parfum. Suivant les poètes chinois, il y a plus de mille ans que cette fleur est regardée comme une des plus belles des jardins des empereurs.

Page 20, ligne 7, après le mot terminée.

L'auteur se trompe. Les annales chinoises racontent qu'un prince de *Tchao*, nommé *Ou-ling*, commença la grande muraille 303 ans avant l'ère chrétienne, et la conduisit des confins du Pé-ché-lée au fleuve Jaune; que le prince de *Yen* l'éleva depuis le *Léao-rong* jusqu'à la province de Schen-si, et que les princes de *Tsin* la construisirent de Ting-tao-fou, jusqu'à la première entrée du fleuve Jaune en Chine. *Tsin-chi-hoang* fit réunir ces trois murailles, et environ deux cents ans après, le célèbre empereur *Ou-ti*, de la dynastie des *Han* occidentaux, bâtit la partie qui est au couchant du Schen-si.

Page 41, ligne 24, après le mot fondement.

Les Chinois connoissent la poudre à tirer dès la plus haute antiquité. En parlant des armes à feu dont

se servoit le fameux général *Koung-min*, dans le second siècle de l'ère chrétienne, les historiens disent qu'il en avoit puisé la connoissance dans les écrits des plus anciens guerriers. Ils parlent aussi des bombes, des tubes de feu, des mines, et d'une espèce de feu grégeois, qu'ils appellent feu duciel, et dont l'invention se perd dans la nuit des temps. La description de toutes ces choses se trouve dans l'art militaire des Chinois, traduit par le savant Amiot.

Page 48, ligne 14, après le mot goîtreuses.

Dans les montagnes de la Norwège, on boit beaucoup d'eau provenant de la neige fondue, et je n'y ai pas vu un seul goître.

Page 74, ligne 16, après le mot succéder.

L'empereur a effectivement accompli sa promesse; le 8 février 1796, il a cédé le trône à son dix-septième fils.

Page 80, ligne 4, après le mot empereur.

Les fils de l'empereur portent le titre d'Ago, titre qui vient des Tartares.

Page 85, ligne 20, après le mot précieuse.

C'est vraisemblablement de la pierre de *yu*, pierre sonore et brillante, dont les Chinois font aussi divers instrumens de musique. Le *yu* se trouve dans

les rivières qui tombent des montagnes du Yun-nan, du Schen-si, etc.

Page 91, ligne 18, après le mot faisán.

L'Auteur veut probablement parler, non du faisán, mais du phénix chinois, oiseau imaginaire, qu'on nomme *foung-hoang*, et qu'on suppose ne se montrer que lorsqu'il y a sur la terre, des souverains d'un mérite extraordinaire.

Page 93, ligne 26, après le mot Pou-ta-la.
Grand temple de Fô.

Page 132, ligne 7, après le mot famille.

Ce prince a composé un poëme, pour faire l'éloge de Moukden, ou plutôt pour célébrer l'établissement des Mantchoux dans cette ville.

Page 135, ligne 12, après le mot survivre.

L'on a déjà vu plus haut qu'il a exécuté ce projet en faveur de son dix-septième fils.

Page 163, ligne 18, après le mot découverte.

Je crois que l'auteur se trompe. Voyez la note que j'ai mise à la page 41 de ce volume.

Page 195, ligne 9, après le mot nations.

Cette école de l'intérieur du palais impérial fut établie par le grand *Kang-hi*, qui la visitoit sou-

vent lui-même , sans se faire annoncer , afin que les maîtres et les élèves se tinssent sur leurs gardes. L'empereur *Tchien-long* , suivit l'exemple de son grand-père , et veilla avec soin sur les études de ses fils et de ses petits-fils , qu'il faisoit aller en classe , quoique mariés et âgés de plus de vingt-cinq ans.

Page 205 , ligne 7 , après le mot Canton.

Il la perdit , en effet , comme on le verra plus bas.

Page 238 , ligne 5 , après le mot Lao-Kioun.

Lao-Kioun naquit 606 ans avant Jésus-Christ.

Page 277 , ligne 6 , après le mot genre.

L'auteur se trompe. Plusieurs autres canaux ont été exécutés à la Chine long-temps avant le Yu-ho , qui ne fut entrepris que sous la dynastie tartare des Yuen , vers la fin du treizième siècle de l'ère chrétienne.

Page 287 , ligne première , après le mot nourrir.

L'intelligente docilité du *leu-tze* rappelle , et les faucons que les Européens instruisent pour la chasse et un petit oiseau décrit par *ATHAR-ALI-KHAN* , de *Dehli*. Cet oiseau d'Athar-Ali-Khan , s'appelle en indien , *bayà* ; en sanscrit , *berbera* ; en bengali , *babûi* ; en persan , *cibû* ; en arabe , *renawwit*. Il suspend son nid aux arbres les plus élevés. Il y met

l'entrée par-dessous ; il le divise en deux ou trois compartimens ; et il éclaire , dit-on , ces compartimens avec des mouches à feu qu'il prend vivantes et qu'il emprisonne avec de l'argile ou de la bouse de vache. On croit aussi qu'il se nourrit en partie de ces mouches. Lorsque le bayà est apprivoisé et éduqué , il va chercher tous les petits objets que lui indique son maître et les lui apporte avec un air de triomphe. Si on le met sur le bord d'un puits profond , et qu'on y laisse tomber une bague , il s'y précipite à l'instant , la saisit avant qu'elle ait touché l'eau et la rapporte ; et quand on lui a montré deux ou trois fois une maison , il y charie , très-fidèlement , les lettres qu'on lui confie. Enfin , Athar-Ali-Khan dit avoir vu souvent à Benarès , des jeunes gens s'amuser à faire enlever par leurs bayàs les petites plaques d'or que les filles mettent entre leurs sourcils et qu'on nomme *ticas*.

Page 301 , ligne 7 , après le mot gage.

Les maisons où l'on prête sur gage , s'appellent en Chinois des *tang-pou*. L'intérêt légal de l'argent s'élève , en Chine , à trente pour cent par an ; et suivant le lettré *Tsien-tchi* , qui a beaucoup écrit sur l'économie politique , ce haut intérêt est très-utile au commerce.

Page 342 , ligne 25 , après le mot chinoise.

Ces cent noms de familles ou de tribus chinoises

s'appellent les *Pe-kia-sing*; et l'institution en remonte, dit-on, jusqu'à Soui-jen, vivant plus de vingt-cinq siècles avant Fou-li, c'est-à-dire, près de deux mille trois cents ans avant l'époque où les chronologistes européens placent le déluge qui, suivant les mêmes chronologistes, est arrivé l'an du monde 1656.

Page 344, ligne 3, après le mot privilèges.

Les fils aînés de cette famille se sont presque tous distingués par leur savoir et par leur vertu, et ont mérité de porter le titre de yen-cheng-koung, qu'on peut rendre en français par celui de comte qui propage la sainteté. L'un d'eux parut à la cour de Péking en 1784; et il est probable qu'il vit encore, ou que quelqu'un de ses enfans a succédé à sa dignité. — D'après les monumens historiques, *Koung-tsée*, que les Européens appellent *Confucius*, descendoit de *Hoang-ty*, l'un des fondateurs de la monarchie chinoise, lequel vivoit il y a quatre mille cinq cents ans. Or, il faut convenir que nos familles d'Europe, le plus follement entichées de leur noblesse, sont bien modernes auprès de celle-là.

Page 379, ligne 7, après le mot schawl.

On prononce chal. On sait que les plus beaux schwals sont ceux qui viennent du royaume de Cachemire, où on les fait avec le poil d'une espèce de chèvre sauvage.

Page 3, ligne première, après le mot obliques.

Aux Antilles , ces dents ne sont pas obliques. Elles forment une épicycloïde.

Même page , ligne 15, après le mot suc.

Aux Antilles, ces cannes, privées de leur suc après avoir passé au moulin, s'appellent *de la bagasse*.

Page 4, ligne 10, après le mot ver blanc.

Ce ver ronge la racine des cannes, et nuit beaucoup à leur végétation.

Page 70, ligne 21, après le mot observation.

Parmi les femmes qui ont fait exception à cette règle, il en est de très-célèbres, telles que la savante et vertueuse *Pan-hoei-pan*, qui, par ses écrits, fit l'admiration des lettrés, et l'impératrice *Tsé-tien-hoang-héou*, dont les talens littéraires égaloient l'ambition et la politique cruelle.

Page 75, ligne 19, après le mot tonne.

La tonne anglaise pèse deux mille livres.

Page 81, ligne 13, après le mot For-mose.

On a déjà vu dans le cours de cet ouvrage que ces parages sont très-orageux. En voici une nouvelle preuve : le 22 mai 1782, il y eut un si terrible tremblement de terre, et la mer s'y éleva si haut, que dix-sept vaisseaux de guerre chinois et plus de cent vaisseaux marchands qui étoient en rade, à l'île Forinose, furent, pour la plupart, engloutis ou fracassés, et toute l'île fut, pendant douze heures, couverte d'eau.

Page 100, ligne 22, après le mot communiquer.

La médecine est pourtant une science très-ancienne parmi les Chinois. Ils ont des livres de médecine datés du règne de *Hoang-ty*, qui vivoit il y a quatre mille cinq cents ans : mais on croit ces livres supposés.

Page 105, ligne première, après le mot vivifiants.

La plante dont on se sert le plus pour ce fameux breuvage, est, dit-on, une espèce d'agaric, qui a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Page 113, ligne première, après le mot quelquefois.

Ce n'est que sous le règne du grand Cang-li, grand-père de Tchien-fong, que les Chinois sont

parvenus à donner de l'élasticité et de la justesse aux ressorts des montres et des pendules.

Page 120 , ligne 14 , après le mot abus.

On en a eu la preuve par les nombreuses et sévères punitions qu'occasionna l'intégrité du fameux général et ministre Akoui, envoyé, en 1782, par l'empereur Tchien-Long, pour examiner la conduite des mandarins, employés dans les provinces.

Page 127 , ligne 17 , après le mot cycle.

Ou nombre d'or.

Page 129 , ligne 25 , après le mot Christ.

Il y a ici une erreur. Suivant la grande histoire de la Chine, publiée par ordre de l'empereur Tchien-Long, le cycle chinois commençant à la soixante-unième année du règne d'Hoang-ty, remonte jusqu'à 2,637 ans avant l'ère chrétienne.

Page 132 , ligne 3 , après le mot Péking.

On a, au contraire, prouvé que l'éclipse étoit visible en Chine, et que ce fait, rapporté dans le Chou-kin, étoit authentique. (*Voyez les Mémoires sur les Chinois, tome II, page 102.*)

Page 140 , ligne 25 , après le mot ministre.

M. Dundas.

Page 156 , ligne 14 , après le mot élémens.

Ces cinq élémens sont : le *métal* , le *bois* , l'*eau* , le *feu* et la *terre*.

Page 187 , ligne 21 , après le mot arrangé.

Le mot anglais signifie littéralement bien construit.

Page 190 , ligne 10 , après le mot d'inaccessible.

On sait qu'on a donné ce nom d'*inaccessible* à l'une des trois îles de Tristan d'Acunha.

Fin des Notes.

T A B L E

D E S A R T I C L E S

Contenus dans ce cinquième et dernier
Volume.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE. page i

PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION. I

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA CHINE. II

VOYAGE DE J. C. HÜTTNER.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR ALLEMAND. 187

CHAPITRE PREMIER.

RELACHE DE L'AMBASSADE ANGLAISE A
CHU-SAN. NAVIGATION DANS LA MER
JAUNE ET SUR LE PEI-HO. ARRIVÉE A
PÉKING, ET SÉJOUR DANS CETTE CAPI-
TALE. 193

*Les vaisseaux le Lion et l'Indostan font
le tour des îles d'Hay-nan et de Macao.
— Ils passent le détroit de Formose. —
Arrivée à Chu-san. — Navigation dans la
mer Jaune. — Noms donnés à deux promon-
toires et à un groupe d'îles. — Lord*

Macartney envoie sonder les environs de l'entrée du Pei-ho. — Il envoie aussi un brick à Ta-cou. — Etonnement réciproque des Chinois et des Anglais. — Entrevue avec les mandarins. — L'ambassade débarque à Ta-cou. — Description des yachts destinés à lui faire remonter le Pei-ho. — Manière dont ces yachts sont halés. — Idoles chinoises. — Sacrifices des capitaines des yachts. — De l'instrument appelé le loo. — Maringouins. — Hospitalité de l'empereur. — Arrivée et séjour à Tien-sing. — Arrivée et séjour à Tong-chou-fou. — Temple de Tong-chou-fou. — Scorpions et scolopendres. — Magasins construits avec des nattes. — Route de Tong-chou-fou à Péking. — De l'interprète chinois. — Du jeune Staunton. — Curiosité des Chinois. — Vue de Péking. — L'ambassade est conduite près de Yuen-min-yuen. — Palais de l'empereur. — Palais et jardin de Yuen-min-yuen. — Eclipse de lune. — L'ambassade retourne à Péking. — Beaucoup de courtisans chinois sont pauvres. — Ils sont iniques et exacteurs. — Cuisine chinoise. — On empêche les Anglais de se promener dans Péking.

CHAPITRE II.

VOYAGE DE PÉKING A ZHÉ-HOL. ACCUEIL
QUE REÇOIT L'AMBASSADE. FÊTES.
TEMPLES ET JARDINS DE ZHÉ-HOL. 227

L'ambassade part de Péking pour se rendre en Tartarie. — Vue de Chou-pai-kou. — Vue de la grande muraille. — Continuation du voyage. — Politesse singulière. — Raretés qu'on croit que l'ambassade porte. — Chemin impérial. — Caractère des Tartares. — Arrivée à Zhé-hol. — Description des environs de Zhé-hol. — Négociation relative à la présentation de l'ambassadeur. — Moyen ridicule qu'emploient les mandarins pour intimider les Anglais. — Description des jardins de l'Empereur. — Indiscrétion des Tartares. — Costume des mandarins. — Présentation de l'ambassade. — Portrait de l'Empereur. — Cérémonies à la Cour. — Présens. — Du grand colao. — Palais divers qu'on voit dans les jardins de Zhé-hol. — Leur ameublement. — Singulières statues. — Harem. — Marionnettes. — Anniversaire de la naissance de l'Empereur. — Cérémonie de quatre hommes armés d'un fouet. —

Dévotion de l'Empereur. — Feux d'artifice. — Lutteurs. — Danseurs. — Faiseurs de tours de force. — Spectacle chinois. — Temple des lamas et des bonzes. — Pouta-la ou temple au toit d'or. — Ressemblance entre les bonzes et les moines chrétiens. — Réflexions sur cette ressemblance.

CHAPITRE III.

VOYAGE DE ZHÉ-HOL A PÉKING, ET DE PÉKING A CANTON. page 270

Départ de Zhé-hol. — Un anglais meurt en route. — Précaution des mandarins au sujet de cette mort. — Des médecins chinois. — Départ de Péking et causes de ce prompt départ. — Arrivée à Tong-chou-fou. — Des mandarins qui accompagnent l'ambassade. — Des haleurs des yachts. — Canal impérial. — Ecluses de ce canal. — De la province de Schang-tong. — De la province de Kiang - nan. — Soldats. — Ponts. — De la manière d'élever les vers à soie dans la province de Sché - kiang. — Cercueils. — Curiosité qu'excite l'ambassade. — Campagne des environs de Han-chou-fou. — Navigation sur le fleuve Kiang. — Arbre à suif. — Oranges. — Agri-

culture. — Arrosement des champs. — Boussole chinoise. — Voyage par terre. — Temples de la déesse Cloasine. — Tombeaux. — Pêche. — Cascades. — Cha - wha , ou camélia sesanqua. — Pagodes. — Montagne qui sépare la province de Kian-si de celle de Quantong. — Province de Quan-tong. — Rocher, où l'on voit un temple et un couvent de bonzes. — Arrivée à Canton.

CHAPITRE IV.

ARRIVÉE ET SÉJOUR A CANTON. OBSERVATIONS SUR LES MŒURS ET LES ARTS DES CHINOIS. DÉPART DE CANTON.
SÉJOUR A MACAO. page 315

Description de Canton. — Du vice-roi. — Bouche du Tigre. — Magasins et boutiques de Canton. — Factoreries des Européens. — Faubourgs de Canton. — Vivres. — Habillemens. — Exactions qu'éprouvent à Canton les négocians européens. — Combien ils sont méprisés et gênés par les Chinois. — L'ambassade anglaise n'est bien traitée que par rapport à la considération que lui témoigne le nouveau vice-roi. — Combien l'inter-

ruption du commerce européen à Canton, seroit nuisible et aux Chinois et aux Anglais. — Jargon des marchands chinois à Canton. — Faux zèle des missionnaires. — Des Arméniens qui sont à Canton. — Origine des Chinois. — De l'empereur Tchien-long. — Caractère des Tartares. — Quelle idée en ont les Chinois. — L'empereur Tchien-long se propose d'abdiquer le trône. — Harems de ce prince. — Sa famille. — Population de la Chine. — Causes de cette population. — Instrumens de musique chinois. — Chansons chinoises. — Mesure de la musique chinoise. — Départ de Canton. — Séjour à Macao. — Des Portugais établis dans cette île. — Leur vauvreté. — Leur vie retirée et économique. — Grotte du Camoëns. — Des pirates, qui infestent les mers de la Chine.

NOTES que le Traducteur a ajoutées à la Seconde Edition du Voyage en Chine, et qui s'adaptent à la Première Edition en quatre volumes de cet Ouvrage, avec les renvois à cette première Edition. 359

TABLE

T A B L E

GÉNÉRALE ET RAISONNÉE

D E S M A T I È R E S

Contenues dans ce cinquième et dernier
Volume.

A.

Acô, nom tartare que l'on donne à tous les fils de l'empereur. 158.

Akoui, nommé général par Tchien-long, pour s'opposer aux rebelles. 143-146 et suiv.

Amiot. Son opinion sur l'origine des Chinois. D'autres les font venir des Juifs. 17.

Amoursana, roi des Eleuths, implore la clémence de Tchien-long. 131.

Anderson. Sa relation sur l'ambassade anglaise dans la Chine. 189.

Anson. (Pamiral) Sa relation sur les Chinois. Il les peint sous de fausses couleurs. 9.

Arbre à suif. Graines qu'il produit et qui sont renfermées dans une gousse. Graisse végétale que les Chinois en retirent pour faire leurs chandelles. 296.

Arbres à thé. Ils sont abondans dans la province de Schang-tong. 301.

Tome V.

§

B b

Arméniens. Ce sont les négocians de l'Asie les plus considérés à Canton. 335.

B.

BAILLY. Ce mathématicien fait descendre les sciences des plateaux de la Tartarie. 13.

Boussoie. On prétend que celle que l'on croit avoir été inventée en Italie, vient des Chinois. 301.

Brames. Ils prétendent que les Chinois sont des Indous de la caste militaire. 18.

C.

Canal impérial. Il a soixante - douze écluses. Leur construction. 278.

Canton. (ville de) Principale culture de ses environs. Jardins remplis de plantes curieuses. Arrivée de l'ambassade en cette ville. Honneurs extraordinaires que lui fit rendre le vice-roi. Commerce de cette ville. Thé qui s'en exporte. Marchands européens dans cette ville. Pour faire le commerce , il faut qu'ils soient munis d'une commission de leurs souverains. 314-335.

Catherine II. Cette impératrice envoie une ambassade en Chine. Ses motifs. 178.

Chan-ty , nom de l'Etre-suprême. On lui sacrifioit sur les éminences. 31-58.

Ching-yu , nom que l'on donnoit à une proclamation de l'empereur. 131.

Chang-yu. (le) Livre qui contenoit les actions remarquables des souverains de la Chine. 152.

Chao-lao. Sous ce règne, le culte des démons s'introduisit dans l'empire. 55.

Chemin impérial. Sa construction. Sa propriété. Il est le plus beau que l'on connoisse. Personne n'a le droit d'y passer avant l'empereur, lorsqu'il a été réparé. 233-278-287.

Chen-noung. Confucius place cet empereur immédiatement après Fou-hi. 49.

Chine. Divisée en neuf provinces, par le grand Yu. 11. Voyez pl. II, même page.

Chinois. Diverses opinions sur leur origine. 14. Ils sont flattés de voir une ambassade d'un pays si éloigné. Surprise des femmes à cet aspect. 206-207. Leur admiration pour des voitures dont ils ne pouvoient avoir d'idée. 214-227. Ils sont amateurs de jardins; ils y font des plantations pittoresques, des rochers artificiels. 218. Leurs palais sont différens de ceux d'Europe. 219. Leur défiance à l'égard des étrangers. 273.

Chin-long. Divers bienfaits qu'en ont reçu les Jésuites. 119.

Chou - pai - kou, ville chinoise près de la grande muraille. 228.

Chow-ta-zh'in et deux autres mandarins sont chargés d'attendre l'ambassade à Ta-cou. 199. Ils font conduire à leur destination les présens faits par le roi d'Angleterre. Manière dont ils furent transportés sans accident. 200.

Chu-san, première ville de la Chine, dans la province de *Ché-kiat*, où aborda l'ambassade anglaise. 194.

Chun fit écouler les eaux qui inondoient la Chine.

Yao l'associa à l'empire, et il en devint souverain. 60.

Chun-ché-y, Gouverneur de Canton, ennemi des Anglais. 182.

Chun-chi, chef de la dynastie des Tai-tsing. 120.

Victimes humaines immolées sous ce règne. 121.

Cloacine. Déesse révérée à la Chine. Elle a des temples dans presque toutes les villes. 303.

Co-houngs. Douaniers auxquels les marchands européens sont obligés de s'adresser. 323-330.

Commerce. Combien de difficultés éprouvent les étrangers qui le font à la Chine. 319.

Courtisans. Ils sont très-nombreux à la Chine. Leur emploi est d'un modique revenu. 224.

Cox. Célèbre horloger anglais. Ses ouvrages sont communs dans les palais de Zhé-hol. 251.

D.

DELUGE. Les physiciens, observateurs du globe, en ont reconnu les traces. 12.

Douane. Droits exorbitans qu'on perçoit dans ces établissemens à Canton. 325.

E.

ELUTHS, (une partie des) avec quelques peuples dispersés, se soumettent aux Chinois. 142.

Erteni, grand lama. Sa mort. Cérémonies de ses funérailles. 156 et suiv.

Eunuques. Ils jouissent d'une grande considération

dans la Chine. Leur arrogance et leur ignorance. 221.

F.

FETTY, descendant de *Lieou-yu*, fut très-cruel.

91. Sa dynastie, nommée *Soung*, subsista peu.

92.

Formose. (l'île de) Fut submergée en 1782, à la suite d'un tremblement de terre. 165.

Fou-hi. Plusieurs Chinois le regardent comme le fondateur de leur empire. 44. Voyez pl. III, même page.

Fou-lé-houn, gouverneur de Canton, est puni comme concussionnaire. 168.

Fou-té, général qui a donné des preuves de sa bravoure dans la guerre contre les Eleuths. 150.

G.

GEMELLI-CARERI, italien, va seul à Péking. Il obtient une audience de Kang-hi, en 1697. 9.

Genghis-khan. Sous le dernier de ses fils, deux Vénitiens font, dans la Chine et la Tartarie, un voyage de 12 ans. 4.

Goîtres. Ils sont pareils à ceux de quelques cantons des Alpes. 236.

Gondoles. Elles sont en grande quantité à *Sou-chou-fou*. 285. Usage que l'on en fait, les amusemens qu'elles procurent. 286.

Gower, (Sir Erasme) capitaine du vaisseau le *Lion*, désigna sous le nom de cap *Macarney*, cap *Gower* et île *Staunton*, les premiers promon-

toires et îles qu'ils apperçurent sur les côtes de la Chine. 196.

H.

HAN-CHOU-FOU, ville du Tché-kiang. L'ambassade s'y arrête. On peut considérer cette ville comme l'étape générale entre les provinces méridionales et septentrionales de la Chine. Beauté de ses environs. Etonnante quantité de boutiques. 293.

Han-lin, (tribunal des) institué pour juger l'histoire. Il est composé de lettrés que l'empereur examine. 25.

Heu-nan, (la dynastie des) Elle n'a eu que deux empereurs qui ont peu vécu. 88.

Hien-ty, introduisit dans l'empire la secte de Fô. Il périt par le poison. 87.

Hoa, le premier des ministres chargés de conduire les Anglais par-tout dans Zhé-hol. 250.

Hoang-ty. C'est à l'époque de son règne que les historiens ont été titrés. 23-30-52.

Hoei-tsée, (les) peuple fanatique, devient rebelle. Il est détruit par *Akoui*. 168.

Hollandais. Reçus en Chine pour y avoir rendu des services contre un pirate célèbre. 3. Envoient des ambassadeurs en Chine. 8.

Honneurs militaires. Ils furent rendus à l'ambassade par-tout où elle passa. 281.

Hoppo, ou receveur-général des revenus et des douanes. 315.

Ho-ta-zhin. Ce favori de l'empereur, à la tête de vingt mille Mantchoux, est secouru par *Akoui*. 162.

Houng-ou. Il délivra les Chinois du joug des Tartares,

régna avec sagesse , et fonda la dynastie des Ming. 117.

I.

Idole. Il y en a une dans chaque yacht. 204.
Usage que l'on fait quelquefois de leurs temples. 236-237.

Innocent IV, (le pape) d'accord avec Louis IX , envoie des moines dans la Chine. 3. Peu de fruit de cette mission. *ib.*

J.

JIN-HOANG, chef de la troisième race qui a succédé à Pouan-kou. 33.

Jones. (sir William) Son opinion sur l'origine des Chinois paroît la plus probable. 336.

Jonques chinoises. Leur quantité près de Ta-cou. Elles sont d'une grande propreté. Habillement et attirail de ceux qui les conduisent. Chant des matelots, Elles sont employées à exporter et à importer les marchandises. 197-201.

K.

KANG-HI, successeur de *Chun-ki*. Nul prince ne fut plus digne de l'empire depuis Yu. 121 *et suis.*

Kao - tsoung. Ce prince succéda à Tay - tsoung. Epousa une des femmes de son père. 101.

Kian-hai-tien, petite ville près Péking. Une éclipse de lune effraie ses habitans. 222.

Kiang (le fleuve) dangereux par ses débordemens. Akouï en fortifie les digues. 161.

Kiang-nan, (la province de) trois autres voisines,

et l'île de Formose , affligées d'une sécheresse de trois ans. 166.

Kint-chuen. (le grand et le petit) Les habitans de ces provinces étoient tributaires de la Chine. 143.

Kouan-inn-chann, rocher fameux , en grande vénération chez les Chinois. 313.

Koung-koung-ché. Ce ministre s'empara de l'empire , à la mort de Fou-hin. 47.

Koung-tsée, philosophe célèbre , connu en Europe sous le nom de *Confucius*. 76.

Koung-yng-ta, veut ôter la vie à son père. Il est privé du droit de parvenir à la couronne. 99-100.

L.

Lamas. Ces moines ont de superbes couvens dans Zhé-hol. Il y a plusieurs temples de Fô. 264. Le plus remarquable est le Pou-ta-la. 266. Ressemblance entre les lamas et les prêtres catholiques. 268.

Langues. Les étrangers se servent à Canton de plusieurs mots portugais. 331. D'autres parlent un anglais corrompu. 332.

Lao-tsée, célèbre philosophe , fondateur de la secte fanatique des Tao-tsée. 74.

Le Comte, jésuite, et d'autres missionnaires font une relation effrayante des cascades de la rivière de Canton. 305.

Lettres. Celle que l'empereur écrivit au roi d'Angleterre , fut portée par un cavalier jusqu'à la ville de *Toung-chou-fou*. Manière de les envoyer quand

elles sont adressées à l'empereur, ou quand il les expédie. 274.

Lieou - pang, fondateur de la dynastie des Han.

Après sa mort, il fut nommé Kao-tsou. 84.

Lieou-yu fit périr les deux derniers souverains de la dynastie des Tsin. 91.

Loo, grand bassin de bronze sur lequel on frappe avec un maillet de bois, pour donner les signaux. 205.

Lucine. Divinité femelle. Pourquoi on l'adore. 210.

Lutteurs. Ils ne combattent jamais que deux à deux. 259.

Iy, (Jacob) jeune chinois élevé à Naples. Il part avec l'ambassade. Son utilité. 213.

Iy-ché-min, héritier du trône impérial, prend le nom de *Tai-tsoung*. 95 et suiv.

Iy-ché-yao, vice-roi d'Yu-nan, condamné à mort. Obtient sa grace, et devient gouverneur de Kan-sou. 163.

M.

MANDEVILLE, (le chevalier de) anglais, emploie trente - quatre ans à parcourir la Chine et les états voisins. 7.

Mantohoux, Tartares voisins de la Chine et ses tributaires. 131-138.

Maringouins, insectes très-piquans et très-nombreux dans la Chine. 206.

Médecins chinois. Leur manière de tâter le poulx prouve leur ignorance et leur charlatanisme. 271.

Mezza Barba, légat du pape auprès de Kang - hi. 126.

- Miao-tsée*, sauvages retirés dans les montagnes de Sé-chuen. 142-144.
- Mi-a-tau*. Les vaisseaux de l'ambassade jettent l'ancre près de ces petites îles. 196.
- Miling*, montagne très-élevée. Elle sépare deux provinces. Sa description. 309.
- Moïse*. Ce qu'il raconte des temps anté-diluviens ne paroît pas toujours exact. 13.
- Moukden*. (la ville de) Célébrée dans un poème que fit Tchien-long. 140.
- Moulins*. Il y en a beaucoup sur la rivière du Tchiang, que ses eaux font mouvoir. 299.
- Moung - kou - beu*. Tente sous laquelle étoit le trône impérial dans les jardins de Zhé-hol. 242.
- Muraille*. (la grande) Réflexions sur cet incomparable ouvrage. Elle tombe en ruine en plusieurs endroits. 228.
- Mûriers*. Manière de les planter et de les cultiver. Mûriers blancs et noirs. 290.
- Musique chinoise*. Aucune harmonie : les Chinois aiment les airs lents de notre musique. Ils ont des instrumens à corde qui sont assez agréables. 245 et suiv.

N.

- NANKING*, capitale de la province de Schian-nan, étoit autrefois la plus florissante de l'empire. 279.
- Navarette*, dominicain espagnol, séjourne à Péking. 8.
- Newton*. Ce savant a eu la même opinion que Confucius sur l'existence de Dieu. 79.
- Niu-oua-ché*, sœur de Fou-hi. Elle régna après la mort de son frère. 49.

O.

OUAN-CHÉOU, cérémonie qui a lieu chaque dixième anniversaire de l'empereur. 156.

Ouang-tchao-sou. Ce vieillard expliqua à l'empereur le premier des koua de Fou-hi. 113.

Oubaché, khan des Tourgouths, apporte au pied du trône la soumission de ce peuple pasteur. 141.

Ouei-ché épousa le successeur de Kao-tsoung, et devint maîtresse de l'empire. 104.

Ouen-ti adopte la doctrine de Confucius. 84. Il rétablit la cérémonie où l'empereur laboure. 85.

Ou-héou, épouse de Kao-tsoung, reine du second ordre, devint impératrice à force de crimes. 102.

Ou-ouang. Il succède à Tchéou-sin, et devient le chef de la dynastie des Tchéou. 72.

Ou-ty. Cet empereur fut le véritable restaurateur des lettres. Il établit le tribunal de l'histoire. 29, 86 et 107.

P.

PAGODES. La campagne, près de Canton, en est décorée d'un grand nombre. 307.

Pan-hoei-pan, sœur de l'historien Pan-kou. Cette femme se rendit célèbre dans les lettres. 89.

Pan-tchan-lama, dignité qui donne le second rang dans le Thibet ; il est l'organe du Talai-Lama. 155.

Parker. Une partie des présens sont des chef-d'œuvres de ce célèbre artiste. 219.

Pé-ché-lée, province où résidoient les mandarins

chargés de la conduite de l'ambassade jusqu'à son embarquement. [201.](#)

Pêcheurs. Différentes manières dont ils prennent le poisson. Instrumens dont ils se servent. [305.](#)

Pei-ho, (le) rivière considérable de la Chine que l'ambassade remonta. Elle étoit couverte d'un grand nombre de barques. [209.](#)

Peine de mort prononcée contre ceux qui immoleroient, en particulier, des victimes au Chang-ty. [66.](#)

Peking est entouré de murs très-hauts. Ses grandes portes sont garnies de canons. La foule du peuple rend cette ville d'un accès difficile. [215.](#) L'immense quantité de chaises à porteur en obstrue les passages. La variété de leurs couleurs annonce plus de somptuosité que de goût. Les maisons paroissent dorées. *ib.* Ses rues sont larges, bien garnies de boutiques. les bâtimens sont couverts de tuiles. [216.](#) On y voit grand nombre d'ouvriers, de porte-faix, de charlatans, de gens oisifs, et même de femmes. [217.](#) Il est divisé en cité chinoise et cité tartare. [218.](#) Les personnes attachées à l'ambassade n'avoient pas le droit de s'y promener. [226.](#)

Pé-kouen. Il fut chargé de faire écouler les eaux, dont un débordement avoit couvert les collines. [59.](#)

Pereira, ambassadeur du roi de Portugal auprès de l'empereur de la Chine. [118.](#)

Pé-tchin-gué, mandarin, chargé de conduire le corps du grand Lama jusqu'au Thibet. [158.](#)

Pin. Nécessité d'en entretenir la culture. Les montagnes de la Chine en sont couvertes. [302.](#)

Poisson. Les lacs en sont remplis. Manière de le pêcher

par le secours d'un oiseau , instruit à le rapporter dans son bec. 282.

Pompe à chaîne. Ses différens usages pour dessécher les marais , élever ou transporter les eaux. Manière de la mouvoir. 301.

Ponts. Leur construction. 287. Nombre de leurs arches sur le Canal impérial et leur solidité. 288.

Population. Relation des missionnaires sur celle de la Chine , regardée comme absurde. 343. Soins du gouvernement pour en tenir les registres. 344.

Pouan-kou. Origine des temps fabuleux des empereurs de la Chine. Leurs noms. 32 à 44.

Proclamations. Le vice-roi de Canton en fit plusieurs en faveur des Anglais et des autres nations européennes. 316-328.

R.

RENAUDOT, (l'abbé) soutient que les annales des Chinois sont entièrement fabuleuses. 23.

Riz, principale nourriture des Chinois. Il y est cultivé avec soin. 282. Les plaines arrosées par le Tchiang en sont couvertes. 296. Sa récolte. 299. La province de Kiang-si en fournit beaucoup. 306. Quelquefois les plaines qui le produisent sont inondées. 309.

Rox, (le père) missionnaire français , employé auprès de l'ambassade. 223.

Russes. (les) Leur traité avec les Chinois pour la punition respective des coupables de chaque nation. 175.

S.

SCHALL, (Adam) savant mathématicien, Jésuite missionnaire. 121.

Schanamah, poëme persan qui parle d'un roi chinois, dont le petit état portoit le nom de Chine. 22.

Schang-tong, province de la Chine. Ses productions principales sont : le froment, le millet, le tabac et le coton. Population. Etendue. 279.

Séeng-ké-sang, roi des *Miao-tsée*, mort pendant la guerre qu'il faisoit aux Chinois. 148.

Siao s'empare du trône, après avoir massacré le dernier des Tsi, et fonde la dynastie des Leang. 92.

Soiériès. La différence qui existe dans leur fabrication. 291.

Song-tou, vice-roi de la province de Pé-ché-lée. Sa résidence à Tien-sing. Manière distinguée dont il accueillit l'ambassade. 208-318.

Sonom, souverain du grand Kin-tchuen. Sa révolte contre Tchien-long. 144-146.

Sou-chou-fou. Ville de la province de Kian-nan. Ses rues divisées comme celles de Venise. Femmes chinoises, plus belles dans cette province que dans les parties du nord. 284.

Soung. Cette dynastie subsista 319 ans; elle eut dix-huit empereurs. 114.

Soung-tai-tsou, général sous les Heu-tchéou, est proclamé empereur par le peuple. 110-111.

Souplesse. Les Chinois sont très-adroits dans les différens exercices du corps. 261.

Sou-thcou, cordon de grains. C'étoit une distinction accordée par le souverain. 158.

Sun-ché, reconnue impératrice par ses rares qualités. Elle étoit épouse de *Tai-tsoung*. 96.

Superstition. Ses excès, sous la dynastie des *Tang*, remplissent l'empire de désordres. 105.

T.

Ta-cou. Ville sur les bords du *Péi-ho*, en Chine.

La rivière est peu profonde près de cette ville. 196.

Tai-chan, montagne sur laquelle les empereurs sacrifioient au *Chang-ty*. 145.

Talaï-Lama. Nom des grands prêtres de la secte de *Fô*. 153-154.

Tang-kao-tsou, devint le fondateur de la dynastie des *Tang*, à la fin de celle des *Souï*. 84.

Tay-kang. Ce prince, petit-fils d'*Yu*, se rendit indigne du trône que lui avoient laissé ses pères. 69.

Tay-tsoung. Ne peut obtenir du tribunal des *Han-lin*, les mémoires de son règne. 27.

Tcha-chwa ou *Camélia japonica*. Sa noix donne une huile dont les Chinois font usage. 307. Commerce qu'on en fait. 310.

Tchen-tang règne avec gloire, et rappelle les temps heureux d'*Yao*, de *Chun* et d'*Yu*. 70.

Tchéou-koung, frère et ministre d'*Ou-ouang*. Il fut un des grands empereurs de la Chine. 73.

Tchéou-sin. Cruauté de ce prince. Il fit périr *Pi-kan*, qui osa lui reprocher sa conduite. 70.

Thiang. Fleuve remarquable de la Chine. 295.

Tchen-long, quatrième empereur de la dynastie

rtare. Anecdote sur sa naissance. 336. Il a toujours montré de la prédilection pour les Tartares. 337. Jalousie entre ces derniers et les Chinois. 338. Son abdication de la couronne en faveur de son dix-septième fils. 336-342.

Tchin-pa-sien, général qui usurpa l'empire, et fonda la dynastie des *Tchin*. 113.

Tombeaux. Ils sont bâtis en maçonnerie hors des villes chinoises. Respect du peuple pour ces tombeaux. 304.

Titzing (Isaac) et Van-Braam Houkgeest, députés de Batavia à Peking, en 1795. 183.

Tong-schou-fou, ville de la Chine où furent débarqués les présens destinés à l'empereur. 210.

Trône. Description de celui de l'empereur de la Chine, et de la salle dans laquelle il est placé. 210.

Tou-chan, ville dans laquelle Yu reçut les hommages des tributaires soumis par lui. 67.

Tou-tcha-yuen. C'est le nom du tribunal de police de l'empire. 178.

Tourgouhts, peuple voisin du Volga, qui vint habiter une province de la Chine. 140.

Tsching-ta-zhin, mandarin tartare, un de ceux qui allèrent reconnoître l'ambassade. 199.

Tsi-chou, arbre dont on tire le beau vernis jaune qui couvre les meubles en usage dans les yachts. 203.

Tsi-kao-ty fonda la dynastie des *Tsi*, qui dura vingt-trois ans. 92.

Tsin, nommé royaume à l'époque du partage de la Chine en quinze petits états. 22.

Tsin-chi-hoang

Tsin-chi-hoang fit périr les lettrés et brûler les bibliothèques. 28.

Tsin-chi-houng, second de la dynastie des Tsin. Il continua à bâtir la grande muraille. 81.

Tunquin, (le roi de) quoique soutenu par les Chinois, est détrôné. 174.

V.

Véda, livre sacré des Indiens. Ils sont en grand nombre. Les anciens prétendent qu'il n'y en a que trois. 19.

Vêtemens. Les Chinois furent très-surpris du costume des personnes qui composoient l'ambassade. Selon eux, la justesse des habillemens blessoit la pudeur. 198.

Vieillards (3,000) furent admis à la table de l'empereur le jour qu'il entra dans la cinquantième année de son règne. 171.

Vin. Les Chinois en composent avec du riz, du millet et d'autres grains. Yu en défendit l'usage. 67.

Wang-ho, ou fleuve Jaune, est le plus grand de toute la Chine. 280.

Y.

YANG-KIEN, prince vertueux et clément, fut le chef de la dynastie des Soui. 83.

Yao. Le chou-king ou livre d'histoire a donné des détails exacts sous son règne. 57.

Y-king, livre sacré des Chinois. Des missionnaires ont cru y voir les mystères de la religion chrétienne. 18.

Youg-tcheng, succéda à Kang-hi. Ce prince fit la guerre aux Eleuths. 127.

Yu, successeur de Chun. Il fut le fondateur de la dynastie des Hia. 64.

Yu-ming-tchoung, lettré célèbre, chargé de tenir le pinceau de l'empereur. 160.

Yuen (les) tirent leur origine de Kublai-khan, en Tartarie, et de Chi-tsou, en Chine. 115.

Yuen-min-yuen, palais près de Péking où ont logé les personnes de l'ambassade. 222.

Z.

ZHÉ-HOL, palais dans la Tartarie où l'empereur de la Chine va passer l'été. 227. L'ambassade s'y rend. Détails des objets qui se rencontrent sur cette route. 233 *et suiv.* L'ambassadeur y fait son entrée. 237. Description de ce palais et des lieux qui l'avoisinent. L'envoyé conserve toute sa dignité. 240. L'ambassade est présentée à l'empereur. 241. *et suiv.* Honneur qui est accordé à l'ambassadeur d'occuper la place gauche auprès du trône. 248. Les présens pour le roi d'Angleterre sont remis à l'ambassadeur. 249. Objets remarquables dans les jardins de Zhé-hol. 251. On y remarque une agathe d'une grandeur prodigieuse. 252. Spectacle donné à l'occasion de l'ambassade. 254. Fête relative à l'anniversaire de la naissance de l'empereur. 255. Cérémonie singulière à ce sujet. 256. Feu d'artifice et divers autres amusemens. 257 *et suiv.*

Fin de la Table des Matières contenues dans ce cinquième et dernier Volume.

